

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

# Le Samedi

VOL. IX. No 32

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 JANVIER 1898

LE SOUPER DES ROIS



LA REINE DE LA FÊVE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate  
POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 8 JANVIER 1898

## LA TRIPLE ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR



LES MAGES, LE BAPTÊME DANS LE JORDAÏN, LE MIRACLE DE CANA.

## BOUQUET DE PENSÉES

Si les femmes s'embrassent mutuellement quand elles se visitent, c'est pour obéir à une habitude gracieuse; si elles font la même chose en se quittant, c'est qu'elles sont enchantées que la visite soit terminée.

x

Rien pour vous rendre amère votre politesse quand vous vous levez de votre siège pour l'offrir à deux dames qui se tiennent debout, de voir que c'est la plus laide qui le prend.

x

Les oiseaux des bois se taisent aussitôt que le temps annonce un orage. C'est le contraire des femmes qui se plaisent à causer, surtout pendant la pluie.

x

Rien n'est aussi facile à une femme quand le prétendu est riche, de se marier par amour.

x

Pour jouir d'une bonne réputation il faut donner publiquement et voler privé-ment.

x

La mémoire peut se perdre, les mémoires des fournisseurs, jamais!

UN SOLITAIRE.

## UN OBSERVATEUR

*Le vieux commis.* — Cette jolie jeune femme, qui vient de sortir, s'est mariée il n'y a pas longtemps

*Le jeune commis.* — Vous la connaissez?

*Le vieux commis.* — Non!

*Le jeune commis.* — Alors, comment savez-vous?...

*Le vieux commis.* — Elle avait pour habitude de toujours prendre du 3 et à présent elle prend du 5.

## LA PERFECTION

*Lui.* — Oh, ma chère, il me semble qu'à chaque fois que je t'embrasse, je deviens meilleur.

*Elle.* — Comme tu dois être bon, maintenant?

## IL FALLAIT S'EXPLIQUER

*Mr Jeunemarié.* — Ah, que je voudrais donc être encore garçon!

*Mme Jeunemarié (veuve).* — Et pour quoi cela; es-tu donc si malheureux?

*Mr Jeunemarié.* — C'est que, si j'étais encore garçon, j'aurais le plaisir de me marier avec toi.

*Mme Jeunemarié (radoucie).* — Oh, mon bon petit homme! (Elle l'embrasse.)

## ENCORE UNE PLACE

*Bouleau (rencontrant son ami Rouleau conduisant en voiture trois ou quatre dames d'un âge mûr).* — Où vas-tu donc, comme ça, Rouleau? En promenade!

*Rouleau.* — Je conduit ces dames à la Longue Pointe.

*Bouleau.* — As-tu une place de reste pour ma femme?

## TROMPERIE SUR LA QUALITÉ

*Madame.* — Comment as-tu pu me mentir à ce point là? Me dire que cette maison t'appartenait et pas un seul mot sur les hypothèques qui la couvrent?

*Monsieur.* — Mais, ma chère, quand j'admire tes jolies tresses blondes, m'as-tu jamais dit qu'elles étaient fausses?

## CES AMIES

*Maud.* — Quelle est détestable, cette Corinne; ne dit-elle pas partout que je parais trente ans!

*Excilda.* — Ah, voilà qui est absolument, mais là, complètement absurde.

*Maud (joyeuse).* — N'est-ce pas! Quel âge crois-tu, toi, qu'on peut me donner?

*Excilda.* — A peu près quarante ans.

## UN ENCOURAGEMENT

*Le malade.* — Je veux régler ma petite note. Combien vous dois-je, docteur?

*Le docteur.* — Cinq dollars, monsieur.

*Le malade.* — Comment! Vous ne m'aviez compté que deux piastres et demie à l'autre visite.

*Le docteur.* — Parfaitement. C'était pour vous engager à revenir me voir.

## CE QU'IL PENSAIT

*Le tramp.* — Je voudrais bien traverser la rivière, mais je n'ai pas un sou.

*Le gardien du pont.* — Si vous n'avez pas un sou, je pense que vous êtes aussi bien sur ce côté de la rivière que sur l'autre,

## UNE TRAGÉDIE DES JOURS DE FÊTES



I

Ou avait donné une bouteille à papa qui, en ayant goûté, commit l'imprudence de la laisser à portée de bébé.



II

Bébé aime à s'instruire; il ne connaissait pas ce qu'il y avait dans la bouteille et voulut se rendre compte.



III

A présent il n'a rien à apprendre de ce côté; il a pris sa première brosse. Que ce soit la dernière, au moins!



Splendides oreilles, mais quelle triste voix!

AVANT D'ARRIVER AU MARCHE



LE SOUPER DES ROIS COMPROMIS.

## L'ÉPIPHANIE



LE DINER DES ROIS D'UN VIEUX GARÇON

## L'Exposition de Paris en 1900

On ne semble pas se douter, au Canada, de ce que sera l'Exposition Universelle de Paris en 1900 !

Pas un membre du parlement n'a encore demandé la nomination d'un Commissaire général Canadien à Paris, pour veiller à ce que le Dominion fut dignement représenté à cette fête du commerce universel. Pas un journal n'a entrepris, à ce sujet, une campagne destinée à ouvrir les yeux des indifférents. Et la date fatidique approche à grands pas. Tous les pays du monde, à peu près, sont, dès à présent, assurés d'un emplacement en rapport avec leur importance ; le Canada seul attend et se recueille.

Un de mes bons amis a bien voulu soulever, pour moi, le voile qui recouvre le registre des concessions accordées aux différents peuples du monde, aux grand assises de 1900.

Il en résulte que l'Exposition Coloniale sera le véritable "clou" si longtemps cherché et que tant ont cru trouver, sans succès du reste.

Étant donné l'importance qu'ont acquise, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les questions coloniales, un grand nombre de bons esprits ont pensé que leur importance commandait de ne pas les noyer, comme aux précédentes expositions, parmi les produits métropolitains. Quelqu'un a parlé de les séparer de l'exposition principale et de leur donner comme cadre un des riants palais des environs de Paris.

St-Cloud, Versailles, Meudon !

On assure que ce dernier emplacement rallie tous les suffrages. Moi je

trouve que c'est un peu loin et je préférerais volontier le Bois de Boulogne, cette perle, cette oasis de verdure située en plein Paris et qui serait un cadre si merveilleux pour l'exposition coloniale.

Rien qu'avec les colonies françaises, quel merveilleux décor on obtiendrait ! Voici les grandes lignes de mon projet :

De suite on dirigerait sur Paris 5,000 échantillons des différentes races peuplant notre vaste domaine colonial, car ce n'est pas trop de les préparer, dès à présent, au rôle qu'elles doivent assumer devant le monde entier, réuni aux assises de 1900.

Tonbouctou prendrait le centre du Bois et les bons nègres auraient la tâche de transformer en désert une immense clairière qu'ils auraient vite obtenue en abattant les arbres. Ensuite on y amènerait une dizaine de millions de tonnes de sable fin et je crois qu'on commencerait à approcher de la réalité, surtout quand on aurait installé, souterrainement, de puissants calorifères afin de bien donner la chaleur voulue.

Madagascar aurait les lacs, avec une brousse inextricable formant ceinture et, pour donner un aspect local saisissant, on y lacherait, le plus tôt possible, tous les fauves du Jardin des Plantes et du Jardin d'Acclimatation, afin de permettre à leurs intéressantes familles de se développer à leur aise pendant les deux années qui nous séparent de l'Exposition.

Le fond du bois serait garni d'épaisses couches de charbon de terre afin que le public ait une idée raisonnable des gisements tonkinois.

Enfin, pour compléter la couleur locale, il y aurait, comme à la fameuse Exposition de 1867, célèbre dans les fastes gastronomiques du monde, une ceinture de restaurants internationaux où l'on dégusterait la cuisine de chacun des peuples représentés. Qu'il vous suffise de savoir que la Nouvelle-Calédonie nous fournirait des sandwiches de chair humaine qui, je n'en doute pas, remporteraient un légitime succès.

Ayez l'obligeance, n'est ce pas, de ne divulguer à personne ce que je vous dis là, car il y a une fortune à gagner et j'espère bien faire réussir un aussi superbe projet.

PARISIEN.

## IL L'ÉTAIT SUREMENT

*La maman.* — Voyons, Edouard, pourquoi joue-tu toujours au lieu d'étu-

dier tes leçons ? Vois donc ton frère Henri, et prends exemple sur lui.

*Edouard.* — Pas de danger, j'aurais trop peur de devenir fou.

*La maman.* — Comment cela ? Entends-tu dire que ton frère est fou ?

*Edouard.* — Il doit l'être sûrement. Il disait encore tout à l'heure qu'il aimait cela, d'aller à l'école !

## COMPENSATION

*Mme Jeunemarié.* — Je voudrais te confesser quelque chose, mon cher Arthur.

*Mr Jeunemarié.* — Quoi donc !

*Mme Jeunemarié.* — Je t'ai trompé sur mon âge ; c'est un peu plus que je ne t'avais dit.

*Mr Jeunemarié.* — Ah, tu me mets à mon aise. Je t'avais trompée aussi.

*Mme Jeunemarié.* — Sur quoi ?

*Mr Jeunemarié.* — Sur le montant de mes revenus. C'est un peu moins que je ne t'avais dit.

## UNE SUPPOSITION

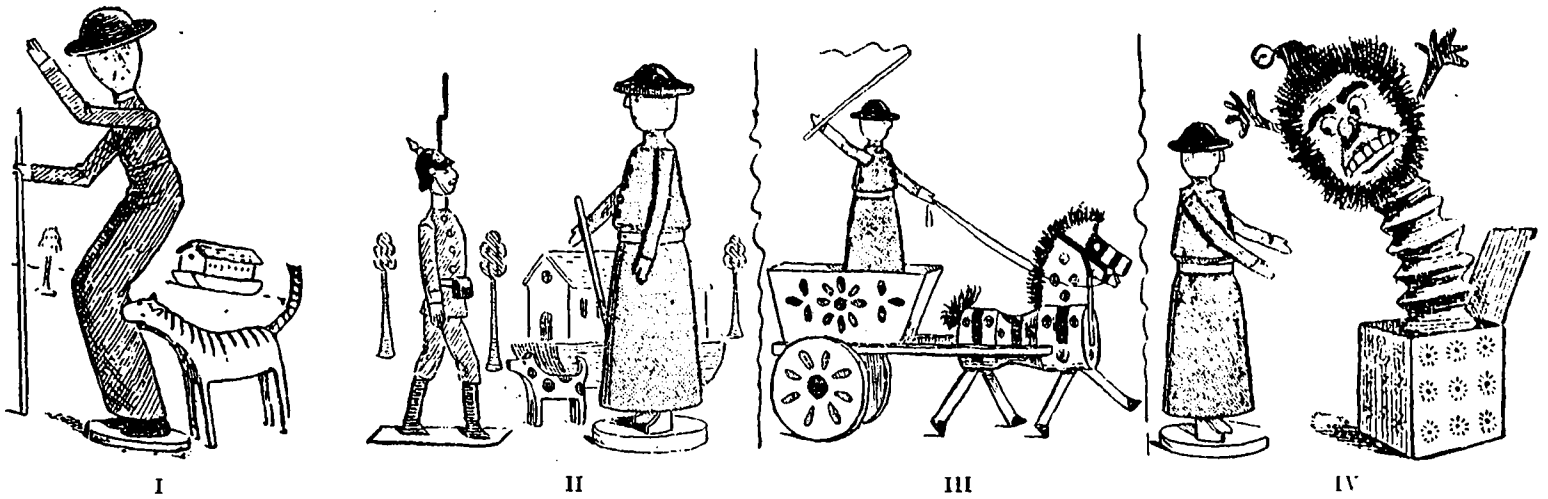
*Le maître.* — Je voudrais bien connaître l'animal qui m'envoie des lettres anonymes.

*Le domestique.* — Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur, des lettres homonimes ?

*Le maître.* — Ce sont des lettres sans signature. Celle-ci est la cinquième depuis un mois.

*Le domestique.* — Peut-être, monsieur, que le pauvre homme est comme moi, qu'il ne sait pas écrire son nom.

NUIT TERRIBLE



I.—Le petit Pitouche avait reçu de son papa, pour son Noël, une belle arche de Noé ; sa maman lui avait octroyé une jolie charette et un cheval ; puis c'était l'oncle Penoute qui avait apporté à son neveu un beau militaire, le sabre au côté, l'air rébarbatif. D'autres parents et amis avaient gratifié Pitouche de soldats en bois, d'un superbe polichinelle, d'une bergerie, etc. Toute la semaine qui suivit Noël, Pitouche s'amusa énormément avec ses jouets et le 31 décembre s'endormit du sommeil du juste, pensant aux cadeaux qu'il recevrait encore le lendemain.

Tout à coup, voilà Pitouche qui s'éveille, il fait nuit, mais il assiste néanmoins à une scène étrange.

Un vénérable berger en bois n'est-il pas assailli par son chien, également en bois, à deux pas de l'Arche de Noé !

II.—Justement vexé, le berger se dirige vers une sentinelle qui, l'arme au bras, arpentait le terrain, semblant garder l'Arche échouée à quelques pas.

—Monsieur le militaire, s'écrie le berger, il y a un chien qui m'a mordu les... mollets, venez à mon secours.

—Passez au large, fit le soldat.

III.—Ah ! c'est comme ça, dit le berger ; et il attela le cheval au tombereau puis, à grand renfort de coups de fouet, se dirigea vers le diable,...

IV.—... lequel, irrévérencieusement, l'envoya... se promener, disant que s'il l'ennuyait plus longtemps, il allait l'emporter.

Emaux et Camées

PETITS CHREMS D'ŒUVRES LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLII

FANTAISIE

La charmante fille éclata  
Soudain de rire...  
J'avais l'air plus sot et bête  
Qu'on ne peut dire.

Comme on se pare d'une fleur  
Jolie et fine.  
Elle piqua cette hideur  
Sur sa poitrine,

Mais cependant elle me fit :  
"Entre quand n'ème.  
Qu'apportes-tu, pauvre petit ?  
Un long poème !"

Auprès du plus beau diamant  
De sa parure,  
Murmurant : " Mon cher, c'est char-  
Cette verdure !" [mant,

C'était quatre malheureux vers  
Pleins de chevilles,  
Parlant de "gazon" de "prés verts"  
Et de "charmilles"

Et depuis j'ai vu très souvent  
Sur ses épaules,  
Parmi l'or, mes bouquets d'enfant,  
Faits d'herbes folles.

... Aujourd'hui j'apporte en tremblant  
Une brassée  
Que, dans mon âme, à geste lent,  
J'ai ramassée...

PAUL MILIANE.

INSTANTANÉS

XXXXV

SAMEDI TRISTE

Un samedi.

Le temps, gris tout l'après midi, s'est, vers la nuit, résolu en une pluie qui tombe, monotone, fine et persistante, transformant bientôt les rues en autant de ruisseaux boueux.

Dans les magasins qui s'allument, les becs de gaz, tamisés par les blafards manchons Auer, jettent une lumière triste, quasi sépulcrale.

Les parapluies des gens pénétrant sous les allées font des rigoles qui serpentent, souillant tout.

Et, à travers la pluie qui tombe, tombe toujours, — fine et persistante, — les voitures se suivent, une, deux, trois, sans relâche, dans le trot cadencé, le train lourd des chevaux résignés, au poil ruis-selant.

Ces voitures, en passant devant les zones éclairées, promènent sur le sol verni d'eau, le reflet palot de leurs lanternes.

Une horloge lointaine tinte tristement... tin... tin... tin... tin... tin... tin... Six heures !

Et l'on voit déboucher hâtivement, aux angles des rues, dans ce décor brouillé par la pluie, — la pluie fine et persistante, — des pieds trotti-nant parmi les flaques d'eau où scintillent un volètement de gaz, la brusque coulée d'argent d'un foyer électrique.

Ah ! qu'il est triste le spectacle de la rue, au crépuscule du soir, alors que les silhouettes des passants, rapides, affairés, apparaissent et disparaissent fantastiquement dans un coin d'ombre où sous une couche de lumière, crue, brutale.

Les parapluies reluisants et grotesques se croisent, se heurtent.

— Chien de temps ! bougonne un vendeur de journaux, abritant sa délicate marchandise sous un lamentable manteau, criblé de gouttelettes.

Et la pluie continue à tomber, dure, obsédante, sans qu'on puisse prévoir quand elle cessera de transformer les rues en autant de ruisseaux boueux.

C'est un samedi soir et une horloge lointaine vient, tristement, de tinter six heures.

SILVIO

TOUJOURS DE L'ARGENT

La servante.—Un télégramme, monsieur. Il paraît que votre neveu est mort.

Monsieur (maussade).—Bon ! Maintenant il va me falloir encore de l'argent pour l'enterrer.

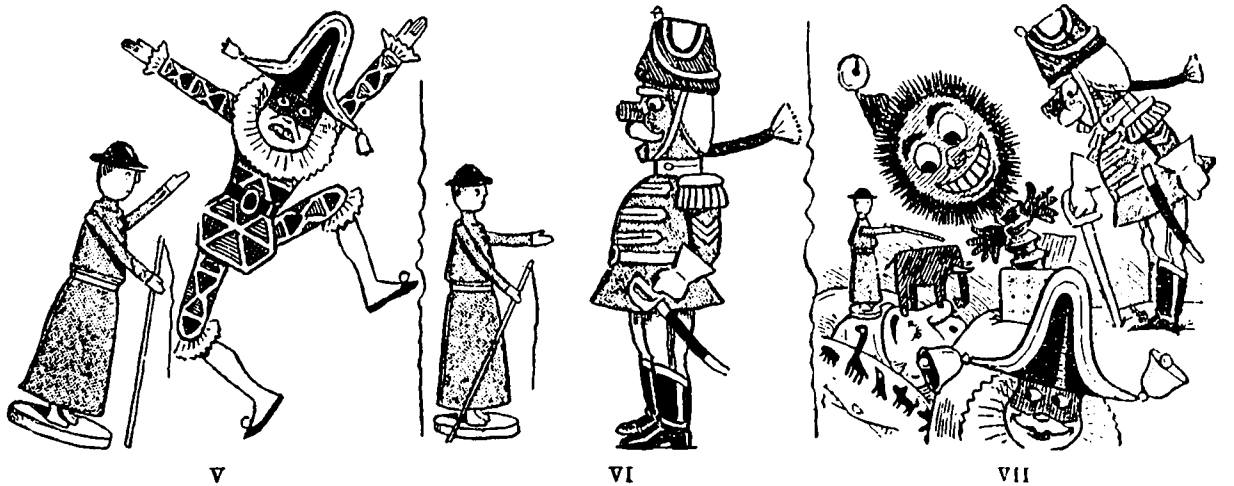
CE QU'IL FERAIT

Muzodor.—Tu sais qu'on m'offre du travail de suite, à Québec, dans une maison de gros. De bons appointements et plus tard un intérêt.

Que ferais-tu si tu étais dans mes bottes ?

Billentoc.—Je les ferais cirer.

NUIT TERRIBLE — (Fin)



V.—Le berger est allé trouver Polichinelle pour lui expliquer ses griefs. Peine perdue ; Polichinelle, pour toute réponse, exécute une danse vive et animée. Il y avait de quoi perdre la tête, néanmoins le berger mordu a voulu tenter une dernière chance.

VI.—Il est allé trouver le farouche militaire qui, sabre au côté et l'air plus rébarbatif que jamais l'a envoyé... paître.

VII.—Mais voilà que Pitouche, tout à coup, s'est trouvé transformé en oncle Penoute et que tous les acteurs de ce drame intime se sont réunis en une sarabande fantastique. Un éléphant ne s'était-il pas perché sur son nez, guidé par le vindicatif berger ! Le diable, aux trois quarts sorti de sa boîte, tournait vers lui des yeux attendris ; le guerrier rébarbatif avait tiré le sabre du fourreau et lui perçait le ventre, tandis qu'une longue théorie de montons, de girafes, de corbeaux, de cochons et autres animaux variés, défilaient sur son lit à la grande joie de Polichinelle.

Je crois bien, moi, auquel Pitouche a raconté cette terrible aventure, que ce ne devait être qu'un rêve.



### LES TRIBULATIONS DU JOUR DE L'AN

Enfin, me voilà seul ! — Combien la tête lasse ! —  
Dans ma chambre enfermé, bouclé, cadenassé !  
Si je veux voir quelqu'un j'ai devant moi ma glace,  
Mais j'ai du genre humain et de moi-même assez !

Assez ! je ne veux voir personne ! Ce chien même  
Qui me regarde avec de bons yeux suppliants  
M'a l'air d'un hypocrite et dans les mendiants  
Je le range à son tour ; tant pis si je blasphème !

Seuls, vous êtes absous, adorables marmots  
Aux âmes sans détours, candides et sereines !  
Vous ne vous payez pas de compliments, de mots,  
O pratiques bambins ; il vous faut des étrennes !

Quand c'est pour les bébés à l'œil pensif et bleu  
Que dans les magasins on va faire une emplette,  
— Bien qu'un Monsieur portant des jouets ait l'air  
On a bien mérité des mères et de Dieu ! [bête —

Mais quand il faut aller, puisqu'un stupide usage  
L'exige, paraît-il, chez des indifférents,  
Sous prétexte qu'en ville ils occupent des rangs  
De certaine importance et qu'on leur doit hommage ;

Sous prétexte qu'ils sont des gens officiels,  
Quand il faut avaler étant fonctionnaire,  
Le speech d'un Sous-Préfet ou le discours d'un Maire  
Sonores et ronflants mais peu substantiels ;

Quand, modeste employé, gagnant au Ministère  
De quoi ne pas mourir, il faut s'offrir des gants,

Des gibus et des nœuds de cravate d'égants,  
Pour visiter ses chefs et tâcher de leur plaire ;

Et qu'on est obligé de les remercier  
De ce qu'ils n'ont pas fait pour vous durant l'année  
Souhaitant seulement d'une âme résignée  
Qu'ils ne chargent pas trop votre pauvre dossier ;

Quand chez un oncle riche à millions, un oncle  
De retour d'Amérique et pour tous maux n'ayant  
Qu'un modeste catarrhe, un innocent furoncle,  
Il faut se présenter car on est prévoyant ! —

Quand, parce qu'une fois, par la force des choses,  
On dina chez Madame, on doit outre ses vœux,  
Apporter des marrons glacés — et des fameux ! —  
Des sachets de bonbons ornés de faveurs roses ;

— (Car ce jour appelé Jour de l'an, triste et beau,  
Vent que du genre humain une moitié se fende  
Et que l'autre moitié reçoive et point ne rende,  
Que vous soyez victime à moins d'être bourreau) —

Quand — ô comble d'horreur, hélas et de misère ! —  
Il faut la rage au cœur, le sourire toujours  
Aux lèvres, embrasser... qui donc ? sa belle mère,  
Et lui souhaiter... quoi ? bonne santé, longs jours ;

Bref, quand il faut passer par ces fourches caudines,  
Je le maudis ce jour, son joug m'est odieux !  
Mais il cause aux enfants des extases divines ;  
Puisqu'il leur appartient réservons-le pour eux !

V. ROGER-LACABAGNE.

### L'inauguration du Patinoir de l'Est

Le Patinoir "Le Montagnard", dont l'inauguration, il y a quelques jours, a réuni une si nombreuse assistance, semble répondre à un besoin et, par suite, devoir être assuré du plus complet succès.

Au delà d'un millier de personnes, toutes appartenant au meilleur monde, avaient accepté l'invitation gracieuse des organisateurs et ils n'ont pas eu lieu de le regretter.

C'est un établissement de tout premier ordre que le patinoir "Le Montagnard". Le rond à patiner, de trois cents pieds sur cinquante, entouré d'une promenade plate forme, offre un spectacle animé sous les lumières électriques, dans le chatoiment des claires toilettes de femmes apparaissant et disparaissant dans une vertigineuse et fantastique course. La musique du sympathique Hardy déversant sur les spectateurs des flots d'harmonie, complétait un spectacle bien fait pour ravir l'œil et l'oreille.

La pensée qui a présidé à la création du patinoir a été de contribuer au développement des facultés physiques de l'individu ; c'est la même qui a déterminé la fondation du club de raquettes, de celui de bicyclettes et de football.

*Mens sana in corpore sano.* La devise antique devait être inscrite sur le fronton du patinoir "Le Montagnard", car elle répond bien au désir des fondateurs du populaire club canadien : Monsieur H. A. Robert, son premier président ; Mr Trefflé Dubreuil, le secrétaire-trésorier, et les directeurs : MM. C. Laberge, J. B. Gagné, J. M. Dufresne, R. La Croix, E. Lépine, J. Bélanger, J. R. Drouin, G. L. Moncel.

Résumons : La société composant le club est choisie, les abonnés, seuls, étant admis aux séances. Le prix de l'abonnement est modique, \$3. pour les messieurs, \$2. pour les dames, et \$1. pour les enfants. Il y a même des abonnements de vacances.

S'adresser au patinoir même, rue St-Hubert, près la rue Roy.

Nous souhaitons à nos jeunes compatriotes le plus complet succès dans leur entreprise.

### BÉTISIANAS

L'autre jour un homme entre au bureau de la poste-restante et demande s'il y avait des lettres pour lui.

— Que! nom ? répond le buraliste.

— Plusfort, monsieur.

— Quel nom ? hurle l'employé, supposant que son interlocuteur est légèrement dur d'oreille.

— Plusfort, crie à son tour le

bonhomme.

Alors l'homme de la poste aspira fortement et, réunissant dans ses poumons assez de vent pour abattre un clocher, il vociféra :

— Votre nom ?

— Plusfort, monsieur ; je ne suis pas sourd.

— Ah bien, je n'aurais jamais cru qu'il y eut des noms comme ça, fit le buraliste, stupéfait, en atteignant une lettre. Il y a, en effet, une lettre pour vous.

### Le Banquet du 65<sup>me</sup> Bataillon

Lundi soir, le 8 novembre, les officiers du 65<sup>me</sup> offraient aux sergents du bataillon un dîner qui eut lieu dans le "Mess des Sergents".

Étaient présents : Lt-Col. Labelle, Major LaRocque, Capt. Adjt Peltier, Capt. Trudel, Capt. de Tonnancour, Capt. Beauchamp, Lieut. Loranger, Lieut. LeDuc, Lieut. Leprohon.

Le Sergent-Major Barré, et tous les sergents du bataillon, au nombre de 35, étaient présents.

Après la santé de la Reine, proposée par le plus ancien Sergent de Compagnie, le Sergent H. Lapière, de la compagnie no 5, le Lt-Col. Labelle se leva et proposa la santé du Sergent-Major et des Sergents ; dans son discours le Colonel exprima aux Sergents son appréciation de leur

travail durant l'année, du plaisir qu'il avait eu de recevoir du Commandant du District des félicitations au sujet de leur belle apparence militaire à l'inspection du 30 octobre.

Le Colonel termina en demandant aux sergents de continuer à donner leur plus loyal concours au Sergent-Major, leur affirmant que, s'ils voulaient toujours s'occuper activement de leurs compagnies, le 65<sup>me</sup> serait en état de faire un voyage à Toronto l'été prochain, et que les officiers feraient tout en leur pouvoir pour atteindre ce but.

Le Sergent-Major Barré répondit à cette santé.

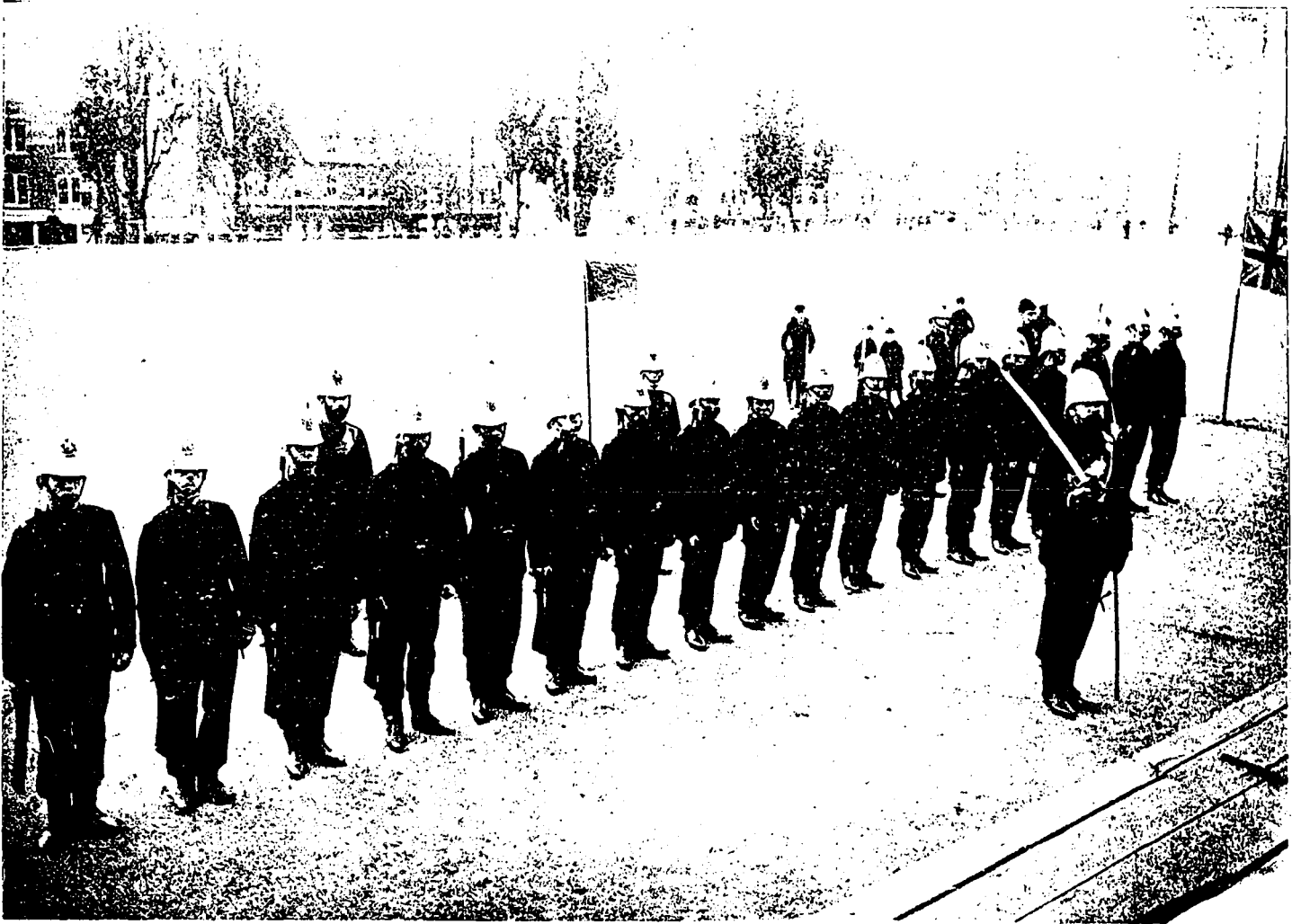
Le Major LaRocque proposa ensuite la santé du Corps de Musique, à laquelle répondit le Maître de Musique, Mr Picard.

Durant la soirée plusieurs autres discours furent prononcés par le Capt. Peltier, le Lt Leprohon, Sergent Armurier Sentens, etc.

Le Lieut. Leprohon, Sergent Major Barré, Sergent-Armurier Sentens, le Clairon-Major Trudeau et plusieurs autres, chantèrent de très jolies chansons.

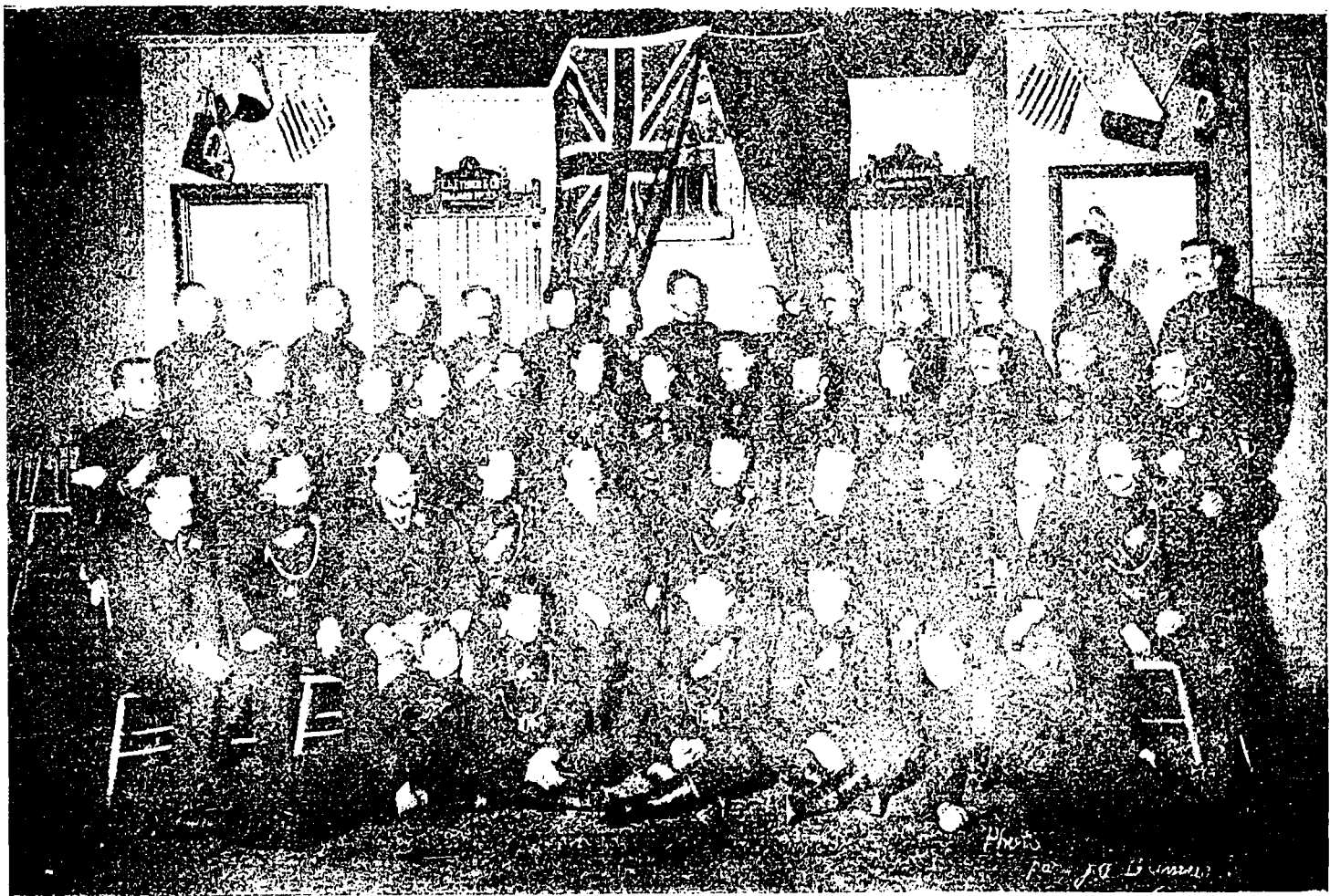
Le menu, qui était des meilleurs, avait été préparé par le Sergent-Armurier Sentens, qui, comme toujours, avait bien fait les choses.

On se sépara à une heure avancée après avoir bu à la santé du Colonel.



65<sup>me</sup> BATAILLON — COMPAGNIE N° 1  
Lient. LEPROHON, Serg't GAZE, Serg't MONGÉ, Serg't RUEI, Serg't Houde.

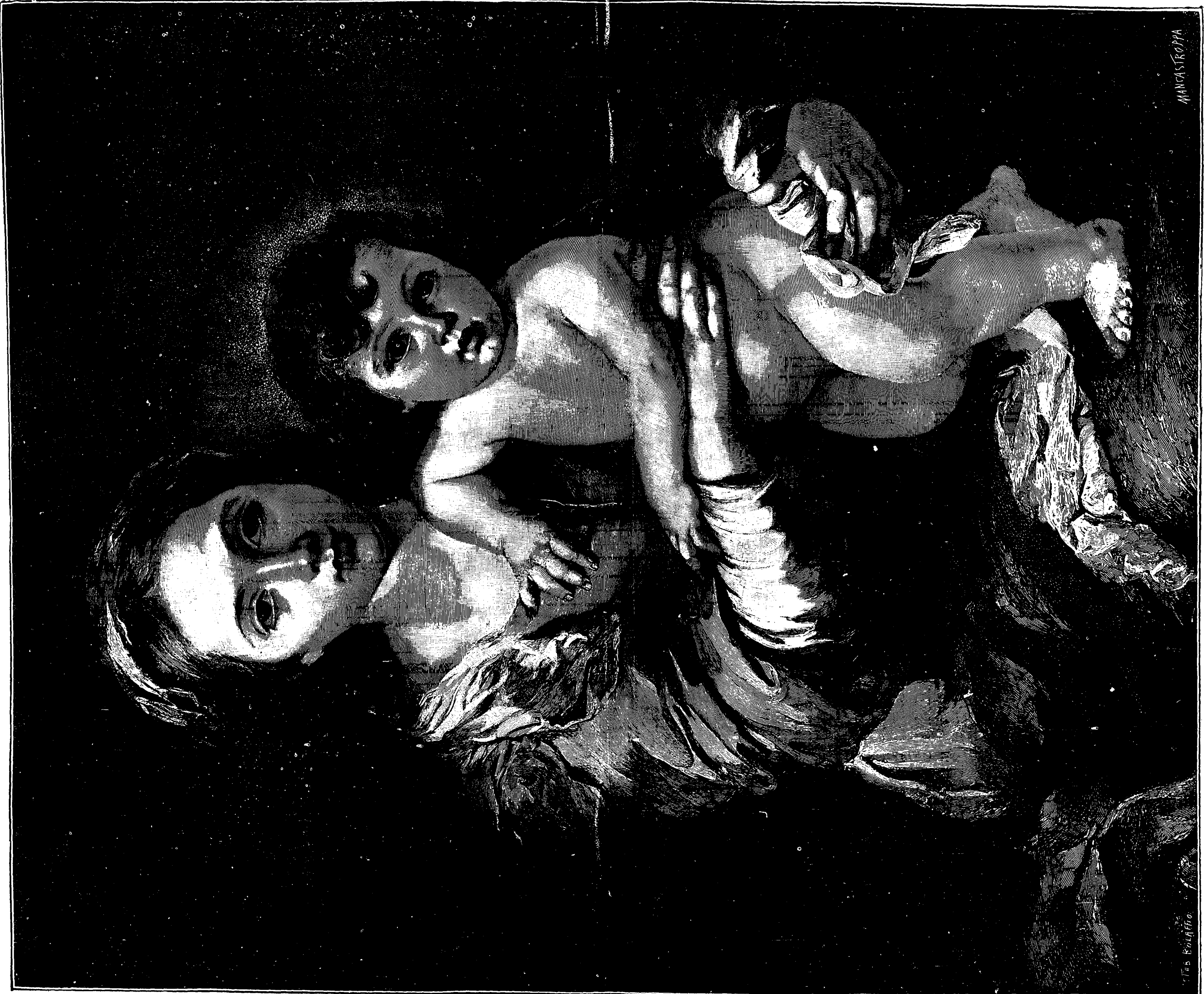
Photo, J. A. DUMAS, 112 rue Vitré.



65<sup>me</sup> BATAILLON — PHOTOGRAPHIE PRISE AU BANQUET DES SERGENTS, PRÉSIDÉ PAR LE LT-COL LABELLE  
ACCOMPAGNÉ DE QUELQUES OFFICIERS.

Photo, J. A. DUMAS, 112 rue Vitré.

L'ŒUVRE DE MURILLO



MANASTROPA

LA MADONNE A L'ENFANT.



## CHEZ MARRAINE

Depuis que M. Peyrécaye était retiré du commerce des bérêts, il habitait dans son village natal (X..., Basses-Pyrénées), une maison blanche à contrevents verts, faisait partie du conseil municipal, fumait la pipe, jouait au whist le soir avec le percepteur, le médecin et le notaire, et tâchait de passer pour gourmet. Ma marraine n'était pas moins occupée que son mari ; comme toute bonne ménagère méridionale, elle surveillait elle-même la cuisine, la confection des confitures, du confit d'oie et des pruneaux ; la lessive était son plus grand souci, le raccommodage et le tricot ses travaux journaliers.

Ah ! quelles délicieuses vacances je passais là, sans surveillance, libre du matin au soir !

Personne ne s'inquiétait de mon premier déjeuner ; je mangeais quand et comme je voulais. Vêtu d'un pantalon constellé de pièces et de reprises et d'un sarrau de cotonnade, chaussé de souliers ferrés, un bérêt sur la tête, je sortais à l'heure qui me convenait ; pourvu que je fusse proprement habillé pour le dîner de midi, on était content de moi. Je n'en laissais rien paraître, mais ma marraine et M. Peyrécaye me semblaient bien exigeants.

L'homme est insatiable.

Après le dîner, je me hâtais de redresser le pantalon ravauté et le sarrau et de retourner jouer. Souvent ma place restait vide à la table du souper : j'avais eu soin d'emporter un énorme morceau de pain et je trouvais chez les montagnards des fruits, des châtaignes cuites ou des escargots et quelquefois un verre de piquette.

Quelle différence, entre la chaumière d'un paysan et la maison de M. Peyrécaye ! là je m'amusais de récits de chasses et de légendes, j'étais "moussu Henri", mais on me traitait comme l'enfant d'un ami ; ici on ne s'occupait pas de moi et le soir je bâillais immobile sur ma chaise entre le groupe des amis de mon hôte, philosophes et politiques grotesques, et le groupe des amies de marraine qui trouvaient d'inépuisables sujets de conversation dans le désastre d'une invasion de mites, le nombre des reprises faites à un habit dévoré par elles, et les moyens de prévenir les nouveaux accidents "à l'elbeuf" ou "au sedan" de ces messieurs.

"Concevez-vous, chère dame, qu'elles *allèrent* jusqu'à ronger les boutons de *lasting* !"

Ah ! l'ennui, l'ennui, l'ennui, je ne sache pas de société plus ennuyeuse ! Une haie séparait le jardin de marraine du clos des Pierrillons ; aussitôt levé, je passais par une brèche et j'allais voisiner. Pierrillon était journalier, sa femme soignait un grand nombre de bêtes : porcs, chèvres, oies, canards et poulets ; des deux fillettes, Inès et Isabelle, l'aînée seule savait lire ; l'autre, plus jeune que moi d'une année, ne connaissait même pas ses lettres ; mais elles portaient souvent des bas et des galoches ; et les enfants du village, jaloux d'un telle luxe, les appelaient "coquettes" et "richardes."

Afin d'échapper aux lazzis et surtout à la gêne, les fillettes profitaient

d'un moment où leur mère tournait le dos pour se déchausser ; je ne résistais pas au désir de l'imitation : mes souliers et mes chaussettes allaient retrouver leurs bas et leurs galoches. Nous partions tous trois, passant derrière les maisons de crainte d'être rencontrés nu-pieds et nous gagnions une petite vallée, lieu ordinaire de réunion pour les gamins du pays ; on entrait dans les ruisseaux pour attraper les écrevisses cachées sous les pierres ; on s'éclaboussait, on riait, on sortait de là mouillé comme un canard, les jambes transies par la fraîcheur de l'eau, neige fondu des montagnes ; une course dans l'épaisse et tiède poussière de la route réchauffait en un instant. Au commencement des vacances j'étais un peu humilié de me sentir moins fort que les garçons de mon âge ; ils me roulaient sans que je pusse me défendre ; je fus enfin en mesure de lutter avec eux et leur rondis avec satisfaction trois copieux poings pour un ; ils ne m'appellèrent plus qu'"Henri IV."

En m'amenant chez marraine, mon père m'avait donné cinq francs ; la pièce était serrée sous le pied d'un chandelier, sur la cheminée de ma chambre, et je n'y pensais plus. La flatterie des petits montagnards me rendit la mémoire ; j'allai mystérieusement ouvrir mon coffre-fort et retrouvai ma pièce intacte au milieu d'un rond de poussière ; pendant six semaines de présence, la bonne avait dû essayer seulement le tour du chandelier ; excès d'honnêteté sans doute. J'hésitai longtemps, indécis

sur la manière d'employer mon argent ; enfin mon choix s'arrêta sur un sac de billes à faire partager aux gamins, et une superbe poupée de percale rose, à tête de cartou-pâte, pour Inès et Isabelle.

Je me débarrassai d'abord de mon premier achat au milieu des acclamations des jeunes montagnards bruyamment enchantés ; puis, la poupée roulée dans un papier jaune, les pieds passant d'un côté, le sommet de la tête de l'autre, je pris le chemin de la maison des Pierrillons, escorté de gamins intrigués et chuchotants. C'était la première fois que les fillettes recevaient un joujou : Inès pleura de joie. Bebelte faillit m'étouffer de baisers. Devant la porte les petits camarades recommençaient leurs exclamations et leurs vivats, les bérêts volaient en l'air. Non, jamais Henri IV ne dut être plus heureux !

Mon bonheur ne dura pas ; la rentrée approchait, je n'avais plus que peu de jours à passer au village ; mes obligés m'abandonnaient ; les gamins jouaient aux billes avec les gamines, sans qu'il fût possible de les distraire. Inès et Isabelle ne quittaient plus leur poupée : elle l'habillaient, la coiffaient, l'embrassaient toute la journée ; je sècheis d'ennui. M. Peyrécaye avait parlé plusieurs fois devant moi de l'ingratitude des hommes ; j'en mesurai alors toute la profondeur. Mon père ne me laissa pas le temps de devenir philosophe ; il arriva un soir sur son grand cheval gris et tout

de suite vint dans ma chambre passer la revue de mes "effets d'habillement" et autres objets à mon usage (il était lieutenant de gendarmerie et faisait tout réglementairement) : il réclama les cinq francs destinés, paraît-il, à réparer mes chaussures en cas de besoin ; il me fallut avouer l'achat des billes et de la poupée ; je n'étais plus fier ! Mon pauvre père prit très mal la chose, et sans tenir compte du peu d'usure de mes souliers et de mes chaussettes, que j'avais beaucoup ménagées, me fit sentir son mécontentement à l'aide de sa cravache.

Le lendemain nous repartions ; mon père m'avait placé devant lui sur le cou de son cheval, et mon paquet était attaché sur le portemanteau. Nous traversâmes la fameuse petite vallée où j'avais fait de si bonnes parties ; les gamins se querellaient ; quelques-uns prétendaient qu'on leur avait volé des billes, les autres protestaient ; on allait en venir aux mains ; l'un d'eux se retourna pour me dire :

"Adichat, moussu Henri IV, y aoun anetz ?"

Ce fut mon père qui répondit :

"Bonjour, les enfants, bonjour ; Henri rentre au collège à Pau.

—Vive "Henri IV !" crièrent-ils en chœur.

Plusieurs ajoutèrent :

"A l'année prochaine !

—Oui, oui, grommela mon père ; nous verrons cela."

Brusquement éperonné, le cheval prit le galop.

Je ne retournai jamais à X.

OLIVIER BACELLE.



Elles l'embrassaient toute la journée. (col. 2.)

## LE FOU DE CHARLES II

Charles II, roi d'Angleterre, aimait beaucoup les plaisirs. Il y consacrait presque tout son temps, et il était difficile de l'amener à venir prési-

der son conseil, où l'appelaient les affaires d'Etat et les siennes propres. Cette conduite excitait les plaintes et les murmures des ministres et du peuple. Killgrew, espèce de fou assez sage que le roi avait à sa cour, crut devoir donner à ce sujet une forte leçon à son maître. Pour cela, il s'habille en pèlerin, charge son chapeau et sa longue robe noire de toutes sortes de coquillages, prend un bourdon, et se rend dans l'appartement secret du roi. Etonné de cet équipage, le roi lui demande ce qu'il veut faire : "Un pèlerinage, répond Killgrew. — Un pèlerinage ! je ne t'avais jamais connu si dévot. Et quel est le lieu où cette nouvelle dévotion doit te conduire ? — L'enfer, Sire. — L'enfer ! le pèlerinage est étrange. Mais quel dessin peut te conduire en cet affreux séjour ? — Ma foi, Sire, j'y vais chercher Olivier Cromwell, et l'engager à venir prendre soin des affaires de l'Angleterre ; car son successeur ne s'en met pas fort en peine."

En disant ces mots, le pèlerin quitta brusquement le monarque et vint se déshabiller.

Charles, sensible à la leçon, bouda pendant une semaine celui qui la lui avait donnée, mais il se rendit plus assidûment à son conseil.

Ceux dont les cheveux sont fins et tombent constamment, savent ils qu'il peuvent empêcher cela ? Le Rénovateur des Cheveux, de Hall, est un remède certain.

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

## LE SUPPLICE D'UNE FEMME

## DEUXIÈME PARTIE

## XIV

(Suite)

—Le théâtre est en pleine décadence, dit un vieux monsieur amoureux des classiques ; le grand art n'existe plus, le romantisme l'a tué. Il n'y a plus de Corneille, plus de Racine et c'est à peine si l'on se souvient de Molière.

—Je ne suis pas de votre avis, répliqua un autre monsieur ; l'art ne peut pas mourir, il se transforme, voilà tout. C'est ce qu'a fait le romantisme, et, on peut le dire, avec succès. Quand une chose a vieilli on la change. Nos mœurs, nos habitudes et nos aspirations ne sont pas les mêmes qu'au siècle dernier. L'art ne peut pas rester en arrière du progrès dont il est la plus noble expression ; il doit, lui aussi, donner satisfaction aux exigences du public. Nous devons applaudir à toutes les innovations. Le drame a remplacé la tragédie, et la comédie moderne prend la place longtemps occupée par la comédie classique : pour ma part, je ne vois pas que nous ayons à nous plaindre. Mais cela ne nous empêche pas d'admirer dans leurs écrits les hommes de génie qui ont été et resteront la gloire de notre pays.

Ces paroles furent vivement applaudies.

—Il faut bien en convenir, dit une dame, la tragédie a eu son temps, elle n'est plus de mode aujourd'hui.

—C'est une dépravation du goût, riposta le vieux monsieur, défenseur acharné du théâtre classique.

—Quelle est en ce moment la pièce à succès ? demanda une jeune femme en s'adressant au jeune homme blond.

—Un drame, madame la baronne, dont la première représentation a eu lieu la semaine dernière.

—A quel théâtre ?

—A la Gaîté.

—Et ce drame s'appelle ?

—La *Mendicante*. Il est dû à la collaboration de MM. Anicet Bourgeois et Michel Masson. Ce sont les auteurs de *Marceau* ou *les Enfants de la République*, drame militaire joué il y a quelques années et interdit depuis par la censure. Les deux célèbres dramaturges viennent de retrouver avec la *Mendicante* l'immense succès de *Marceau*. On applaudissait dans *Marceau* le patriotisme et les vertus militaires. La *Mendicante* est un drame d'un genre tout différent ; mais chaque soir les artistes qui le jouent sont acclamés. C'est, à mon avis, la meilleure pièce qui ait été donnée depuis longtemps. Ce drame est pris dans la vie de famille : il est pathétique, poignant ; il exalte le dévouement et glorifie l'amour maternel ; il fait vibrer toutes les cordes du cœur, et je vous préviens, mesdames, que, si vous allez le voir, vous n'aurez pas trop de quatre mouchoirs pour essuyer vos larmes. Je ne veux pas vous raconter ce drame, ce serait trop long ; je vous engage à aller passer une soirée agréable au théâtre de la Gaîté. Comme moi, vous vous intéresserez à un pauvre enfant volé à ses parents par des saltimbanques de passage dans le pays.

—Alors un des personnages de cette pièce est un enfant volé ? interrogea la femme d'un ingénieur.

—Oui, madame, et c'est sur lui et sa mère, la mendicante, que repose tout l'intérêt du drame.

—Heureusement que c'est une fiction, dit une autre dame ; je ne puis croire qu'il y ait des gens assez audacieux pour voler un enfant à ses parents.

—Et pourtant cela arrive, répondit le jeune homme blond ; trop souvent les journaux rapportent un de ces faits.

—Oh ! le papier laisse écrire ce qu'on veut, fit la dame incrédule.

—Je ne sais pas s'il faut croire tout ce que disent les journaux, reprit la femme de l'ingénieur, mais je puis affirmer qu'il y a des voleurs d'enfants. Il y a quelques années de cela, à Asnières, un enfant, un petit garçon, a été volé à sa mère quelques heures seulement après sa naissance.

Jusqu'à là, la marquise de Coulange ne s'était pas beaucoup intéressée à la conversation. En entendant ces dernières paroles, elle tressaillit et se redressa brusquement.

—Je ne sais pas si vous êtes comme moi mesdames, dit-elle d'une voix émue, ce que madame vient de dire excite vivement ma curiosité.

—Et la nôtre aussi, dirent plusieurs dames.

—En ce cas, reprit la comtesse de Germond, madame de Wendel ne refusera pas de nous raconter dans quelles circonstances a eu lieu l'enlèvement de l'enfant dont elle vient de nous parler.

—Je ne demande pas mieux, répondit la femme de l'ingénieur ; mais je dois vous prévenir que je raconterai fort mal.

—Ces messieurs vous tiendront compte de votre modestie, répliqua gracieusement la comtesse.

—On écoute toujours avec plaisir une histoire vraie, ajouta le vieux monsieur, en ajustant ses lunettes sur son nez.

Tous les yeux se fixèrent sur madame de Wendel.

La marquise de Coulange tendit avidement l'oreille.

## XV

Voyant que tout le monde était prêt à l'écouter, madame de Wendel prit la parole en ces termes :

—A cette époque nous avions à Asnières une maison que mon mari avait fait construire et qu'il a vendue depuis. Je l'ai un peu regretté, car Asnières est un séjour très agréable l'été, et je m'y trouvais bien avec mes enfants.

C'est donc tout près de moi et pour ainsi dire sous mes yeux que s'est accompli le fait que je vais vous raconter.

Dans une maison de la rue Vieille d'Argenteuil, bâtie au milieu d'un petit jardin entouré de murs, demeuraient deux femmes. Elles ne recevaient personne et vivaient tellement retirées qu'on ne voyait jamais la plus jeune, qui passait pour être la fille ou la nièce de l'autre. Celle-ci se faisait appeler madame Trélat. La maison avait été louée à son nom, par un inconnu, pour les six mois d'été. Jusqu'ici rien d'intéressant, comme vous le voyez. Chacun vit à sa guise, et je suis persuadée qu'on ne s'occupait guère, à Asnières, de l'existence mystérieuse de ces deux femmes.

Un matin, après avoir fait son marché, ma domestique rentra toute bouleversée.

—Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je.

—Ah ! madame, c'est épouvantable, me répondit-elle ; la nuit dernière on a volé un enfant, un tout petit enfant, qui venait de naître. Il y a plus de trois cents personnes rue Vieille d'Argenteuil, devant la maison où la chose s'est passée. C'est comme s'il y avait une émeute dans la ville. On a prévenu le commissaire de police. Il paraît que la mère de l'enfant va mourir.

Toute la journée et pendant plusieurs jours on ne parla à Asnières que de cet événement. Je n'eus qu'à écouter ce qui se disait autour de moi pour être parfaitement renseignée.

Or, voici ce qui s'est passé :

La veille, la dame Trélat était allée chercher une sage-femme et l'avait amenée, rue Vieille d'Argenteuil, en lui disant qu'elle avait besoin de ses services pour sa nièce. C'était probablement la première fois qu'une personne étrangère pénétrait dans la chambre de la jeune femme. Bref, elle donna le jour à un petit garçon gros, gras, bien portant, un enfant superbe, au dire de la sage-femme.

Le lendemain, celle-ci revint pour donner ses soins à l'enfant et à la jeune mère.

Elle trouva la porte fermée et commençait à s'étonner de ce qu'on ne lui répondait point, lorsque tout à coup des cris déchirants et désespérés retentirent dans la maison. Elle comprit qu'un malheur était arrivé, et, comme il lui était impossible d'ouvrir la porte, elle appela au secours. Plusieurs personnes accoururent à son appel. Celles-ci trouvèrent une autre porte qui, heureusement, n'était pas fermée, et on se précipita dans la maison. On trouva la jeune mère étendue sur le parquet, sans mouvement, raide. On s'empressa de la relever et de la coucher dans son lit. Quant à l'enfant, il avait disparu.

La sage-femme envoya chercher un médecin, et on courut prévenir le commissaire de police.

Après un certain temps et avec beaucoup de peine on parvint à ranimer la pauvre mère. Mais elle ne put pas répondre à aucune des questions qui lui furent adressées, car elle était en proie à un affreux délire.

—Qu'a-t-on fait de mon enfant ? Rendez-moi mon enfant ! criait-elle à chaque instant.

En recueillant d'autres paroles incohérentes qu'elle prononça dans son délire, on apprit qu'elle n'était ni la fille, ni la nièce de la femme avec laquelle elle demeurait, comme la sage-femme la croyait. Malheureusement, elle ne put dire ni qui elle était ni d'où elle venait.

Le commissaire de police constata qu'avant de quitter la maison en emportant l'enfant, la dame Trélat avait préalablement enlevé ou fait enlever tous les objets qui lui appartenaient. Cette femme avait naturellement pris toutes ses précautions pour échapper aux recherches de la justice. En effet, la justice ne put rien découvrir. Il est probable que cette affaire est restée un mystère.

Il résulte de l'enquête du commissaire de police que le vol de l'enfant avait été longuement prémédité ; que c'était dans ce

but seulement qu'on avait amené la jeune femme à Asnières, qu'on l'avait isolée et tenue en quelque sorte prisonnière.

Pourquoi a-t-on pris l'enfant à sa mère ? Qu'en a-t-on fait ? Tout le monde se fit ces questions impossibles à résoudre. On dut s'en tenir à des conjectures plus ou moins vraisemblables.

La marquise écoutait avec une agitation croissante.

Madame de Wendel continua :

—C'est dans la nuit, entre neuf et dix heures du soir, que la dame Trélat enleva l'enfant, pendant que la jeune mère dormait. Quel affreux réveil le lendemain quand, ayant ouvert les yeux, elle voulut voir son cher bébé et ne le trouva plus dans le petit berceau où on l'avait couché la veille !

—Oh ! c'est horrible ! s'écria une dame.

—La sage-femme s'était retirée vers neuf heures, poursuivit madame de Wendel, sans que rien dans les allures de la dame Trélat ait pu lui faire soupçonner le crime qu'elle allait commettre. Un homme d'Asnières raconta qu'il avait vu une voiture de maître, attelée de deux chevaux superbes, stationnant sur le chemin au bord de la Seine, et que, un peu avant dix heures, une femme assez grande, vêtue de noir, qui portait une espèce de paquet dans ses bras, était arrivée en courant près de la voiture dans laquelle elle s'était jetée précipitamment. Aussitôt, le cocher, qui était resté sur son siège, avait fouetté ses chevaux et ils étaient partis, rapides comme le vent, dans la direction de Paris.

On ne doute pas que la femme vêtue de noir ne fût la voleuse d'enfant, et on eut le droit de supposer qu'elle avait eu un ou plusieurs complices. On pensa également qu'elle n'avait été qu'un instrument docile au service de gens riches, qui avaient intérêt à enlever l'enfant à sa mère et à le faire disparaître.

Mais, comme je vous l'ai déjà dit, on ne put faire que des suppositions, car toutes les recherches auxquelles se livra la police restèrent sans résultat.

—Est-ce que la mère n'a donné aucun renseignement ? demanda-t-on.

—Aucun, ni sur elle, ni sur la femme avec laquelle elle demeurait.

Madame de Coulange était très-émue, et c'est avec beaucoup de peine qu'elle parvenait à se contenir et à cacher son trouble. On comprend quelles devaient être ses pensées en entendant cette histoire d'un enfant volé et avec quelle attention elle avait écouté. Chaque phrase, chaque mot avait eu dans son cœur un écho douloureux. Une voix intérieure lui disait : " C'est toi seule que ce récit intéresse ; écoute, écoute bien ! Il s'agit de l'enfant qu'on a introduit frauduleusement dans ta maison." Quelle révélation imprévue !

Elle se souvenait que la femme qui avait apporté l'enfant à Coulange, et qui, pendant quatre ou cinq jours, avait joué au château le rôle de sage-femme, était grande et habillée de noir ; elle se rappelait parfaitement aussi que cette femme et l'enfant avaient été amenés par son frère dans une voiture attelée de deux chevaux appartenant au marquis de Coulange.

Avait-elle besoin d'autres preuves pour acquérir la certitude que l'enfant volé à Asnières était bien le même que celui qui passait pour être son fils et le fils du marquis ?

—J'ai interrogé la femme au sujet de l'enfant, se dit-elle, elle m'a répondu, mais elle m'a menti ! Cela se comprend, elle s'est bien gardée de me dire la vérité, la misérable !

Cependant, bien qu'elle fût à peu près certaine d'avoir des preuves évidentes, en faisant ressortir du récit de madame de Wendel ce qui se rattachait à ses souvenirs, la marquise crut devoir adresser quelques questions à la femme de l'ingénieur, afin qu'il ne pût rester aucun doute dans son esprit.

—Ce que vous venez de nous raconter, madame, est véritablement bien triste, lui dit-elle. On est forcé de s'intéresser vivement à cette pauvre mère, qui a été victime d'une telle infamie. . . Quelle qu'elle soit, serait-elle la plus indigne de ces malheureuses filles, dont on n'ose prononcer le nom, elle est tout à fait digne de compassion, et je la plains de tout mon cœur.

—Cette malheureuse, madame la marquise, répondit de madame Wendel, a été à Asnières l'objet de la sympathie générale, et elle méritait, paraît-il, le grand intérêt que tout le monde lui témoignait. Je n'ai pas eu la curiosité d'aller la voir, mais j'ai su par le médecin et la sage-femme qui l'ont soignée, qu'elle était remarquablement jolie et paraissait très distinguée. Selon leur appréciation, elle devait appartenir à une bonne famille et avait dû recevoir une excellente éducation. J'ai aussi entendu dire à Asnières qu'elle était musicienne et qu'elle jouait du piano d'une façon admirable.

—Elle devait avoir naturellement, des sentiments élevés ; alors elle est doublement à plaindre, répliqua la marquise, dont l'émotion augmenta encore.

—Oui, ajouta la comtesse, car elle a dû souffrir plus cruellement qu'une autre.

—Y a-t-il longtemps que ce vol d'enfant a eu lieu ? demanda la marquise.

—Attendez, je vais me rappeler facilement ; c'était la deuxième année que je passais l'été à Asnières. Oui, c'est bien cela, en 1853, au mois d'août.

—Au mois d'août, répéta tout bas la marquise.

—Il y a donc, par conséquent, six ans et demi de cela, reprit madame de Wendel. Je puis même vous dire que c'est le 19, dans la nuit, que l'enfant a été volé.

La marquise ne put s'empêcher de tressaillir. Cette fois, elle ne pouvait plus douter. En effet, c'était le 20 août 1853 que l'enfant avait été apporté au château de Coulange. Elle n'avait jamais oublié cette date, qui marquait une des effroyables douleurs de sa vie.

—Pour qu'il ne vous semble pas surprenant que j'aie une aussi bonne mémoire, continua madame de Wendel, je m'empresse de vous dire que mon mari s'appelle Bernard, que la Saint-Bernard tombe le 20 août, et que chaque année, le 19, il y a chez nous une petite fête de famille.

La marquise était devenue très-pâle. La tête baissée et les yeux à demi fermés, elle réfléchissait. Pour un instant, elle oubliait son malheur et elle pensait aux souffrances qu'avait dû éprouver la pauvre mère d'Asnières, qui était, comme elle, une victime de son misérable frère.

Depuis un instant, madame de Germond regardait la marquise avec inquiétude. Elle se leva, s'approcha d'elle, et lui dit tout bas d'un ton affectueux :

—Ma chère marquise, est-ce que vous vous sentez indisposée ?

—Nullement, répondit madame de Coulange.

—Je vous ai vu pâlir, cela m'a effrayée.

—Ah ! je suis pâle ? fit la marquise avec un sourire plein de tristesse.

Aussitôt le rose reparut sur ses joues.

—Vous ne l'êtes plus, répondit la comtesse ; voilà vos fraîches couleurs revenues.

La marquise ébaucha un nouveau sourire.

—Ce que vient de nous raconter madame de Wendel m'a vivement impressionnée, dit-elle.

—Et c'est ce qui vous a attristée ; je sais combien vous êtes sensible ; votre bon cœur prend toujours part aux douleurs des autres.

La marquise jeta un coup d'œil sur la pendule.

—Est-ce que vous songez déjà à nous quitter ? lui demanda la comtesse.

—M. de Coulange m'a dit, sans me le promettre positivement, qu'il viendrait me prendre avant onze heures ; si à onze heures il n'est pas arrivé, je me retirerai. Mais je veux vous dire tout de suite que je suis très heureuse d'être venue vous voir ce soir.

Elle reprit en élevant la voix ;

—Il me semble que madame de Wendel oublie de nous faire connaître la fin de son intéressant récit.

—J'ai tout dit, madame la marquise, répondit la femme de l'ingénieur.

—Et la mère de l'enfant ? Vous ne nous avez pas appris ce quelle est devenue.

—C'est vrai, fit madame de Germond, vous ne nous avez pas dit cela.

—Et pour cause, madame la comtesse : je l'ignore absolument.

—Ah ! la pauvre mère ! s'écria la marquise d'une voix tremblante, elle est morte peut-être.

—C'est ce que m'ont dit, mais sans pouvoir l'affirmer, quelques personnes d'Asnières. Je vais vous apprendre, d'ailleurs, tout ce que je sais concernant cette malheureuse jeune femme.

Quand, en se réveillant le matin, elle découvrit que la femme chez laquelle elle demeurait avait disparu avec son enfant, elle se mit à pousser, comme je vous l'ai dit, des cris désespérés et elle tomba sur le parquet où on la trouva, quelques instants après, ne donnant plus signe de vie.

La pauvre enfant avait été frappée d'un coup terrible qui, dans sa position, pouvait être mortel. Heureusement, les soins ne lui manquèrent point. Pendant plusieurs semaines, elle fut dans un état désespéré. Chaque jour, à Asnières, on s'attendait à apprendre sa mort. Enfin, elle guérit. Peut-être eût-il mieux valu qu'elle mourût. Le médecin constata qu'elle avait complètement perdu la mémoire. La malheureuse était folle.

—Folle ! soupira la marquise.

Et elle voilà son visage de ses mains.

—Hélas ! oui, reprit madame de Wendel, elle était folle ! . . . Voilà pourquoi elle ne put fournir aucun renseignement à la justice sur la femme qui lui avait volé son enfant et sur les moyens qu'on avait employés pour l'amener dans la maison d'Asnières.

Comment se nommait-elle ? Avait-elle une famille, des parents ? Était-elle née à Paris ? Quel était son passé ? Il fut impossible de le savoir.

Un jour, on la fit monter dans une voiture et on l'emmena.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

Depuis on n'a plus entendu parler d'elle à Asnières. Evidemment on l'a enfermée dans une maison d'aliénés.

Maintenant, est-elle toujours dans un hospico, condamnée à vivre privée de sa raison, ou bien est-elle morte, comme quelques personnes le prétendent ? Voilà ce que je ne saurais dire.

La marquise éprouvait un horrible malaise. Elle sentait son cœur se serrer et sa poitrine se gonflait de sanglots prêts à éclater. Et devant le monde elle était forcée de se contenir, de refouler les larmes qui lui venaient aux yeux et les sanglots qui montaient à sa gorge.

La conversation continuait. On parlait maintenant d'une chose et d'une autre ; mais la marquise n'écoutait plus. A chaque instant ses yeux se tournaient vers la pendule. Si on l'eût observée un peu attentivement, on aurait vite remarqué qu'elle était contrainte, impatiente, inquiète, fiévreuse. Et c'est là ce qu'elle redoutait car elle sentait qu'à la moindre question qui lui serait adressée elle ne pourrait plus retenir ses larmes.

Enfin, la pendule sonna onze heures. Elle se leva et sortit du salon. Elle était délivrée de son embarras pénible. Elle poussa un long soupir et respira avec force. Elle se trouva un peu soulagée.

Madame de Germond vint la rejoindre et elles s'embrassèrent avant de se séparer. La marquise descendit rapidement l'escalier. Dans la rue, devant la maison, elle trouva sa voiture qui l'attendait. Dès que le valet de pied eut refermé la portière elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

## XVI

La marquise s'était blottie et se cachait pour ainsi dire dans un coin du coupé, comme si elle eût craint de montrer sa douleur à quelque regard indiscret.

Toutes sortes de pensées se croisaient, se heurtaient tumultueusement dans son cerveau. En ouvrant son cœur à une pitié profonde pour la mère, elle avait senti que déjà sa haine pour l'enfant diminuait.

—Je ne l'aimerai jamais, se disait-elle, c'est impossible ; mais après ce que je viens d'apprendre, je n'ai plus le droit de le haïr. Il est innocent, innocent comme sa pauvre mère, et ce n'est pas à lui de porter la peine des coupables. Qui sait ? S'il apprend un jour qu'il est étranger à la famille de Coulange, peut-être trouvera-t-il qu'on n'aura pas assez fuit pour lui après l'avoir enlevé à la tendresse de sa mère. Pour un enfant, rien au monde ne vaut l'amour maternel !

Et en pensant que la mort pouvait la séparer de sa fille, elle sentait un frisson courir dans ses membres.

—Ainsi, continua-t-elle, cet enfant n'a pas été ramassé près d'une borne, au coin d'une rue ; ce n'est pas un pauvre petit abandonné ; il n'a pas été livré, vendu par une mère sans entrailles, comme je le croyais... Ah ! je suis heureuse d'être délivrée de cette mauvaise pensée ! Il ont trouvé une jeune femme abandonnée par un de ces misérables qui sacrifient tout à leurs passions, qui se font un jeu des larmes et des souffrances et pour lesquels la femme n'est qu'un hochet, un instrument de plaisir. Honteuse, désolée, elle s'était probablement enfuie de la maison de ses parents pour leur cacher sa faute et se soustraire à leur colère. Quelles promesses lui ont-ils faites pour l'attirer dans le piège qu'ils lui tendaient ? Ils l'ont amenée à Asnières et là ils l'ont emprisonnée. Ils avaient peur que leur victime ne leur échappât. Et ils lui ont volé son enfant ! volé !...

Et Dieu, qui voit tout, Dieu, qui protège les innocents, défend les faibles, qui tient en sa main le tonnerre qui foudroie les scélérats, le Dieu de justice a laissé s'accomplir cette infamie !...

Les misérables, les lâches ! leur crime est doublement monstrueux !... Oh ! la pauvre mère ! Il me semble que je la vois affolée devant le berceau vide de son cher petit, et que je suis témoin de son épouvantable désespoir ! Car elle l'aimait son enfant, elle l'aimait... Mais, pour le but qu'il voulaient atteindre, il leur fallait cet enfant. Et ils ont été sans pitié pour la pauvre mère ! Elle ! allons donc, est-ce qu'ils ont compris que c'était son sang, que c'était sa vie qu'ils lui arrachaient ? Ont-ils seulement pensé à ce qu'elle deviendrait ? Une femme, une mère, qu'est-ce que c'est que cela pour certaines gens ? Rien. Nous t'avons volé ce que tu as de plus cher et de plus précieux, ton enfant, qui nous est nécessaire pour commettre un autre crime ; maintenant, meurs si tu veux ! Et la malheureuse est devenue folle... Et si Dieu n'a pas eu pitié d'elle en lui reprenant la triste existence qu'il lui avait donnée, elle est encore aujourd'hui dans une maison de fous !...

Eh bien, oui, s'écria-t-elle, je suis contente de savoir tout cela ! J'ai été bien inspirée. Oui, je suis contente d'avoir appris ces affreuses choses. C'est une nouvelle souffrance ajoutée à tant d'autres. N'importe ! Je sais enfin d'où vient l'enfant, je sais que sa mère n'est pas une créature méprisable. Maintenant, en pensant à la pauvre mère, je serai meilleure pour son enfant !

La marquise fut interrompue par la voix du cocher qui criait !

—La porte !

Un instant après, la voiture entra dans la cour de l'hôtel et alla s'arrêter au bas du perron. Le valet de pied sauta lestement à bas de son siège et ouvrit la portière.

La marquise mit pied à terre en achevant de faire disparaître les traces de ses larmes.

Elle monta les marches de pierre et entra dans la maison, dont la porte venait de s'ouvrir devant elle.

Dans l'antichambre elle trouva sa femme de chambre et Firmin.

Elle se débarrassa de son chapeau et de son manteau de velours, qu'elle remit à la femme de chambre, en lui disant :

—Allez m'attendre chez moi.

La femme de chambre prit le flambeau qu'elle venait d'allumer pour éclairer sa maîtresse et sortit aussitôt.

Alors la marquise se tourna vers le vieux domestique :

—Firmin, votre maître est-il rentré ? lui demanda-t-elle.

—Pas encore, madame la marquise. Du reste, ajouta-t-il en montrant la pendule, il n'est que onze heures vingt.

La marquise sortit de l'antichambre par la porte opposée à celle qui conduisait à son appartement. Elle traversa trois pièces sans s'arrêter et entra dans une quatrième où une femme lisait, assise devant un feu qui achevait de s'éteindre.

Cette femme était la gouvernante du petit Eugène.

En voyant la marquise, elle laissa échapper un cri de surprise et se leva précipitamment.

Elle pouvait être étonnée, en effet, car c'était la première fois que madame de Coulange entra dans sa chambre.

—Vous veuillez bien tard, lui dit la marquise avec bonté.

—Je ne me couche jamais avant que M. le marquis ne soit rentré, répondit la gouvernante.

—Ah ! Et pourquoi cela ?

—Parce que M. le marquis ne manque jamais, en rentrant, de venir embrasser son fils...

Le cœur de la marquise se serra douloureusement.

—Et jamais il n'embrasse sa fille, se dit-elle en soupirant.

Elle passa rapidement sa main sur son front comme pour chasser ses tristes pensées.

—Je sais, reprit-elle, que vous avez une grande affection pour l'enfant qui vous est confié et que vous veillez sur lui avec beaucoup de sollicitude, c'est bien. Je suis heureuse de pouvoir vous témoigner ma satisfaction et de vous dire que nous ne serons pas ingrats envers vous.

—Mon Dieu, madame la marquise, je ne fais que mon devoir et vos éloges me rendent confuse.

—Ces éloges, vous les méritez, vous pouvez donc les accepter.

Elle fit deux pas en avant et, de la main, montrant une porte :

—C'est la chambre de l'enfant ? demanda-t-elle.

—Oui, madame la marquise.

—Il est couché, il dort ?

—Oui, madame la marquise, il dort.

—Y a-t-il de la lumière dans la chambre ?

—Non, madame la marquise. Est-ce que madame la marquise désire ?...

—Soyez assez bonne pour m'allumer une bougie...

Quand la bougie fut allumée, la marquise prit le bougeoir des mains de la gouvernante et marcha vers la porte de la chambre de l'enfant.

—Restez, je désire être seule, dit-elle à la gouvernante, qui se disposait à la suivre.

Elle entra dans la chambre et referma la porte.

—Ah ! fit la gouvernante ébahie ; elle vient le voir, elle va peut-être l'embrasser ; c'est donc un miracle que fait le bon Dieu ?

Et elle restait immobile au milieu de la chambre, les bras tendus en avant et les yeux grands ouverts fixés sur la porte. La joie rayonnait sur son front.

C'est dans cette attitude que le marquis de Coulange la surprit

—Eh bien, que faites-vous donc ainsi ? lui dit-il.

—Chut ! fit-elle à voix basse ; parlez tout bas, monsieur le marquis.

Le marquis s'approcha d'elle vivement.

—Est-ce que mon fils est malade ? demanda-t-il avec inquiétude, en baissant la voix.

—Non, monsieur le marquis, rassurez-vous.

—Alors, expliquez-vous. Pourquoi ces airs mystérieux ? Que se passe-t-il ?

—Elle est là.

—Qui ça, elle ?

—Madame la marquise !

—Hein ! fit M. de Coulange, qui crut avoir mal entendu. Voyons, reprit-il, êtes-vous bien éveillée ? Est-ce que vous ne rêvez pas ?

—Je suis bien éveillée, monsieur le marquis : oui madame la marquise est en ce moment près de son fils.

Le marquis se redressa, les yeux étincelants de joie.

—Ne bougez pas, dit-il à la gouvernante.

Il entr'ouvrit doucement la porte de la chambre de l'enfant et, immobile sur le seuil, il avança curieusement la tête pour voir ce qui se passait.

La marquise avait posé le bougeoir sur un guéridon, de façon à mettre en pleine lumière le visage de l'enfant endormi. Debout, près du lit, la tête inclinée, la jeune femme contemplait la charmante figure de l'enfant, dont le rose des joues ressortait vigoureusement sur la blancheur de l'oreiller.

La marquise tournant le dos à la porte, M. de Coulange ne pouvait voir son visage; mais, au bruit de sa respiration entrecoupée de soupirs, il comprit qu'elle était très-émue et qu'elle pleurait: Comme il est beau! se disait mentalement la marquise, il ressemble sans doute à sa pauvre mère; il a le sommeil tranquille de l'innocence. Ce doit être un rêve, comme en font les anges, qui met sur ses lèvres purpurines ce doux et gracieux sourire. Si jeune, il a déjà la bonté qui vient du cœur. Quand je ne ferme pas l'oreille aux paroles qu'on prononce autour de moi, c'est toujours son éloge que j'entends. M. de Coulange l'élève; il veut faire de lui un homme digne du nom qu'il porte déjà. On ne parle que de son amabilité, de ses gentilleses, on vente sa précocité intelligente. Ici, tout le monde l'aime, tout le monde, excepté moi... Eh bien, pauvre innocent, en souvenir de ta malheureuse mère, j'essayerai de t'aimer, oui, j'essayerai... Un crime t'a fait mon fils, l'héritier de la maison de Coulange, soit; aujourd'hui je t'accepte, tu cesses d'être un étranger pour moi, je ne te chasserai pas!...

Elle se pencha davantage sur l'enfant, et bien doucement, craignant sans doute de le réveiller, elle lui mit un baiser sur le front.

Le marquis entendit le bruit du baiser, et il éprouva un saisissement de joie ineffable.

La jeune femme reprit, assez haut cette fois, pour que M. de Coulange pût l'entendre...

—Pauvre petit, pardonne-moi; j'ai été bien injuste envers toi, pardonne-moi!

Le marquis avait vu et suffisamment entendu.

Il retira sa tête de l'ouverture et referma la porte sans bruit.

Il s'approcha de la gouvernante et lui dit tout bas:

—Madame la marquise va sortir dans un instant, vous ne lui direz pas que je suis venu ici ce soir.

—Je serai muette, monsieur le marquis, répondit-elle.

M. de Coulange sortit précipitamment de la chambre.

—Après être restée un moment silencieuse, les yeux toujours fixés sur le visage de l'enfant, la marquise joignit les mains, et, levant son regard vers le ciel:

—Et toi, pauvre mère, dit-elle tristement, toi, qui es aussi une innocente victime des méchants, si tu n'es plus de ce monde où tu as tant souffert, et si Dieu permet à ton âme de voir et d'entendre, reçois le serment que je te fais de ne tenter jamais rien contre le bonheur de ton enfant. Je te promets de ne plus le repousser, et si cela m'est possible, de l'aimer,

Mon Dieu, continua-t-elle d'une voix tremblante, donnez-moi la force de ne plus regarder cet enfant avec colère, afin que je puisse réparer, autant que je le pourrai, le mal que les miens ont fait à sa mère!

Ses yeux se fixèrent de nouveau sur le visage de l'enfant.

—Dors, pauvre petit, dors, murmura-t-elle, que ton sommeil soit toujours aussi calme et que toujours ton réveil soit heureux! Va, qu'elle soit vivante ou qu'elle soit au ciel, dernier refuge des malheureux, ta mère veille sur toi et te protège!

Elle passa rapidement son mouchoir sur ses yeux et son visage, prit le bougeoir et se retira à petits pas.

Ne trouvant pas autre chose à dire:

—Je vous fais mes compliments, dit-elle à la gouvernante, la petite chambre est propre et fort bien tenue. Continuez, comme par le passé, à avoir bien soin de l'enfant.

—S'est-il réveillé, madame la marquise?

—Non, il n'a pas ouvert les yeux; du reste, j'ai marché doucement et n'ai fait aucun bruit. Monsieur le marquis ne tardera pas à rentrer, il est inutile de lui dire que vous m'avez vue.

La gouvernante s'inclina respectueusement, cachant ainsi le sourire qu'elle avait sur les lèvres.

La marquise s'en alla.

—Ils sont comme deux enfants, murmura la gouvernante; on dirait vraiment qu'ils jouent à cache-cache.

## XVII

Comme le petit garçon, la petite Maximilienne de Coulange était confiée aux soins d'une gouvernante à laquelle il était expressément recommandé de ne pas la quitter une seconde en l'absence de sa mère.

La petite fille et sa gouvernante couchaient toutes deux dans une chambre contiguë à celle de la marquise.

Avant de songer au repos dont elle avait grand besoin, après les émotions successives qu'elle venait d'éprouver, la jeune femme voulut voir sa fille et l'embrasser. Elle entra dans la chambre de l'enfant, faiblement éclairée par la lueur pâle d'une veilleuse.

La gouvernante dormait profondément.

Marchant sur la pointe des pieds, un peu courbée, allongeant le cou, la marquise s'approcha du lit de la petite fille, et, doucement, elle écarta les rideaux de dentelles, avide de contempler le doux visage de l'ange endormi.

Aussitôt elle se redressa, les yeux hagards, et fit un pas en arrière comme si elle eût été frappée d'épouvante.

La petite fille n'était pas dans son lit.

La marquise voulut crier; mais son saisissement était si grand, qu'aucun son ne put sortir de sa gorge étranglée.

En une seconde elle se rappela tout ce qui avait été dit, le soir, chez la comtesse de Germond. Et cette horrible idée qu'on pouvait avoir profité de son absence pour lui voler son enfant, traversa sa pensée comme un éclair.

Elle s'élança vers le lit de la gouvernante, la saisit brusquement par le bras et la secoua avec une extrême violence.

La femme, réveillée en sursaut, ouvrit les yeux, se dressant sur son lit, haletante, effarée, et se mit à regarder sa maîtresse d'un air stupide.

La marquise retrouva sa voix un instant paralysée.

—Ma fille, où est ma fille? demanda-t-elle sourdement.

—L'enfant? balbutia la pauvre femme, en se frottant les yeux; mais... mais... je ne sais pas.

—Malheureuse, malheureuse! s'écria la marquise; c'est donc ainsi que vous avez veillé sur mon enfant!

Et tournant subitement le dos à la femme, affolée, incapable de raisonner elle se précipita vers le cordon d'une sonnette.

Mais, au moment où sa main allait le saisir, un petit éclat de rire argenté frappa tout à coup son oreille.

C'est de sa chambre que sortait le rire, et elle reconnut la voix de sa fille.

—Ah! ah! ah! fit-elle.

Et elle poussa un long soupir de soulagement.

Cependant, il lui fallut un peu de temps pour se remettre de son trouble.

—Pourquoi cette affreuse pensée m'est-elle venue? J'étais folle! murmura-t-elle.

La petite Maximilienne devait être bien joyeuse, car elle continuait à rire de tout son cœur.

—Je regrette de vous avoir réveillée, vous pouvez vous recoucher, dit la marquise à la gouvernante qui venait de sauter à bas de son lit.

En achevant ces mots elle ouvrit la porte de sa chambre.

Alors un tableau charmant, à la fois délicieux et touchant, s'offrit à ses yeux ravis.

Assis dans un fauteuil, le corps en arrière, le marquis tenait la petite Maximilienne et la faisait danser sur ses genoux.

L'enfant s'amusa beaucoup à ce jeu tout nouveau pour elle. En quelques minutes elle s'était apprivoisée avec son père. Elle lui tirait la barbe, l'adorable lutin, et son contentement se manifestait par de joyeux éclats de rire.

Si le marquis cessait un instant de la faire danser pour se donner le plaisir de mettre un baiser sur son front et embrasser ses petits bras roses, la mignonnette lui disait aussitôt:

—Papa, encore, encore!

Et le marquis, obéissant, se remettait à faire sauter le lutin, qui recommençait à rire et à lui tirer la barbe.

La surprise, le bonheur, la plus grande joie qu'elle eût éprouvée de sa vie, firent pousser à la marquise un cri qui sortait de son cœur.

Après la peur qu'elle venait d'avoir, quelle indicible ivresse!

Au cri poussé par sa mère, l'enfant tourna vivement la tête et cria:

—Maman! maman!

La jeune femme ne put contenir plus longtemps son émotion. Un sanglot s'échappa de sa poitrine. Elle s'avança, tomba à genoux devant son mari, et, tournant vers lui ses beaux yeux noyés de larmes:

—Ah! Edouard, Edouard! s'écria-t-elle.

—Mathilde! dit le marquis avec un sourire intraduisible, tu viens d'embrasser notre fils, moi j'embrasse notre fille!

—Edouard! tu l'aimes donc ta fille! tu l'aimes donc, exclama-t-elle.

—Ne le vois-tu pas? Oui, je l'aime! Voyons, est-ce que tu as cru réellement que je ne l'aimais pas?

—Oui, je l'ai cru, je le croyais.

—Mathilde, reprit le marquis avec douceur, je t'imitais; voyant que tu donnais à ta fille toute ta tendresse, que ton fils n'existait pas pour toi, je feignais d'être indifférent et froid pour cette chère petite et d'aimer uniquement notre autre enfant. Repoussé par toi,

sevré de tes caresses, je voulais autant que possible, réparer ton injustice envers lui. Je voulais surtout te faire juger par ma conduite combien la tienne était singulière, et te faire comprendre qu'une mère doit aimer également ses enfants.

J'ai longtemps attendu, mais n'importe, puisque j'ai réussi. Bien des fois, ne sachant plus que penser, irrité contre moi-même, j'ai été sur le point de sortir de ma réserve, et de provoquer entre nous une explication sérieuse. Mais toujours je me disais : Non, attendons encore, une affection ne s'impose pas ; il faut que Mathilde arrive d'elle-même à reconnaître ses torts. Va, je ne te dirai pas ce que m'a coûté le silence que j'ai gardé, ce que j'ai souffert d'être obligé de me contraindre et de réprimer les élans de mon cœur.

Ce soir, en une minute, j'ai oublié tout cela. Maintenant, il n'y a plus en moi que de l'allégresse.

Le marquis avait entouré de ses bras sa femme et sa fille, et il les tenait toutes deux serrées contre son cœur.

Ils formaient ainsi un groupe ravissant.

—Tout à l'heure, continua le marquis, pendant que tu étais près de notre fils, j'ai entr'ouvert la porte de sa chambre. Je t'ai vue l'embrasser et ensuite tu as dit : "Pauvre petit, j'ai été bien injuste envers toi, pardonne-moi".

Alors, je m'éloignai sans bruit, le cœur inondé de joie, pour aller à mon tour embrasser ma fille.

Elle se réveilla, me sourit et me tendit ses petits bras. Je l'enlevai de son lit et je l'apportai ici dans ta chambre, jouissant d'avance de la surprise que je te préparais.

—(Oh ! une douce et heureuse surprise ! murmura la marquise.

—Ainsi, tu es contente ?

—Oui, mon ami, contente, heureuse, autant que je puisse l'être.

—Je n'oublierai jamais ce doux instant, qui ramène autour de nous bien des joies disparues. Un nuage sombre obscurcissait notre ciel, un double baiser vient de le faire disparaître, et j'espère que, désormais, rien ne pourra plus troubler notre bonheur. Maintenant, Mathilde, nous allons être mieux unis encore, car nous aurons les mêmes pensées ; nous allons vivre l'un et l'autre pour nos deux enfants.

—Oui pour nos deux enfants, répéta la marquise.

—Je sens que notre chère petite Maximilienne t'appartiendra toujours plus qu'à moi ; mais je te promets de ne pas être jaloux. Si tu t'aperçois que, de mon côté, je m'occupe un peu plus de mon fils que de ma fille, il ne faudra pas que cela te porte ombrage. Elever nos enfants, diriger leur premiers pas dans la vie, ennoblir leurs sentiments en vue de l'avenir que nous leur préparons est une tâche assez lourde, nous en prendrons chacun notre part. Je te laisserai le soin d'élever notre fille et je me chargerai de l'éducation de notre fils. Je l'ai déjà commencée, bien qu'il ne soit encore qu'un enfant, et je n'ai qu'à me louer de sa docilité. J'ai la conviction qu'il deviendra un homme digne de ses ancêtres et du nom qu'il porte.

La marquise ne répondit pas.

—Il paraît que mademoiselle Maximilienne ne s'est guère intéressée à notre conversation, reprit le marquis d'un ton joyeux et en baissant la voix ; regarde, Mathilde, elle vient de s'endormir.

—Dans tes bras, contre ton cœur, ajouta la marquise avec une expression impossible à rendre.

Elle prit doucement l'enfant, tous deux lui mirent un baiser sur le front et elle alla la remettre dans son lit.

—Mathilde, sais-tu qu'il est plus d'une heure ? lui dit le marquis en souriant quand elle reparut au bout d'un instant.

—Il n'y a que les heures d'ennui qui paraissent longues, répondit-elle gracieusement. C'est pour cela que Juliette ne m'a pas attendue, ajouta-t-elle, elle s'est couchée, elle a bien fait.

Elle poussa la porte de son cabinet de toilette, qui était entr'ouverte.

Juliette, sa femme de chambre, était là. Etendue sur une causeuse, elle paraissait dormir d'un profond sommeil. La marquise l'appela trois fois de suite. Enfin Juliette fit un mouvement, ouvrit les yeux et se redressa sur ses jambes.

—Que faites-vous là ? Pourquoi n'êtes-vous pas couchée ? lui demanda la marquise d'un ton presque sévère.

—Madame la marquise m'avait ordonné de l'attendre, répondit la femme de chambre. Je suis entrée dans le cabinet, je me suis assise là et puis je me suis endormie.

La marquise était extrêmement bonne pour ses domestiques. Elle se contenta de cette explication.

—C'est bien, dit-elle, vous pouvez aller vous coucher, je ferai ma toilette de nuit. Mais rappelez-vous que ce n'est pas dans mon cabinet de toilette que vous devez m'attendre.

Juliette baissa la tête et s'éloigna sans répliquer.

—Est-ce que tu supposes que ta femme de chambre s'était cachée dans ton cabinet pour nous écouter ? demanda le marquis à sa femme.

—J'ai eu d'abord cette idée ; mais je crois que réellement elle s'était endormie.

—Dans tous les cas, reprit le marquis, elle n'aurait pas surpris un secret bien important ; ce que nous avons dit n'était pas de nature à l'intéresser beaucoup.

La marquise se trompait et le marquis aussi. Juliette ne s'était pas endormie dans le cabinet de toilette et elle n'avait pas perdu un mot de leur conversation qui lui avait paru fort intéressante.

Dès qu'elle fut dans sa chambre, Juliette prit du papier, de l'encre, une plume, s'assit à une petite table et écrivit les lignes suivantes :

"La vie qu'on mène ici est bien monotone ; pourtant je suis toujours contente de cette place que j'ai trouvée, grâce à vous. Je ne vous écrit pas souvent parce que je n'ai rien à vous dire, mais si je ne vois et n'entends rien ce n'est pas faute de regarder et d'écouter, je ne ferme ni mes yeux ni mes oreilles, et je n'oublie aucune des recommandations que vous m'avez faites.

"Enfin, aujourd'hui il y a du nouveau.

"Madame la marquise est sortie hier soir ; en rentrant elle est allée dans la chambre du petit Eugène, et, pour la première fois, elle l'a embrassé.

"M. le marquis qui l'épiait, a aussi entendu qu'elle disait : "Pauvre petit, j'ai été injuste envers toi, pardonne-moi !"

"Alors M. le marquis est venu dans la chambre de la petite ; il l'a réveillée, l'a prise dans ses bras et s'est amusé à la faire sauter sur ses genoux. Sans mentir, il l'a bien embrassée cent fois. Pendant ce temps, madame la marquise était probablement encore dans la chambre du petit garçon. Elle surprit M. le marquis jouant avec sa fille. Je n'ai pas besoin de vous dire si elle fut heureuse.

"Ils causèrent pendant une heure au moins, parlant toujours des deux enfants.

"Je faisais semblant de ne pas aimer notre fille, a dit M. le marquis, parce que toi, tu refusais ta tendresse à notre fils."

"Bref, madame la marquise a pleuré, ils se sont embrassés, et les voilà plus unis que jamais et tout à fait d'accord au sujet des enfants.

"Je ne sais pas si ce renseignement vous sera utile, je vous le donne parce que vous voulez savoir tout ce qui se fait dans la maison, et particulièrement tout ce qu'on dit concernant les enfants.

"Votre servante toujours à vos ordres,

"JULIETTE."

La femme de chambre plia la lettre et la glissa dans une enveloppe sur laquelle elle mit cette suscription : Monsieur de Perny, rue Richepanse, No. 3.

Sosthène reçut cette lettre le lendemain dans l'après-midi.

Après l'avoir lue, il resta un moment pensif, les sourcils froncés. Puis une lueur étrange passa dans son regard et il prononça sourdement :

—Qu'est-ce que cela veut dire ?

## XVII

Le matin, vers neuf heures, la petite Maximilienne était levée. La marquise la tenait sur ses genoux, prenant plaisir à écouter son gai babil.

Tout à coup, le marquis entra dans la chambre.

—Je viens embrasser ma fille, dit-il.

La jeune femme eut un tressaillement de joie.

—Bonjour papa, dit la mignonne.

La marquise la mit dans les bras de son père, et pendant un instant, elle les contempla tous deux avec ravissement.

—Edouard, pourquoi ne m'as-tu pas amené Eugène ? demanda-t-elle d'une voix un peu émue.

—Je ne voulais pas le faire sans ta permission.

—Je désire le voir et l'embrasser tous les matins, reprit-elle.

Et elle ajouta avec son doux sourire :

—N'est-il pas convenu que, maintenant, nous allons vivre l'un et l'autre pour nos deux enfants ?

Le marquis sortit de la chambre et reparut au bout de deux minutes, amenant le petit garçon qu'il tenait par la main. Tout en entrant, il lui dit :

—Eugène, va embrasser ta maman.

La marquise se tenait debout, roide, immobile et un peu pâle. Une dernière et suprême lutte se livrait dans son cœur. Son angoisse était inexprimable. Allait-elle repousser encore le pauvre enfant ?

Le petit garçon fit quelques pas en avant, les yeux fixés sur la marquise, puis il s'arrêta craintif et tout interdit.

Mais madame de Coulange pensa à la mère devenue folle de désespoir, et la glace de son cœur se fondit. Elle était vaincue. La pitié avait pris la place de la haine. Ses traits s'animèrent, ses bras s'ouvrirent et elle se baissa en s'écriant :

—Viens donc mon enfant, viens donc m'embrasser !

Le petit Eugène poussa un cri de joie et s'élança d'un bond dans les bras de la marquise.

—Mathilde, dit M. de Coulange, dans quelques jours ton fils ne se souviendra plus que, depuis sa naissance, il a été privé de ta tendresse.

Un changement important venait de s'accomplir dans l'existence de la marquise. Assurément, elle n'était pas délivrée du lourd fardeau qu'elle portait. Comme par le passé, elle était toujours condamnée à mentir ; il y avait toujours entre elle et son mari le secret terrible ; mais il lui semblait que, désormais, ce secret fatal lui serait moins pénible à garder.

Un instant après le marquis s'étant retiré avec le petit garçon, et la gouvernante ayant emmené la petite fille, la marquise restée seule, s'absorba dans ses pensées.

—Hier soir j'étais encore dans une grande perplexité, se disait-elle ; je ne croyais pas qu'il me fût possible de voir cet enfant à côté de ma fille sans laisser éclater mon indignation et ma colère. L'épreuve a eu lieu ; un instant j'ai été bouleversée, mais j'ai eu la force de me contenir, puis je me suis attendrie. Ah ! ma situation est étrange !

Est-ce réellement la pitié qui a fait en moi cette révolution ? Oui, c'est d'un côté la pitié et de l'autre la volonté de réparer le mal qui a été fait. Voilà pourquoi ce matin je n'ai plus eu la force de le repousser. Maintenant, c'est fini ; je lui ai ouvert mes bras, je l'ai adopté, il est mon fils... et je dois m'imposer le devoir de l'aimer !..

Je devrais oublier le passé ou l'ensevelir dans une nuit profonde ; mais, hélas, je sens que je ne pourrai jamais faire un pas sans me heurter à l'horrible ! Si j'éprouve une joie, c'est lui, c'est le passé qui viendra aussitôt me l'arracher du cœur... Epouvantable fantôme, il sera toujours là, debout, hideux, sinistre, pour tourmenter ma vie ! sans cesse menaçant, il me défendra d'espérer et s'il me permet de tourner les yeux vers l'avenir, je ne pourrai le faire sans frissonner de terreur !

Ah ! j'ai beau le vouloir, je ne puis réparer le crime, et c'est moi qui dois payer pour les coupables. Toujours il me faudra combattre et vaincre les révoltes de mon cœur et de ma conscience, sans cesse il me faudra tromper... Toujours et sans cesse il me faudra souffrir !

Elle continua avec amertume :

—J'ai pour époux le meilleur des hommes, je suis marquise, je suis riche, jeune, belle, et tout le monde me croit heureuse, et il y a des gens à qui mon sort fait envie... Ah ! s'ils savaient, s'ils savaient !

Tout à coup elle fut prise d'un tremblement nerveux ; d'un bond elle se dressa sur ses jambes et se mit à marcher avec égarement.

Elle venait d'avoir cette pensée que la mort pouvait la frapper subitement.

Oh ! ce serait épouvantable ! s'écria-t-elle. Et cela peut arriver ! Aujourd'hui je suis pleine de vie, mais j'ignore ce que je serai demain. Oui, je peux mourir sans avoir eu le temps de parler, et ce secret qui m'étouffe et qui me ronge le cœur serait enfermé avec moi dans la tombe ! Et M. de Coulange ne saurait jamais rien, car ce n'est pas ma mère, et encore moins mon frère qui lui diraient la vérité. Eux, s'accuser ! allons donc ! Il faudrait pour cela qu'ils eussent le repentir de leur crime ! Je les ai chassés, mais ils reviendraient ; ils abuseraient encore de la confiance aveugle du marquis, qui se laisserait facilement tromper par leur hypocrisie.

Ah ! après ce qu'ils ont fait, je les crois capables de tout. Aujourd'hui, ils se tiennent à distance, ils se font humbles, petits, ils sont soumis. Pourquoi ? Parce que je suis là et qu'ils ont peur. Ils savent que je tiens le châtement suspendu sur leurs têtes. Si je n'étais plus, ils relèveraient audacieusement la tête. Ah ! je n'ose pas me demander ce qu'ils feraient pour ressaisir cette fortune qu'ils convoitaient et qu'ils croyaient déjà tenir dans leurs mains. L'impunité de leur première infamie serait pour eux un encouragement à commettre d'autres crimes. Et mon mari et ma fille, peut-être, deviendraient leurs victimes !

Eh bien, non, continua-t-elle avec énergie, je veux tout prévoir, je veux qu'ils restent à jamais impuissants, écrasés sous la crainte du châtement. Si vivante, j'ai pris la résolution de garder le silence, il faut, dans le cas où la mort viendrait me surprendre, il faut que mon mari sache tout. Alors il apprendra ce que j'ai souffert, et, comme il est bon, il me pardonnera.

Oui, voilà ce que je dois faire, reprit-elle après avoir réfléchi un instant : j'écrirai ma douloureuse histoire, ce sera mon testament. Dès ce soir je me mettrai à l'œuvre ; le papier sera mon confident discret. Je ne lui cacherai rien, il recevra mes pensées les plus intimes, je lui dirai toutes mes angoisses, toutes mes douleurs.

C'était un commencement ou un semblant de satisfaction que la marquise allait donner à sa conscience inquiète et tourmentée.

Peu à peu son agitation se calma.

Elle s'approcha d'un joli meuble style Louis XIII et ouvrit un tiroir rempli de fleurs, de rubans, de dentelles et autres menus

objets de toilette. Ensuite elle plongea son bras au fond du tiroir et fit mouvoir un ressort secret, ce qui lui permit d'ouvrir un second compartiment du meuble, dans lequel se trouvait un petit paquet enveloppé dans une étoffe de soie.

Elle ouvrit le paquet en enlevant les épingles qui attachaient l'étoffe de soie. Cette enveloppe contenait le maillot que portait le petit Eugène le jour où on l'avait apporté au château de Coulange.

La marquise le conservait religieusement, comme une relique.

Il se composait d'un bonnet garni de valenciennes et délicieusement brodé, d'une chemise, d'une bandelette de toile, d'une autre pièce de toile carrée et d'une petite couverture de laine tricotée à la main.

Les yeux de la marquise se mouillèrent de larmes.

Elle prit le bonnet et la petite chemise.

—C'est l'ouvrage de la pauvre mère, murmura-t-elle. C'est fait avec beaucoup de goût, par des doigts habiles ; on voit qu'elle travaillait pour son enfant, le cœur rempli de joies maternelles. Hélas ! elle ne se doutait guère alors que des misérables attendaient la naissance de son enfant pour le lui prendre. Elle espérait le bonheur, la pauvre mère, et c'est le malheur qui l'a frappée comme un coup de foudre.

La chemise est marquée C. L., continua la marquise, se sont probablement les initiales du nom et du prénom de la mère, ou bien l'une de ces lettres serait la première du nom qu'elle voulait donner à son enfant. Malheureusement, ce n'est pas assez pour qu'on puisse découvrir un jour à quel monde et à quelle famille appartenait cette pauvre jeune femme. N'importe, je les conserverai toujours, ces tristes objets, qui seront un jour, si c'est nécessaire, la seule preuve matérielle du crime.

En replaçant le petit bonnet et la petite chemise, sa main froissa un morceau de papier.

—Je me souviens, dit-elle ; quand j'ai demandé à la femme de me dire son nom et de me donner son adresse, elle m'a répondu qu'elle se nommait Rosine Dubois et qu'elle demeurait rue Saint-Denis, no 70. Était-ce un mensonge ? Aujourd'hui même, je le saurai. J'ai écrit ce nom et cette adresse sur ce papier et je l'ai mis là. Alors, condamné par les médecins, mon mari pouvait mourir ; et moi avant de le suivre dans la tombe je voulais faire des recherches, retrouver la mère et lui rendre son enfant ; à tout prix je voulais empêcher mon frère de profiter de son crime.

Elle prit le papier, le plia en quatre et le glissa dans sa poche.

Puis elle rattacha l'enveloppe du maillot, remit le paquet à sa place et ferma les tiroirs du meuble.

—C'est là, se dit-elle, près des langes de l'enfant, que je placerais mon manuscrit. Le secret du tiroir gardera mon secret.

Le tantôt, vers deux heures, la marquise sortit à pied de l'hôtel. Elle prit une voiture de remise, rue de Varennes, et se fit conduire rue Saint-Denis ; le coupé s'arrêta devant la maison portant le no 70.

La marquise descendit de voiture, entra dans la loge, et s'adressant à la concierge :

—Madame, lui demanda-t-elle, avez-vous dans votre maison une dame qui se nomme Rosine Dubois ?

—Non, madame, répondit la concierge : je ne connais ici personne de ce nom-là ?

—C'est une adresse qu'on m'a donnée il y a quelques années, reprit la marquise ; il peut se faire que cette dame ait déménagé.

—Est-ce que tu te souviens d'une Rosine Dubois ? demanda la concierge, interpellant son mari, qui ornait d'une bordure neuve un vieux paletot.

—C'est la première fois que j'en entends parler, répondit-il.

—Mon mari a une excellente mémoire, reprit la femme ; il y a dix ans que nous sommes concierges de cette maison et je puis vous assurer que la dame que vous cherchez n'a pas demeuré ici depuis que nous y sommes.

—Je vous remercie, madame, dit la marquise.

Et elle se retira. Elle savait à quoi s'en tenir. D'ailleurs elle avait fait cette démarche, presque certaine qu'elle serait inutile. C'était une satisfaction qu'elle s'était donnée.

—Ainsi, se dit-elle, la femme qui a apporté l'enfant à Coulange, est bien la femme d'Asnières, celle qui a volé l'enfant. Cela ne peut laisser un doute. Et tout ce qu'elle m'a dit était un conte habilement inventé !

La marquise remonta dans la voiture, qui la ramena rue de Babylone.

Le soir, après le dîner, quand la petite Maximilienne fut couchée, la marquise s'enferma dans sa chambre. Voulant passer immédiatement du projet à l'exécution, elle écrivit avec une rapidité liévreuse le premier chapitre de sa vie.

La marquise de Coulange allait raconter son histoire vraie, intéressante et poignante comme un roman.

## XVIII

On était à la veille du printemps et au commencement des beaux jours. En avance d'une semaine, le célèbre marronnier du vingt mars était déjà couvert de feuilles.

Le charmeur d'oiseaux avait reparu dans le jardin des Tuileries en même temps que Gabrielle Liénard, appelée par les enfants la Figure de cire.

Un soir, après être restée assez longtemps à sa fenêtre, pensive, regardant dans la rue et écoutant le bruit sourd produit par le roulement lointain des voitures, Gabrielle venait d'allumer sa lampe avec l'intention de travailler pendant une heure ou deux, avant de se coucher, lorsqu'on frappa deux petits coups à sa porte.

Elle alla ouvrir. Morlot entra.

—Je viens passer la soirée près de vous dit-il, si je ne dois pas vous déranger ; dans le cas contraire, content de vous avoir vue, je suis prêt à me retirer.

—Non seulement vous ne me dérangez pas, répondit-elle, mais votre visite me fait plaisir. Il y a près de quinze jours que vous n'êtes pas venu me voir.

—C'est vrai. J'ai été très occupé : Mélanie a dû vous dire que, plus d'une fois, je ne suis pas rentré la nuit.

—C'est un dur métier que le vôtre, monsieur Morlot !

—Oui, mais pour celui qui le fait de bon cœur et même avec passion, comme moi, il a ses côtés agréables. Aujourd'hui, par exemple, je suis très satisfait.

—En effet, dit Gabrielle en le regardant, vous avez l'air tout joyeux.

—J'ai pincé ce matin un malfaiteur de la plus dangereuse espèce. Je le cherchais depuis près d'un an sans pouvoir arriver à mettre la main sur lui. C'est une sorte d'hercule qui porte le nom de Gargasse, et seul, j'ai eu le bonheur de me rendre maître de lui. Ce coquin faisait certainement partie d'une bande de scélérats parfaitement organisée. On l'a interrogé, mais il a été impossible de lui arracher une parole. Il craint de compromettre ses complices. Je suis sûr qu'il ne dira rien, même devant la cour d'assises. Quand à lui, son affaire est claire : il aura de la chance s'il n'attrape pas au moins quinze ans de travaux forcés.

—Et en ce qui me concerne, monsieur Morlot, toujours rien ?

Le front de l'agent de police s'assombrit subitement.

—Non, toujours rien, répondit-il d'une voix creuse.

Gabrielle laissa échapper un profond soupir.

—Oh ! mais je ne me décourage pas, reprit Morlot en se redressant, une flamme dans le regard ; ils se cachent bien, les misérables ! je suis patient, j'ai des yeux, des oreilles : je regarde et j'écoute. Il faudra bien qu'un jour...

Gabrielle secoua tristement la tête.

—Comme vous le dites souvent, monsieur Morlot, fit-elle, vous êtes dans les ténèbres. En attendant, je cherche à calmer mes douleurs en regardant et en embrassant les enfants des autres.

Aujourd'hui je suis triste, continua-t-elle, votre présence va peut-être me distraire.

—Hélas ! répliqua Morlot, vous êtes triste toujours.

—C'est vrai. Mais, ce soir, une pensée que j'ai eue déjà plusieurs fois m'est revenue.

—Quelle est cette pensée ?

—Je m'imagine que mon enfant n'existe plus.

—Oh ! fit Morlot.

—Alors, reprit Gabrielle, pendant quelques instants je suis sous le coup d'une hallucination ; c'est comme en un cauchemar que j'ai les yeux ouverts. J'entends des cloches qui tintent, je vois un grand nombre de cierges allumés, et au milieu des cierges, un petit cercueil. Dans le cercueil qui s'ouvre tout à coup, je vois, enveloppé d'un suaire, le corps raide d'un enfant.

Sa figure est blanche comme le linceul, acheva Gabrielle, ses yeux ne sont pas fermés ; ils sont fixes, sans mouvement, et on dirait qu'ils regardent quelque chose dans le ciel. Eh bien, monsieur Morlot, dans cet enfant mort je reconnais mon fils.

—Et ce vilain rêve vous cause un tourment de plus. Non, non, votre enfant n'est pas mort. Il ne faut pas que vous ayez cette affreuse pensée. Si elle vous vient encore, il faudra bien vite la chasser loin de vous.

—C'est ce que je fais. Une seule chose me soutient et me donne la force de supporter ma peine et c'est l'espoir que j'ai de retrouver mon enfant ; si je ne l'avais plus cet espoir qui me sourit et souvent me console, je serais bientôt morte !

Mais pourquoi donc restons-nous debout ? reprit-elle ; je vous reçois comme si j'avais hâte de vous voir partir. Voilà une chaise, monsieur Morlot, asseyez-vous.

L'agent obéit et Gabrielle s'assit à son tour, en face de lui, près de sa table à ouvrage.

—Ainsi, dit-elle, vous avez eu la bonne idée de venir me tenir compagnie ce soir ?

—C'est un bonheur que je me donne.

—Merci !

—Après avoir passé deux nuits blanches, je pense bien pouvoir me reposer un jour ou deux.

—Certainement.

—Si je ne viens pas vous voir plus souvent, madame, croyez-bien que ce n'est pas faute de le désirer.

—Vous ne m'avez pas trompée, monsieur Morlot ; c'est une sincère amitié et du dévouement que vous avez pour moi.

—Malheureusement, je ne fais pas pour vous tout ce que je voudrais.

—Vous faites ce que vous pouvez et c'est déjà beaucoup. Comment se fait-il que vous soyez venu seul ? Est-ce que je ne verrai pas Mélanie ce soir ?

—Elle ne m'a pas dit qu'elle viendrait me rejoindre ; elle a mis tout sens dessus-dessous chez nous cet après-midi, et je l'ai laissée gravement occupée à ranger son linge dans son armoire.

—Comme une bonne ménagère qu'elle est.

—J'oubliais qu'elle m'a chargé de vous souhaiter le bonsoir et de vous dire mille choses aimables de sa part. Vous travailliez probablement quand je suis arrivé ; il ne faut pas que je vous empêche de reprendre votre ouvrage.

—Je ne travaillerai pas ce soir, répondit-elle ; je me sens fatiguée, les nerfs me font mal.

—C'est vrai, vous avez l'air souffrant : vous avez sans doute besoin de repos ; je vais vous quitter.

Et il fit un mouvement pour se lever.

—Non, lui dit-elle, restez encore. Racontez-moi comment vous avez arrêté ce matin l'homme dont vous m'avez parlé.

—Volontiers, répondit Morlot.

Et immédiatement il commença son récit.

Tout en parlant, il s'anima et se mit à faire des gestes expressifs, voulant sans doute dramatiser et rendre plus frappante la scène qu'il racontait. Il ne s'aperçut point que Gabrielle faisait de grands efforts pour lui prêter une attention soutenue, et qu'elle cherchait ainsi à échapper à un malaise qui était en elle.

Morlot arrivait au moment le plus intéressant de son récit, lorsque, soudain, Gabrielle sursauta. Aussitôt, ses bras tombèrent inertes à ses côtés, elle poussa un soupir, ses yeux se fermèrent et sa tête se renversa en arrière.

L'agent de police s'interrompit brusquement, et d'un seul mouvement se redressa sur ses jambes, en jetant un cri d'effroi.

—Mon Dieu, murmura-t-il d'une voix étranglée par l'émotion, elle vient de se trouver mal, de perdre connaissance ? que faire ?

Il s'élança vers la porte pour appeler au secours. Mais, au moment de l'ouvrir, réfléchissant que d'autres personnes ne feraient pas plus que lui pour l'instant, il se ravisa.

Il revint près de la jeune femme, qui n'avait pas fait un mouvement.

—Madame, madame, appela-t-il.

Il vit remuer ses lèvres.

—Ah ! ça, s'écria-t-il avec une sorte de fureur, est-ce que je vais rester là, planté devant elle sans rien faire ? Est-ce que je suis stupide ?

Il regarda autour de lui. Ses yeux tombèrent sur deux burettes contenant l'une de l'huile, l'autre du vinaigre.

—Voilà ce qu'il me faut, dit-il.

Il courut au buffet et prit le vinaigre, dont il mouilla la moitié d'un linge blanc qui tomba sous sa main. Cela fait, tenant encore la burette d'une main, le linge de l'autre, il s'approcha de la jeune femme.

Mais avant qu'il eût touché son visage, toujours immobile, la tête en arrière et les yeux fermés, Gabrielle parla :

—Ne vous effrayez pas, dit-elle de sa douce voix, je ne suis pas malade, je dors.

Morlot la regarda avec stupeur, écarquillant les yeux.

—Comment, vous... vous... dormez ? bégaya-t-il.

—Oui, je dors, répondit-elle.

—Et vous m'entendez ?

—Je vous entends et je vous vois.

—Vous me voyez, les yeux fermés ? s'écria-t-il.

—Oui, quoique mes yeux soient clos, je vois à travers mes paupières. Vous tenez une serviette que vous avez imbibiée de vinaigre ; ah ! vous la mettez sur la table ainsi que le flacon.

C'était vrai, Morlot faisait cela.

Il remarqua que, ne dormant pas et ayant les yeux ouverts, Gabrielle, placée comme elle l'était, n'aurait pu voir qu'il posait les objets sur la table.

Son ahurissement était complet. Il se touchait le front, les yeux, se pinçait le nez, en se demandant s'il était bien éveillé, si ce qu'il voyait n'était pas un rêve.

Mais il fallait qu'il se rendit à l'évidence. Gabrielle était là, devant lui, ne faisant aucun mouvement. Et endormie, ayant les yeux fermés, elle entendait, elle voyait.

Tout à coup une lueur traversa son cerveau.



— Ah ! fit-il en sursautant.  
Et tout bas, il prononça ce mot :  
— Somnambule !  
Gabrielle l'entendit, car elle répondit aussitôt :  
— Je ne sais pas si je suis ce que vous dites : je dors en ce moment d'un sommeil étrange, qui ne ressemble pas au sommeil ordinaire.

Morlot se rapprocha.  
— Madame, dit-il, d'une voix pleine d'anxiété, vous devez souffrir beaucoup ?

— Oui, à la tête et dans tous les membres.  
— Est-ce que je ne peux pas vous réveiller ?  
— Je ne sais pas.

Il lui prit les bras et la secoua assez fortement. Elle poussa un cri.

— Laissez-moi, laissez-moi, lui dit-elle d'une voix suppliante ; vous me faites mal ; il me semble que vous m'arrachez les bras.

Morlot eut un sourd gémissement et il se laissa tomber sur son siège. Il souffrait affreusement, lui aussi, de voir la jeune femme dans cet état et de ne pouvoir rien faire pour la soulager. Il la regardait avec une commisération profonde, des larmes dans les yeux.

— Est-ce la première fois que vous avez cet étrange sommeil ? lui demanda-t-il.

— Non, j'ai déjà dormi ainsi.  
— Souvent ?  
— Quatre ou cinq fois.  
— Comment vous réveillez-vous ?

— Le réveil arrive tout d'un coup, comme le sommeil est venu.  
Ces paroles furent suivies d'un assez long silence. Morlot était en proie à une agitation extraordinaire. Il éprouvait en même temps de la surprise et de la terreur. Ce sommeil étonnant, inexplicable, et cette faculté merveilleuse qu'avait Gabrielle de voir, d'entendre et de parler en dormant, étaient des choses inouïes, surnaturelles, qui confondaient sa raison.

— C'est étrange, se disait-il, oh ! oui, bien étrange ! D'autres pourront ne pas le croire ; mais moi, je vois et j'ai entendu... Si quelqu'un était venu me dire hier ou tantôt que je serais ce soir témoin d'une chose pareille, je lui aurais certainement ri au nez, ou bien je me serais mis en colère pour prouver que je ne suis pas un imbécile.

Non, je ne suis pas un imbécile, je ne suis pas non plus un naïf ; mais, je suis bien forcé de l'avouer, je ne comprends rien à cela. C'est miraculeux !

## XIX

Tout soucieux et l'esprit troublé, Morlot regardait tristement Gabrielle, qui restait dans son effrayante immobilité. Il aurait pu la croire morte, s'il n'eût vu les mouvements de sa poitrine et entendu le bruit de sa respiration oppressée.

— Si je courais chercher un médecin ? se demanda-t-il. Mais non, je ne peux pas la quitter, la laisser seule. D'ailleurs, elle va probablement se réveiller. Ah ! malgré l'effroi que j'éprouve en l'entendant parler, j'aime encore mieux cela que de la voir ainsi inerte, sans voix, pareille à un cadavre ! Elle respire ; mais il me semble que la mort va la frapper dans son sommeil. C'est épouvantable ! Ce silence autour de nous est lugubre.

Il sentit un frisson courir dans ses membres.  
Il se secoua avec force, comme s'il eût voulu se débarrasser de quelque chose de gênant.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, pour la première fois de ma vie, je crois que j'ai peur !

Il prit doucement la main de la jeune femme. Elle était froide et en même temps moite de sueur.

— Est-ce que vous n'allez pas vous réveiller bientôt ?  
— Je ne sais pas, répondit-elle.

— Me voyez-vous ?  
— Je vous vois.  
— Sentez-vous que je tiens votre main ?  
— Non, mais je vois que ma main est dans la vôtre.  
— Avez-vous toujours la même douleur à la tête et dans tous les membres ?

— Oui.  
Gabrielle lui répondant, Morlot se sentit un peu rassuré. Alors il lui vint une pensée, et il s'étonna de ne pas l'avoir eue plus tôt.

— Madame, demanda-t-il, est-ce que vous pouvez voir autre chose que les objets qui sont autour de vous ? Est-ce que votre vue peut s'étendre au-delà de votre chambre ?

— Oui, je vois à une grande distance.  
— Pouvez-vous voir ma femme, votre amie Mélanie ?  
— Mélanie ? Je suis chez vous, je la vois.  
— Vraiment, vous la voyez ?  
— Je la vois.  
— Que fait-elle ?

— Elle compte une douzaine de serviettes.  
— C'est inimaginable, cela dépasse le merveilleux, se dit Morlot, en s'agitant sur son siège. Si ce n'est pas du somnambulisme, qu'est-ce que c'est donc ?

— Madame, reprit-il, voyez-vous toujours Mélanie ?  
— Oui.  
— Que fait-elle, maintenant ?  
— Ce qu'elle fait ? Rien. Si, on vient de sonner à la porte, elle marche, elle ouvre la porte, elle pousse un cri de surprise. Un homme entre.

— Un homme ? fit Morlot.  
— Il porte une blouse bleue et il est coiffé d'un chapeau de feutre gris à large bord. Ce doit être un homme de la campagne.

— Tiens, pensa Morlot, est-ce que ce serait Blaisois, le cousin de ma femme, qui nous a annoncé, il y a deux mois, qu'il avait l'intention de venir à Paris.

Gabrielle continua :  
— Il embrasse Mélanie : un gros baiser sur chaque joue. Elle est contente, Mélanie.

— Entendez-vous ce qu'ils disent ? demanda Morlot.  
— Non. L'homme est dans la salle à manger, il s'assied devant la table. Mélanie lui apporte une bouteille de vin, elle lui sert à manger. Ah ! l'homme tire quelque chose de sa poche... C'est une bourse. Il la vide sur une table. Je vois des pièces d'or et des pièces d'argent.

— Plus de doute, se dit Morlot émerveillé, c'est le cousin Blaisois. C'est égal, tout cela est de plus en plus incroyable.

Il aurait voulu courir chez lui afin de s'assurer que ce que Gabrielle venait de lui dire était bien la vérité.

— Non, non, murmura-t-il, je ne peux pas, je ne dois pas la quitter tant qu'elle dormira.

Il regarda sa montre ; l'aiguille marquait neuf heures dix minutes.

Soudain une nouvelle idée jaillit de son cerveau.  
— Si c'était possible ? murmura-t-il.

Un double éclair s'alluma dans ses yeux.  
Il se leva brusquement et fit quelques pas dans la chambre. Puis, se rapprochant vivement de la jeune femme :

— Madame, lui dit-il, puisque vous avez dans votre sommeil la faculté extraordinaire de voir à une grande distance, ne pouvez-vous pas, en regardant, en cherchant, retrouver la misérable femme qui vous a volé votre enfant ?

— Non, je ne vois pas, répondit-elle.  
— Tout à l'heure, pourtant, vous voyiez Mélanie.  
— Je la vois encore. Mais je la vois parce que je sais où elle est, et que ma pensée dirige ma vue vers elle.

— Alors, si Mélanie n'était pas chez elle, vous ne la verriez point ?  
— Je ne sais pas.

Avant que Morlot ait eu le temps de lui adresser une nouvelle question, elle lui dit :

— Ne m'interrogez plus, je suis fatiguée beaucoup.  
Depuis un instant de grosses gouttes de sueur inondaient son front et ses tempes.

— Ah ! je voudrais me réveiller, prononça-t-elle tout bas ; je souffre, je souffre !

Morlot resta silencieux, et, dans la crainte de faire le moindre bruit, il n'osa plus faire un mouvement.

— Je vais attendre qu'elle se réveille, se dit-il.

L'agent de police n'était pas un savant ; cependant il avait reçu une certaine instruction et il était même un peu lettré. Il aimait la lecture et il avait lu beaucoup, principalement des romans. Pendant des années les *Causés Célèbres* avaient fait ses délices. Son métier étant d'arrêter les criminels, il se plaisait à les voir sur les bancs de la cour d'assises et il applaudissait à leur condamnation.

Comme bien des gens qui lisent plutôt pour s'amuser que pour s'instruire. Morlot n'était pas très fort en histoire. Malgré son goût pour la lecture, le titre seul d'un livre de science l'empêchait de l'ouvrir.

— Je n'ai pas besoin de lire cela, se disait-il, je n'y comprendrais rien.

Incrédule et sceptique sur bien des choses, il ne s'intéressait qu'au merveilleux qu'il trouvait dans les fictions des poètes et romanciers. Ainsi, il admirait les *Mille et une nuits* parce que les contes arabes lui présentaient des faits et des personnages en dehors du monde réel, sans essayer de lui faire croire des choses invraisemblables. Mais, si l'extraordinaire se montrait avec la prétention d'être la vérité il s'écriait aussitôt :

— C'est absurde !  
A cette époque, à Paris et dans le monde entier, on s'occupait beaucoup de somnambulisme et de magnétisme. On ne parlait que de la lucidité de certains somnambules, des merveilles du sommeil somnambulique, de tables tournantes, d'esprits frappeurs, de spiritisme et d'individus qui, sous le nom de *médiums*, avaient la

prétention d'entrer en communication directe avec les esprits, de converser avec eux et d'écrire sous leur dictée.

Les hommes les plus intelligents, des esprits sérieux, même des savants, se passionnaient pour ces pasquinades. C'était une sorte de folie qui s'emparait de tout le monde. Les femmes, plus sensibles, généralement plus crédules que les hommes, et avides du merveilleux, devenaient facilement d'ardentes prosélytes.

Tout cela n'était pas nouveau. Déjà, avant la grande révolution française, le docteur allemand Mesmer et un de ses disciples, le marquis de Puységur, avaient causé une véritable révolution dans le monde savant par de nombreuses expériences de magnétisme.

De toutes ces manifestations, que reste-t-il ? En faisant la part de l'exagération, en repoussant avec dédain et mépris toutes les jongleries et le charlatanisme qui s'empare de tout, il reste ce que nos physiologistes ont reconnu exact à la suite de laborieuses études : l'existence du fluide nerveux, improprement appelé le fluide magnétique, lequel produit le sommeil somnambulique, la puissance extraordinaire de l'activité cérébrale pendant ce sommeil ; les phénomènes qui en sont les conséquences.

Le sommeil magnétique ou somnambulique est rempli de mystères.

« Les intuitions, les prévisions, et toutes les perceptions extraordinaires sont le produit de ce sommeil, dit le psychologue Brandis, car alors l'idéal se manifeste en nous sans notre participation et nous pousse irrésistiblement. »

« Pendant le sommeil magnétique, dit un autre savant, Montrevel, l'esprit plane comme l'aigle au haut des nues, dominant sur les opérations de la matière. Il embrasse d'un vaste coup d'œil toutes les possibilités physiques, qu'il n'eût, dans l'état de veille, que parcourues successivement. Il voit partout et il lit dans le sien tout le mécanisme des fonctions animales. »

Le baron Dupotet, qui est un doctrinaire du magnétisme, dit de son côté :

« La concentration d'esprit, le recueillement profond, l'isolement absolu, l'extase dématérialisent pour ainsi dire l'individu : l'influence, magnétique, naturellement, augmente encore cet état. Alors la vue intérieure s'accroît d'une façon merveilleuse, la vie semble se spiritualiser, et les facultés de discerner, de voir intérieurement sont portées à un point extraordinaire. »

Aujourd'hui, la lucidité dans l'état de sommeil magnétique n'est plus niée que par les adversaires du magnétisme.

Ce qu'il est impossible de nier, c'est le somnambulisme, qui est considéré par beaucoup de savants comme une névrose des fonctions cérébrales, et par d'autres comme un état nerveux particulier du cerveau.

Les somnambules perçoivent avec clarté, opèrent avec précision et agissent avec une surprenante agilité. Voltaire, Crébillon, Massillon ont composé et écrit des chefs-d'œuvre pendant des accès de somnambulisme. Des somnambules musiciens composent ou exécutent des chants délicieux. C'est ainsi que Tartini put composer sa fameuse sonate du *Diable*, à laquelle il travaillait vainement depuis un mois. Les sommeils somnambuliques et magnétiques sont produits par des causes purement physiques et n'ont rien de surnaturel.

Tout le monde suit ce que peuvent obtenir l'opiniâtreté et une volonté énergique, et ce que peut, parfois, la puissance fascinatrice du regard. L'être fort domine l'être faible et le force à l'obéissance ; d'où il résulte que la volonté a le pouvoir de provoquer le sommeil magnétique, en agissant sur tout le système nerveux facile à ébranler du sujet magnétisé.

Cependant on peut tomber dans l'état de sommeil magnétique sans que ce sommeil soit provoqué par l'action d'un magnétiseur, le sommeil du somnambule en est la preuve.

L'attention soutenue, prolongée, concentrée entièrement sur un objet, a pour résultat physiologique l'accumulation du fluide nerveux au cerveau. Cette accumulation incessante surexcite violemment l'organe cérébral, et après la surexcitation, comme conséquence forcée, arrive la lourdeur, l'affaissement, le sommeil, qui chez certains individus, comme les visionnaires, les extatiques, les ascétiques, peut être le sommeil magnétique.

Or, c'est dans cet étrange sommeil, que rien en apparence n'avait provoqué, que Gabrielle s'était subitement endormie sous les yeux de l'agent de police.

Par la concentration de ses pensées, qui amenait chez elle des instants d'hallucinations, Gabrielle, visionnaire et extatique, se rendait somnambule et se magnétisait elle-même.

Voilà ce que Morlot ne pouvait s'expliquer ni comprendre, lui qui, dans son scepticisme, n'acceptait que les vérités qui frappaient ses yeux et niait avec opiniâtreté les étranges phénomènes physiologiques qui appartiennent au domaine de la science.

Il savait parfaitement qu'on s'occupait beaucoup de magnétisme et que, dans un grand nombre de salons parisiens, on faisait des expériences qui, disait-on, donnaient des résultats merveilleux.

Mais il n'admettait pas que la volonté d'une personne pût en

endormir une autre, et, moins encore, que cette dernière, dans l'état de sommeil, eût la faculté inconcevable de voir, d'entendre et de répondre aux questions quelconques qu'on lui adressait.

— Bêtises que tout cela, disait-il ; c'est avec de pareilles niaiseries qu'on amuse les imbéciles. Si je voulais voir des tours de prestidigitation, j'aimerais mieux aller passer ma soirée chez Robert-Houdin.

Quand on parlait devant lui de tables tournantes et parlantes, d'esprits frappeurs et bouleverseurs, de tels ou tels morts, célèbres de leur vivant, qu'on évoquait, qui se présentaient, parlaient ou écrivaient par l'intermédiaire d'un spirite renommé, il haussait les épaules et se mettait à rire à se tenir les côtes.

— On n'a pas idée de cela, disait-il ; on ne sait pas, vraiment, jusqu'où peut aller la bêtise humaine.

Quelquefois, quand il était mal disposé, il se fâchait tout rouge.

Pourtant, l'incrédule Morlot croyait au somnambulisme. Il est vrai que quinze ans auparavant il avait connu une somnambule. C'était une jeune femme. Une nuit il l'avait vue, de ses yeux vue sortir par une fenêtre d'une maison très élevée, se cramponner aux angles du pignon, grimper sur le toit, se promener sur les plombs, au sommet de la toiture, et ensuite descendre avec une adresse surprenante et rentrer dans la maison par le même chemin difficile et dangereux. Seulement, cette jeune femme n'était pas endormie par un magnétiseur et elle ne parlait point. Du reste, il n'avait jamais cherché à comprendre le mystère de ce phénomène. Il croyait parce qu'il avait vu.

On comprend ce qui devait se passer en lui en présence de Gabrielle endormie et des preuves manifestes qu'il venait d'avoir des effets merveilleux du sommeil magnétique.

Et lui qui tant de fois, avait traité d'absurdités les prodiges du magnétisme, qui avait traité de fous et de charlatans les magnétiseurs et les magnétisés, il venait de jouer, sans s'en douter peut-être, le rôle de magnétiseur.

Cette fois son incrédulité était vaincue.

Gabrielle endormie avait parlé, vu à travers ses paupières baissées et répondu à presque toutes les questions qu'il lui avait adressées. Il ne pouvait plus nier. Il croyait.

— Oh ! maintenant, je croirai tout, pensa-t-il, je peux tout croire.

Près de trois quarts d'heure s'écoulèrent au milieu d'un profond silence.

Soudain, Gabrielle sortit de son immobilité. Un tremblement nerveux secoua son corps tout entier ; elle leva péniblement ses bras qu'elle croisa sur sa poitrine ; puis elle allongea les jambes, en les roidissant. Un instant après elle eut plusieurs soupirs étouffés ; elle s'agita convulsivement ; sa tête changea de position et enfin elle ouvrit les yeux.

D'abord elle regarda autour d'elle avec étonnement, faisant des efforts pour ressaisir sa pensée, puis son regard s'arrêta sur l'agent de police.

— Ah ! je me souviens, dit-elle, vous êtes venu passer la soirée avec moi, monsieur Morlot ; vous me racontiez quelque chose, et, tout d'un coup, malgré moi, je me suis endormie. Ah ! excusez-moi, mon bon Morlot. Est-ce que j'ai dormi longtemps ?

— Environ une heure et demie.

— Si longtemps ! fit-elle. Et vous ne m'avez pas réveillée ?

— J'ai essayé ; mais vous dormiez d'un sommeil si profond !..

— C'est singulier, murmura-t-elle.

— Vous souvenez-vous d'avoir fait un rêve en dormant ?

— Non.

— Alors vous ne vous rappelez de rien ?

— Absolument rien. Vous croyez donc que j'ai rêvé, monsieur Morlot ?

— Il ne faut rien lui dire, pensa l'agent de police, cela pourrait l'effrayer et la rendre malade.

— Ah ! répondit-il avec un certain embarras, c'est une idée qui m'est venue de vous demander cela.

— J'ai donc eu le sommeil bien agité ?

— Au contraire, vous n'avez pas fait un seul petit mouvement ; vous étiez si complètement immobile que j'ai cru un instant que vous aviez perdu connaissance.

— Je suis vraiment contrariée, monsieur Morlot.

— Pourquoi cela ?

— Vous m'avez fait l'amitié de me tenir compagnie, et, au lieu de vous écouter, de causer avec vous, je me suis sottement endormie ; je vous ai fait passer une bien triste soirée.

— Il ne faut pas être contrariée pour cela, vous étiez fatiguée ; ce n'est pas votre faute si vous avez dormi ; cela peut arriver à tout le monde.

L'essentiel est que vous ne soyez pas malade. Comment vous trouvez-vous ?

— Assez bien. J'ai seulement la tête lourde et dans les membres une grande lassitude. Mais cela n'a rien d'inquiétant, demain matin ce malaise aura disparu.

— Vous avez besoin de vous reposer.

—Et de dormir encore, ajouta-t-elle en essayant de sourire.  
 —Si vous le désirez, reprit Morlot en se levant, je vous enverrai Mélanie et elle passera la nuit près de vous.  
 —Je vous remercie, mon bon Morlot ; mais, je vous le répète, je ne suis pas malade ; ce que j'éprouve n'est qu'un malaise passager, qui ne doit nullement vous inquiéter. Comme vous venez de le dire, j'ai seulement besoin de repos.  
 —Eh bien, je vous quitte pour que vous puissiez vous coucher tout de suite. Bonsoir, madame.  
 —Bonsoir, monsieur Morlot. Vous direz à Mélanie que j'irai la voir demain.  
 Morlot s'en alla.  
 Il s'empressa de rentrer chez lui, où il trouva sa femme et le cousin Blaisois qui causaient en l'attendant.  
 —A quelle heure êtes-vous arrivé chez nous, cousin Blaisois ? demanda Morlot.  
 —A neuf heures et quelques minutes, répondit le paysan. Dites donc, cousin, vous n'avez pas l'air du tout étonné de me voir !  
 —Ne nous avez-vous pas écrit il y a quelque temps que vous viendriez nous surprendre.  
 —C'est vrai ! fit le campagnard.  
 Quand une demi-heure plus tard le cousin Blaisois fut couché, Morlot dit à sa femme :  
 —Je savais que Blaisois était arrivé à neuf heures dix minutes  
 —Tu l'as donc vu entrer dans la maison ?  
 —Je ne pouvais pas le voir puisque j'étais chez Gabrielle.  
 —Alors, je ne comprends pas. Tu te moques de moi !  
 Je ne me moque pas de toi et je vais te faire comprendre, si tu me promets de ne rien dire à Gabrielle.  
 —Je ne lui dirai rien, je te le promets.  
 —Je vais t'apprendre une chose étrange.  
 —Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle curieusement.  
 —Eh bien voilà : Gabrielle est somnambule !

## XX

Morlot avait peur que Gabrielle ne fût réellement malade. Cette pensée le tourmentait et elle lui fit passer une très mauvaise nuit. Il ne dit rien à sa femme, ne voulant pas lui faire partager ses inquiétudes.

Le matin, aussitôt levé, il sortit. Pensant à Gabrielle et à la découverte étonnante qu'il avait faite la veille, il se promena près de deux heures en flâneur, le long des quais. Ensuite, après avoir fait acte de présence dans les bureaux de la sûreté, il reprit le chemin de la rue Guénégaud.

Toujours poursuivi par ses appréhensions de la nuit, il monta chez Gabrielle. Il la trouva occupée à préparer son déjeuner.

—Je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir, lui dit-elle.

—Vous étiez souffrante hier soir, j'étais un peu inquiet : je viens seulement vous demander si vous vous ressentez encore de votre malaise.

—C'était bien le repos qu'il me fallait, monsieur Morlot, j'ai parfaitement dormi et ce matin, quand le soleil est entré dans ma chambre pour me réveiller, je me suis trouvée tout à fait bien.

Mon singulier malaise d'hier soir avait disparu.

J'ai un peu travaillé pour ne rien changer à mes habitudes.

—Allons, je suis heureux de vous voir en bonne santé.

—Et moi, mon ami, je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez sans cesse.

—S'il n'en était pas ainsi, est-ce que je serais votre ami ?

Elle lui tendit sa main.

—Oui, répondit-elle, vous et Mélanie, vous êtes mes amis, mes seuls amis.

—A propos, j'ai dit à ma femme que vous viendriez la voir aujourd'hui dans la soirée.

—C'est mon intention.

—Nous avons à la maison, pour trois ou quatre jours, un parent, un cousin de Mélanie. J'étais ici, près de vous, hier soir, quand il est arrivé. Il nous devait une petite somme de quatre cents francs qu'il a voulu nous apporter lui-même.

—Ah ! fit Gabrielle.

—Décidément, elle ne se souvient de rien, se dit Morlot, qui l'examinait attentivement.

—Pendant ces quelques jours, Mélanie va avoir un surcroît d'occupations, dit Gabrielle.

—Bah ! un lit de plus à faire le matin et un morceau de viande un peu plus gros à faire cuire, voilà tout. Il ne faut pas que la présence de notre cousin vous empêche de venir ce soir. Et même si vous voulez nous faire un grand plaisir, vous accepterez l'invitation que je vous fais, de dîner avec nous.

—Oh ! je craindrais de vous déranger.

—Vous, nous déranger, jamais ! C'est entendu, vous dînez avec nous ce soir.

—Alors, il faut que j'accepte ?

—Certainement.

—Eh bien, mon ami, je serai des vôtres ce soir.

—A la bonne heure. Mélanie sera bien contente. A ce soir donc, dit Morlot.

Et il se retira délivré de son inquiétude.

—Quel brave homme ! se dit Gabrielle. Ah ! c'est la providence qui l'a mis sur mon chemin couvert de ronces et d'épines, pour m'aider à marcher. Et sa femme n'est pas moins bonne que lui ! Ames loyales, grands cœurs !

Ce jour-là, le temps était superbe. Le soleil brillait de tout son éclat dans un ciel sans nuage.

Après avoir déjeuné, Gabrielle s'habilla pour sortir. Quand elle fut dans la rue :

—Qu'ai-je donc aujourd'hui ? se demanda-t-elle. Je respire mieux, et comme si on venait de me débarrasser d'un lourd fardeau, il me semble que je suis plus légère. Je suis aussi moins triste, comme si mon cœur sentait moins sa peine.

Hélas ! reprit-elle, en secouant la tête, rien n'est changé pour moi, mon malheur est le même.

Et avec un pâle sourire elle ajouta :

—Ce que j'éprouve est l'effet du printemps ; c'est la satisfaction de voir les premières feuilles vertes au bout des branches. C'est aussi cette pensée que, tout à l'heure, au jardin des Taileries, les enfants que j'aime tant seront plus nombreux.

A deux heures, lorsque Gabrielle parut sous les marronniers, elle fut accueillie comme d'habitude par des cris joyeux.

Elle ne s'était pas trompée ; il y avait beaucoup d'enfants dans le jardin.

De tous les côtés, les petits garçons et les petites filles criaient :

—Voilà la Figure de cire !

Elle fut bientôt entourée. En distribuant les bonbons, les gâteaux, dont son petit panier était rempli, et en mettant de temps à autre un baiser sur un front qui s'offrait à ses lèvres, elle parvint assez difficilement à se frayer un passage jusqu'à un banc de bois sur lequel elle s'assit.

Sa distribution de friandises était faite ; mais les enfants restaient autour d'elle.

Un petit garçon de huit à neuf ans, au regard hardi, à la bouche mutine et rieuse, s'approcha, lui prit la main et lui dit :

—Figure de cire, c'est la première fois depuis l'année dernière que maman m'amène ici pour me promener ; je suis bien aise de te voir. Je n'ai pas oublié que tu nous racontais toujours de belles histoires, est-ce que tu en sais toujours des histoires ?

—Oui, mon petit ami, répondit Gabrielle.

—Les mêmes ?

—Oui, et aussi quelques autres que j'ai apprises pendant les jours d'hiver pour vous faire plaisir à tous.

Le petit garçon frappa joyeusement des mains. Les autres enfants l'imitèrent.

—Figure de cire, reprit-il, racontez-nous une des histoires que tu sais, la plus jolie !

—Une histoire, Figure de cire, une histoire ! crièrent cent voix enfantines.

A ce moment un petit garçon, richement vêtu, tenant par la main une petite fille moins âgée que lui d'environ deux ans, s'approcha du cercle formé autour de Gabrielle. De plus grands que lui l'empêchaient de voir la femme assise sur le banc et qu'il entendait appeler Figure de cire.

Curieux comme tous les enfants, il voulut voir. Il perça le cercle et parut tout à coup devant Gabrielle, tenant toujours la petite fille par la main.

A la vue de ces deux enfants, qu'elle ne connaissait pas, qu'elle voyait pour la première fois, la jeune femme éprouva un saisissement extraordinaire. La respiration lui manqua et son cœur cessa de battre. Cela ne dura qu'un instant. L'air rentra dans ses poumons, le souffle lui revint et son cœur se remit à battre très-fort, comme s'il allait se briser dans sa poitrine.

Ses yeux, pleins de lueurs étincelantes, et qui semblaient s'être agrandis, s'étaient fixés sur le visage du petit garçon. A ce moment pour elle, il n'y avait plus que cet enfant. Elle ne voyait pas la petite fille qu'il tenait par la main ; elle ne voulait voir que lui et, dans son extase, elle oubliait tous les autres. Elle rassasiait sa vue, en l'enveloppant de son regard de feu. Mais comme ce regard éclatant était doux et caressant ! C'est une tendresse infinie, c'est de l'ivresse qu'il contenait.

Le petit garçon, lui aussi, la regardait fixement, ému, étonné, mais sans crainte ; son charmant visage attristé exprimait une pitié profonde.

—L'adorable enfant ! murmura Gabrielle. Ah ! c'est étrange ce que j'éprouve . . . Je sens son regard pénétrer en moi et il me semble qu'il verse dans mon cœur quelque chose de délicieux comme un baume divin !

Son émotion augmenta encore. Ses yeux se mouillèrent, et c'est à travers ses larmes, que, maintenant, elle voyait l'enfant. Mais

son regard était toujours aussi expressif ; il parlait. Il disait au petit garçon :

—Viens, viens à moi, je voudrais te serrer sur mon cœur !

Et l'enfant entendait cette prière muette. Et comme s'il eut subi l'effet d'une fascination ou qu'il eût été attiré par une attraction mystérieuse, lentement il s'avançait vers elle.

Soudain, Gabrielle ouvrit ses bras et prononça tout haut :

—Viens, viens !

D'un bond l'enfant allait se jeter dans ses bras, lorsqu'une main le saisit et le retira brusquement en arrière.

Gabrielle éprouva une sensation douloureuse, comme si une pointe acérée eût traversé son cœur.

Elle se redressa sur ses jambes, frémissante, le sein bondissant, et un éclair, qui s'éteignit aussitôt, passa dans son regard.

—Vous êtes la bonne de ces deux enfants ? dit-elle à la femme qui venait de prendre le bras du petit garçon et se disposait à l'entraîner hors du cercle.

—Je suis leur gouvernante, répondit la femme d'un ton sec.

—C'est bien, je comprends, dit tristement Gabrielle ; vous obéissez aux ordres qu'on vous a donnés. Il vous est défendu de laisser ces enfants s'approcher des étrangers, de gens qu'il ne connaissent pas. Je n'ai rien à dire à cela. Oui, je désirais les embrasser. Pourquoi eux plutôt que les autres ? Je n'en sais rien. Enfin, vous ne l'avez pas permis ; c'est une joie qui m'est refusée... Allez, ce n'est pas la seule. Il y a longtemps que je ne compte plus avec mes douleurs et mes déceptions,

Elle poussa un long soupir.

—Régardez, madame, reprit-elle, regardez tous ces enfants qui m'entourent ; ils me connaissent depuis longtemps, je suis leur amie, ils m'appellent Figure de cire ; s'ils sont autour de moi, s'ils ne s'éloignent pas, c'est parce qu'ils savent que je les aime.

Comme elle achevait ces paroles, une jeune femme d'une grande beauté, très-élégamment mise, et qui abritait sa tête sous une ombrelle, parut tout à coup au milieu du groupe.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

—Oh ! rien, madame la marquise, répondit la gouvernante. C'est cette femme qui voulait embrasser les enfants.

La marquise se tourna vers Gabrielle et fut frappée en même temps de sa pâleur étrange et de la douloureuse expression de son regard.

Devant la grande dame, la pauvre Figure de cire baissa les yeux.

—C'est vrai, lui dit la marquise, vous vouliez embrasser ces deux enfants ?

—C'est vous qui êtes leur mère ?

—Oui, c'est ma fille et mon fils.

—Vous êtes bien heureuse, madame, et vous devez être fière d'être la mère de ces deux beaux enfants. Eh bien, oui, je désirais les embrasser.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

—Leur gouvernante ne l'a pas voulu.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas voulu ? demanda la marquise, s'adressant à la gouvernante.

Celle-ci devint rouge comme une pivoine.

—Madame la marquise, balbutia-t-elle, je ne savais pas... je pensais... j'ai cru...

—Vous avez eu tort, lui dit la marquise d'un ton sévère.

Puis s'adressant à Gabrielle :

—Ce que la gouvernante de mes enfants n'a pas permis, je l'autorise, moi, dit-elle.

Oh ! madame, madame ! fit Gabrielle d'une voix vibrante et prête à sangloter.

Ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes, tellement son émotion était grande, elle retomba sur le banc.

—Eugène, Maximilienne, reprit la marquise, embrassez la dame.

Les deux enfants s'approchèrent. Gabrielle les prit sur ses genoux, les entoura de ses bras et les pressa contre sa poitrine haletante. A plusieurs reprises elle les embrassa tous les deux. Oh ! alors, elle était heureuse, véritablement heureuse, la pauvre Gabrielle. A voir son front irradié, son regard rayonnant, on aurait dit qu'elle ne se souvenait plus de ses douleurs et que les plaies de son cœur s'étaient subitement cicatrisées.

Il y avait de l'amour, de la passion, du délire dans la chaleur de ses baisers.

Mais, —est-il besoin de le dire ? — celui des deux enfants qu'elle embrassait avec le plus de transport, avec le plus d'ivresse, ce n'était pas la petite fille.

Pendant ce temps la marquise souriait. Elle ne vit rien de surprenant dans cette scène attendrissante qu'elle avait sous les yeux. Elle ne se demanda point qu'elle pouvait être la cause de l'exaltation fébrile de cette femme au visage pâle, qu'elle entendait appeler la Figure de cire. Aucun soupçon ne lui vint à l'esprit. Ce qu'elle voyait lui semblait naturel. Elle était mère !

Un instant après, Gabrielle laissa glisser à terre les deux enfants, qui allèrent prendre chacun une main de la marquise.

La grande dame fit de la tête un salut amical à la fille du peuple et s'éloigna avec ses enfants.

Gabrielle les suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put les voir. Et quand ils eurent disparu, elle poussa un soupir. Puis sa tête s'inclina sur sa poitrine et elle tomba dans une rêverie profonde.

Elle ne s'apercevait pas qu'il y avait encore beaucoup d'enfants autour d'elle. Elle avait complètement oublié qu'elle devait leur raconter une histoire.

Par suite de l'invitation que Morlot lui avait faite le matin, Gabrielle passa la soirée chez ses amis.

Ceux-ci remarquèrent, avec un grand contentement, que Gabrielle était moins triste, moins sombre. Il y avait en elle de l'animation et dans son regard une clarté plus vive. Habituellement elle était silencieuse et il fallait pour ainsi dire lui tirer les paroles de la bouche. Mais, ce soir-là, elle semblait heureuse de parler et elle répondait sans effort aux paroles affectueuses que lui adressait Mélanie.

Elle était encore sous l'impression de la joie qu'elle avait éprouvée tantôt en tenant dans ses bras les enfants. Un grand apaisement s'était fait dans son cœur. Elle profitait d'un instant de répit que lui laissait la souffrance, car elle sentait bien qu'elle ne tarderait pas à retomber dans sa morosité et dans l'océan de ses douleurs.

—Ma chère Gabrielle, lui dit Mélanie, nous n'avons pas besoin de vous demander si vous êtes satisfaite de votre promenade d'aujourd'hui ; on le voit dans vos yeux.

—Il y a eu toute la journée un soleil superbe, l'air était doux comme aux plus beaux jours de l'été et il y avait beaucoup d'enfants au jardin des Tuileries, répondit Gabrielle.

—Plus ils sont nombreux autour de vous, plus vous éprouvez de plaisir. C'est aux Tuileries que vous êtes allée aujourd'hui ?

—Oui. Et j'y retournerai demain et les jours suivants. Maintenant, je préfère ce beau jardin, où il y a de grands arbres, de magnifiques ombrages, à toutes les autres promenades.

—Je suis de l'avis de madame, dit Morlot, le jardin des Tuileries est le plus délicieux endroit de Paris.

—Aujourd'hui, aux Tuileries, j'ai eu un instant de bonheur, reprit Gabrielle ; si vous me voyez ce soir un peu moins triste qu'à l'ordinaire, c'est qu'il m'en reste le souvenir dans le cœur et dans la pensée.

—Ah ! je me doutais de quelque chose comme cela, s'écria Mélanie. Est-ce que nous pouvons savoir ce qui vous est arrivé, ma chère Gabrielle ?

—Certainement.

Et avec ce talent qu'elle possédait de dire d'une façon charmante et touchante les choses les plus simples, elle leur raconta son aventure du tantôt.

—Pauvre Gabrielle ! pensa Morlot, c'est la vingtième fois peut-être qu'elle raconte la même chose, et elle ne s'en aperçoit point.

—Comme vous le voyez, continua Gabrielle, il faut bien peu pour me donner une joie... En les tenant dans mes bras, ces deux beaux enfants, en les pressant contre mon cœur, je ne sais ce qui se passa en moi : j'étais comme enivrée, et il me sembla que je venais d'être transportée tout d'un coup dans un autre monde. La petite fille est très gentille, mais c'est le petit garçon, surtout, qui est joli comme un chérubin. Oh ! le bel enfant ! l'adorable enfant !

J'aurais voulu que vous vissiez comme il me regardait avec ses grands yeux noirs pleins d'intelligence. Oh ! ce doux regard d'enfant, il me semble que je l'ai aspiré et qu'il est enfermé en moi !... Je crois qu'il avait deviné ma douleur. On aurait dit qu'il me plaignait et qu'il souffrait avec moi. Il avait l'air de me dire : " Puisque tu es heureuse que je te laisse m'embrasser, embrasse-moi, embrasse-moi donc tant que tu voudras ! "

## XXI

Et je l'embrassais avec amour, avec frénésie. J'embrassais aussi sa sœur comme si j'eusse eu peur que la mère, qui était là, les yeux fixés sur nous, ne fût jalouse. Mais c'est à lui, à lui seul que je donnais, dans mes baisers, ce qui du cœur me montait aux lèvres.

Je le regardais avec admiration, je le contemplais avec ivresse, et je me disais : il a sept ans à peine, c'est l'âge de mon enfant... Faut-il vous l'avouer ? Oui, car à vous je peux tout dire. Eh bien ! il me vient tout à coup cette pensée que cet enfant, que je tenais dans mes bras, était le mien ! Oui, en sentant mon cœur palpiter et remuer mes entrailles, je crus reconnaître mon enfant, mon fils !...

Après un moment de silence, elle reprit avec des larmes dans la voix.

—Illusion ! illusion cruelle ! La mère était là, une marquise ? elle reprit sa fille, elle reprit son fils, et ils s'en allèrent... Il y avait d'autres enfants autour de moi, mais je ne les voyais plus.

J'avais sur les yeux comme un voile épais. Sortie de la lumière, je rentrais dans la nuit.

Elle se mit à pleurer silencieusement.

—Ma chère Gabrielle, dit Mélanie, il ne faut pas vous affecter ainsi. Ce n'est pas la première fois que vous avez la même illusion. Chaque fois que vous voyez un petit garçon, ayant à peu près l'âge du vôtre, il vous semble que vous allez reconnaître votre enfant.

—C'est vrai, répondit Gabrielle ; mais je n'avais pas encore ressenti une émotion pareille. Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute si je vois mon enfant partout ; il est toujours devant mes yeux.

Elle secoua la tête et ajouta :

—Maintenant, c'est ma folie !

Souriant au milieu de ses larmes, elle continua :

—Les médecins qui m'ont soignée, à la Salpêtrière, m'ont rendu les facultés de me souvenir, de penser, de réfléchir, de souffrir ; mais il reste toujours là, dans ma tête, un grand trouble, des idées confuses, des choses bizarres. Allez, je suis toujours un peu folle.

—Oh ! Gabrielle, répliqua tristement Mélanie, en parlant ainsi vous me causez du chagrin.

—Ma femme a raison, dit Morlot, elle vous gronde, je l'approuve.

—Si vous vous mettez tous les deux contre moi, je ne serai certainement pas la plus forte, dit Gabrielle ; j'ime mieux me déclarer vaincue d'avance.

Pour essayer de la distraire, Morlot se mit à parler de toutes sortes de choses. Mais, au bout d'un instant, Gabrielle ramena la conversation sur son aventure du jardin des Tuileries, et on passa le reste de la soirée à parler de la marquise inconnue et de ses deux beaux enfants.

Le lendemain, Gabrielle était aux Tuileries une heure plus tôt que d'habitude. Quelque chose lui disait qu'elle allait revoir les enfants de la marquise. Elle attendit avec une impatience fiévreuse. Ne les voyant pas arriver, elle était agitée, inquiète, son regard était errant. Elle ne faisait plus attention aux enfants qui jouaient autour d'elle, à ses petits amis des jours passés. S'ils lui parlaient elle ne répondait pas. Peut-être ne les entendait-elle point. Elle les regardait sans les voir. A chaque instant elle quittait un banc pour aller s'asseoir sur un autre. Elle fit ainsi le tour du jardin. Son impatience augmentait, mais elle attendait toujours.

—Ils viendront, se disait-elle, ils viendront.

Enfin vers trois heures elle les vit arriver.

Aussitôt son front s'éclaira, ses yeux s'illuminèrent, et elle éprouva la même émotion que la veille.

La marquise n'était pas avec les enfants. Ils étaient accompagnés par la gouvernante que Gabrielle connaissait et par une autre femme qui avait l'air d'être aussi une gouvernante.

Gabrielle s'était levée ; son regard, qui étincelait, appelait les enfants. Le petit garçon l'aperçut. Depuis un instant il la cherchait des yeux de tous les côtés. Il prit la main de sa sœur et tous deux se dirigèrent en courant vers Gabrielle.

La gouvernante qui avait déjà vu Gabrielle, dit à l'autre :

—Voilà la femme pâle qui a embrassé les enfants hier.

—Et qui les embrasse aujourd'hui. Regardez, elle les dévore de baisers. Cela n'est pas naturel.

En effet, Gabrielle avait pris les deux enfants dans ses bras et elle les mangeait de caresses.

—Voilà ce qui s'est passé hier sous les yeux de madame la marquise et elle n'a rien dit, reprit la première gouvernante ; nous n'avons pas le droit d'empêcher aujourd'hui ce qu'elle a laissé faire hier.

—D'autant mieux que cela n'a pas l'air du tout de contrarier les enfants.

—Ils sont enchantés, au contraire, cela les amuse. Hier, toute la soirée, et ce matin, Eugène a parlé sans cesse de la femme pâle des Tuileries ; c'est lui qui a voulu absolument revenir ici.

—Pour revoir cette femme ?

—Oui.

—Elle est toute jeune ; mais comme elle est pâle ! on dirait un visage de morte ! je comprends qu'on l'appelle la Figure de cire. C'est probablement une pauvre folle.

—Je le crois.

—Si elle allait faire du mal aux enfants ?

—Elle n'est pas méchante. Si elle est réellement folle, sa folie n'est pas dangereuse.

Les deux femmes s'approchèrent de Gabrielle, qui tenait les deux enfants assis sur ses genoux.

Maximilienne riait. Eugène, au contraire, paraissait très-sérieux. Il regardait attentivement Gabrielle, et la jeune femme le contemplant l'âme ravie. Leurs regards se noyaient l'un dans l'autre.

—Figure de cire, comment t'appelles-tu ? demanda tout à coup le petit garçon.

Gabrielle tressaillit.

—Comme vous venez de m'appeler, mon petit ami, répondit-elle : Figure de cire.

L'enfant remua la tête.

—Non, fit-il ; on t'appelle comme cela parce que tu as la figure blanche ; mais tu dois avoir un autre nom.

—Vous voulez donc le connaître ?

—Oui.

—Pourquoi ?

—Je ne veux pas t'appeler Figure de Cire.

—Eh bien, mon ami, je me nomme Louise.

—Louise ? j'aime ce nom-là. Je t'appellerai madame Louise. Moi, je me nomme Eugène et ma sœur Maximilienne.

—Eugène, Maximilienne, répéta la jeune femme.

—Madame Louise, où demeures-tu ?

—Pas bien loin d'ici, de l'autre côté de la rivière.

—Nous demeurons aussi par là, rue de Babylone, dans une belle maison où il y a derrière, un jardin avec des arbres comme ceux-ci. Il y vient aussi des oiseaux, des corneilles et des pigeons ramiers. C'est là que nous jouons, ma sœur et moi, quand il fait beau temps. On nous mène souvent au bois de Boulogne, mais en voiture. J'ai de bonnes jambes, moi, j'aime mieux marcher. C'est Maximilienne qui est paresseuse ; elle veut toujours être dans la voiture ou bien il faut qu'on la porte.

—Eugène me fait toujours courir, répliqua la petite Maximilienne, en faisant une moue très-drôle.

Le petit garçon se mit à rire.

—Il faut bien que je la fasse courir, puisqu'elle ne veut pas marcher, dit-il.

L'été nous ne sommes pas à Paris, continua-t-il, nous demeurons à la campagne, au château, où il y a une cascade, des rivières, de belles pelouses, de grandes allées et beaucoup, beaucoup de fleurs. Des petits garçons et des petites filles viennent jouer avec nous. J'aime bien quand nous sommes au château.

—Moi aussi, dit Maximilienne.

Gabrielle écoutait avec ravissement le babil de l'enfant.

—Est-ce que vous allez partir bientôt ? demanda-t-elle.

—Je ne sais pas, répondit Eugène ; nous irons au château comme les autres années quand toutes les roses seront fleuries.

—Dans deux mois, pensa Gabrielle.

Elle reprit tout haut, avec tristesse :

—Vous irez au château de vos parents, mes enfants, et moi je ne vous verrai plus.

—Oh ! mais nous reviendrons, dit vivement le petit garçon. Madame Louise, tu es donc bien contente de nous voir ?

—Oui, mon petit ami, bien contente.

L'enfant réfléchit un instant.

—Eh bien ! écoute, dit-il : avant qu'on ne nous emmène au château nous viendrons ici souvent. Je vais te dire : c'est moi qui ai voulu venir aux Tuileries aujourd'hui.

—Ah ! c'est vous, fit Gabrielle, qui éprouva un doux saisissement.

—Oui, pour te voir.

—Pour me voir, cher enfant !

—Oui. Je pensais à toi. La nuit, pendant que je dormais, je te voyais comme si j'avais eu les yeux ouverts. Tu étais dans ma chambre, près de mon lit, et tu me regardais, comme tu me regardes en ce moment ; tu me prenais dans tes bras et tu m'embrassais. Tout d'un coup je me suis réveillé ; je regardai autour de moi, mais tu n'étais plus là. Puis je me rendormis et tu revins tout de suite pour m'embrasser encore. J'étais bien content, va. Et ce matin, quand je me suis réveillé tout à fait, j'aurais voulu pouvoir encore dormir.

La jeune femme était devenue toute tremblante, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

L'enfant se haussa et approchant sa petite bouche de l'oreille de Gabrielle, il lui dit tout bas :

—Madame Louise, je t'aime bien !

Ces mots charmants tombèrent dans le cœur de Gabrielle comme un baume délicieux.

Serrant fiévreusement l'enfant contre sa poitrine :

—Oh ! le cher trésor, le cher trésor ! murmura-t-elle d'une voix étouffée par les sanglots qui montaient à sa gorge.

Et ses lèvres frémissantes se collèrent sur le front de l'enfant.

Celui-ci reprit la parole après un moment de silence.

—Madame Louise, est-tu riche ? demanda-t-il.

—Pourquoi me faites-vous cette question, mon ami ?

—Pourquoi ? fit l'enfant qui parut embarrassé.

Il baissa la tête, puis la relevant aussitôt :

—Madame Louise, je vais te dire, reprit-il, mon papa est riche, et il dit toujours que ceux qui ont la fortune doivent venir en aide aux malheureux. Si tu étais pauvre, je dirais à mon papa de te donner de l'argent.

Cette fois, Gabrielle ne put plus maîtriser son émotion. Ses larmes coulèrent et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine gonflée. L'enfant s'attrista.

—Madame Louise, dit-il, pourquoi pleures-tu ? Est-ce que c'est moi qui t'ai fait de la peine ?

—Non, mon enfant, non, au contraire ; c'est le bonheur de vous voir et de vous entendre qui me fait pleurer.

Une fois encore elle le couvrit de baisers. Puis elle lui dit :

—La pensée que vous venez d'avoir, mon cher trésor, indique que vous avez un bon petit cœur. Mais je veux vous tranquilliser ; je ne suis pas riche comme votre papa, certainement, mais je possède une petite fortune qui me suffit. Comme votre papa, je tâche de venir aussi, selon mes moyens, en aide aux malheureux. Vous voyez, mon petit ange, qu'il ne faut pas que vous disiez à votre papa de me donner de l'argent.

L'enfant eut un mouvement de tête qui indiquait qu'il avait compris.

Ils causèrent encore pendant un instant. Puis les deux gouvernantes ayant appelé les enfants, ceux-ci quittèrent Gabrielle. Mais, avant de s'éloigner, le petit garçon lui avait dit :

—Je te promets que nous reviendrons.

## XXII

Gabrielle n'allait plus ni au Palais-Royal, ni au Luxembourg. Elle passait tous ses après-midi dans le jardin des Tuileries où, chaque jour, elle attendait Eugène et Maximilienne. C'était souvent une attente vaine. Mais elle se contentait de les voir une fois ou deux par semaine. Il le fallait bien. Quand ils n'étaient pas venus deux jours de suite, inquiète et tourmentée, elle s'en allait vers midi se promener le long des trottoirs de la rue de Babylone. Elle restait longtemps immobile, les yeux fixés sur la porte cochère de l'hôtel de Coulange, où elle n'osait pas entrer.

La première fois qu'elle était venue rue de Babylone, elle avait remarqué l'habitation, et elle s'était dit :

—Ce doit être là qu'ils demeurent.

Elle voulut s'assurer qu'elle ne se trompait pas.

S'adressant à une femme qui venait de sortir d'une maison voisine :

—Savez-vous, madame, à qui appartient cette belle maison ? lui demanda-t-elle.

—Oui, répondit la femme ; c'est l'hôtel du marquis de Coulange.

—M. le marquis de Coulange a-t-il des enfants ?

—Il en a deux : un petit garçon et une petite fille.

Gabrielle sut ainsi où demeurait le petit Eugène, et elle apprit en même temps que son père se nommait le marquis de Coulange.

Mais elle eut beau faire de longues stations devant l'hôtel de Coulange, jamais, à pied ou en voiture, elle ne vit sortir les enfants, la marquise ou le marquis. Il semblait qu'un démon malin ou méchant se faisait une joie de contrarier ses désirs et de changer son espoir en déception.

Quand elle apprit à Morlot et à Mélanie que les deux enfants qu'elle rencontrait avec tant de plaisirs aux Tuileries étaient le fils et la fille du marquis de Coulange, le mari et la femme échangèrent des regards qui lui paraissaient singuliers.

—Vous avez l'air étonnés, leur dit-elle, pourquoi ?

—Parce que nous connaissons le nom de Coulange, répondit Morlot. C'est dans son château de Coulange, en Seine-et-Marne, que M. le marquis et sa famille vont chaque année passer l'été. J'ai vu le château plusieurs fois, mais je n'y suis jamais entré.

—Moi, j'ai eu une fois l'occasion de le visiter, dit Mélanie. C'est une propriété magnifique. Le parc est très beau, les jardins sont merveilleux et le château est une demeure princière. Il faut vous dire, ma chère Gabrielle, que Miéran, le village où je suis née et où je me suis mariée, n'est qu'à une heure du château de Coulange.

—Ah ! fit Gabrielle.

—Seulement, ajouta Morlot, Coulange se trouve sur la rive droite de la Marne et Miéran sur la rive gauche ; de sorte que le château et le village sont séparés par la rivière.

Gabrielle devint rêveuse.

—A quoi pensez-vous ? lui demanda Mélanie.

—Je pense, répondit elle avec un sourire doux et triste, que si vous alliez passer quinze jours cet été à Miéran, comme vous l'avez promis à M. Blaisois, votre cousin, et qu'il vous soit possible de m'emmener, je vous accompagnerais volontiers.

—Ma chère Gabrielle, répondit joyeusement Mélanie, je n'aurais peut-être pas osé vous faire cette proposition. Eh bien, c'est entendu, si rien n'y met empêchement, nous irons ensemble à Miéran.

Cependant, depuis quelque temps, Gabrielle paraissait moins triste et était moins absorbée dans ses sombres pensées. Il était facile de voir qu'un certain bien-être se produisait en elle.

Comme Gabrielle parlait constamment à ses amis d'Eugène et de Maximilienne, Morlot disait à sa femme :

—C'est depuis qu'elle s'est prise d'une si grande affection pour les enfants du marquis de Coulange, que Gabrielle est moins triste, moins préoccupée, moins songeuse. Il est certain qu'elle éprouve beaucoup de soulagement. Cet heureux changement, que nous

remarquons, est dû, assurément, à l'influence des enfants du marquis. Si on lui retrouvait son enfant, s'il lui était rendu, nous serions témoins d'une vraie métamorphose. En quelques jours, nous verrions la pauvre Gabrielle redevenir telle qu'elle était.

Ou arriva à la fin d'avril.

Un jour, Eugène et Maximilienne sortirent en voiture, accompagnés des deux gouvernantes. On les mena au bois de Boulogne. Au retour, comme la calèche descendait rapidement l'avenue des Champs-Élysées, le petit garçon dit à sa gouvernante :

—Je voudrais voir ma bonne amie des Tuileries.

—Il est trop tard, il faut que nous rentrions ; votre papa et votre maman seraient inquiets.

—Je veux seulement la voir.

—Vous la verrez un autre jour.

—Non, aujourd'hui, je t'en prie, insista l'enfant.

Voyant qu'il avait déjà des larmes dans les yeux et qu'il allait pleurer, la gouvernante s'empressa de dire au cocher de continuer à marcher jusqu'au jardin des Tuileries. Un instant après, la voiture s'arrêta sur le quai, devant une des entrées du jardin.

Eugène et sa gouvernante mirent pied à terre. L'autre gouvernante et Maximilienne restèrent dans la voiture.

Le petit garçon entraîna vivement sa gouvernante du côté où la Figure de cire se tenait habituellement.

La pauvre Gabrielle était là, assise tristement sur un banc, plongeant son regard dans toutes les directions et faisant de grands efforts pour ne pas pleurer.

C'était le cinquième jour qu'elle attendait inutilement de deux heures à six heures du soir.

—Allons, aujourd'hui encore je ne le verrai pas, se disait-elle ; pourtant on m'a dit ce matin qu'ils étaient toujours à Paris. C'est fini, il ne viendra plus : pendant quelques jours je l'ai intéressé, c'est ma triste figure qui l'amusait. Maintenant il ne pense plus à moi. Ah ! comme ils sont ingrats, les enfants !

Soudain, elle poussa un cri de surprise et de joie.

L'enfant, qu'elle croyait ingrat, venait de sauter sur ses genoux et de jeter ses petits bras autour de son cou.

Comme elle était heureuse de s'être trompée, et comme elle l'embrassa avec ivresse !

—Madame, lui dit la gouvernante, M. Eugène ne peut rester qu'une minute avec vous.

—Oh ! c'est trop peu, fit Gabrielle.

—Nous sommes déjà en retard, car nous devons être rentrés à quatre heures.

L'enfant se tourna vers sa gouvernante.

—Si papa te gronde, dit-il, je lui dirai que c'est moi qui ai voulu voir madame Louise.

—Oh ! l'enfant terrible, fit la gouvernante en riant, il a toujours raison !

—Madame Louise, reprit Eugène, tu ne sais pas pourquoi j'ai voulu te voir aujourd'hui ?

—Mon, mon petit ami, dites-le moi.

—C'est que je veux te donner quelque chose.

—Vous voulez me donner quelque chose, à moi ?

—Oui.

Elle le regarda avec étonnement.

Le petit garçon tira de sa poche un objet qui se trouvait dans une enveloppe blanche.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Gabrielle.

—Regarde.

Elle sortit l'objet de l'enveloppe. Surprise délicieuse ! c'était une photographie, c'était le portrait de l'enfant !

—Est-ce pour moi, vous me le donnez ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante d'émotion.

—Oui, je te le donne ; je l'ai demandé à papa pour toi.

—Ah ! mon cher trésor, vous me rendez bien heureuse !

—Moi aussi je suis bien heureux ! Vois-tu, madame Louise, nous allons partir bientôt, mais tu pourras toujours me voir en regardant mon portrait.

—Oh ! la bonne pensée ! s'écria Gabrielle.

Puis une joie indicible dans le regard, elle ajouta :

—Dieu de bonté, je vous remercie, car c'est vous qui l'avez inspirée !

L'enfant se laissa glisser à terre, et, ayant pris la main de sa gouvernante, ils s'éloignèrent rapidement.

Gabrielle jeta autour d'elle des regards furtifs, comme si elle venait de commettre un larcin, et elle cacha la photographie sur sa poitrine.

(A suivre.)

C'est étonnant de voir que les enfants eux-mêmes ne veulent plus prendre d'autre sirop calmant après avoir pris le *Menthol Shooting Syrup*, c'est parce qu'il est très au goût, les soulage immédiatement et leur rend un sommeil doux et naturel. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

# LES MAÎTRES-CHANTEURS DE NURENBERG

DE RICHARD WAGNER

L'ALISE DES APPRENTIS

(ACTE III)

Transcrite pour le piano

par JOACHIM RAFF

Tempo di ballo, non troppo vivo

PIANO

The musical score is arranged in 11 systems, each containing a treble and bass staff. The notation includes various musical symbols and dynamics. The first system begins with a piano (p) dynamic and includes a first ending bracket. The second system features a mezzo-forte (mf) dynamic and a first ending bracket. The third system includes a forte (f) dynamic and a 'non leg.' (non legato) instruction. The fourth system has a piano (p) dynamic. The fifth system includes a piano (p) dynamic and a 'dim.' (diminuendo) instruction. The sixth system features a piano (p) dynamic and a 'stacc. sempre' (staccato sempre) instruction. The seventh system includes a piano (p) dynamic. The eighth system has a piano (p) dynamic. The ninth system includes a piano (p) dynamic. The tenth system has a piano (p) dynamic. The eleventh system includes a piano (p) dynamic.

This section continues the musical score with 6 systems of music. Each system consists of a treble and bass staff. The notation includes various musical symbols and dynamics. The first system begins with a piano (p) dynamic. The second system includes a piano (p) dynamic. The third system has a piano (p) dynamic. The fourth system includes a piano (p) dynamic. The fifth system features a piano (p) dynamic and a 'f marc.' (sforzando marcato) instruction. The sixth system includes a piano (p) dynamic.

LE SAMEDI

The first system of the musical score consists of six staves. From top to bottom, they are: a piano accompaniment staff with a treble clef and a key signature of one flat; a vocal staff with a soprano clef; a piano accompaniment staff with a bass clef; a vocal staff with an alto clef; a piano accompaniment staff with a bass clef; and a vocal staff with a bass clef. The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano) and *f* (forte). There are also some slurs and phrasing marks.

The second system of the musical score continues with six staves. The piano accompaniment staves (1, 3, 5) contain complex rhythmic patterns and chords. The vocal staves (2, 4, 6) contain lyrics in French. The lyrics are: "scin - do", "scin - do", "scin - do", "scin - do", "scin - do", "scin - do". The music includes various notes, rests, and dynamic markings such as *p* (piano), *f* (forte), and *pp* (pianissimo). There are also some slurs and phrasing marks.

(A SUIVRE)



## BAZAR DE NOEL



Vous recevez ici l'explication d'un phénomène souvent observé, jamais résolu. Pourquoi tant de demoiselles reçoivent des gants en cadeau et si peu des livres.

## UNE PROMENADE EN VOITURE

(Pour le SAMEDI)

A Mlle A...

Beau temps, air calme et pur. De beaux coursiers rapides  
A disposition. Des voitures splendides,  
Luisantes, réfléchissant les nuages du ciel,  
Lançant aux yeux pleins d'eau les rayons du soleil,  
Attendent le départ. "Cousine, assurément,  
Viendrait, me dis-je, seul..." Je cours au devant d'elle.  
La voici : nous partons, moi et mademoiselle,  
Avec le "Buggy" neuf et "Rosy" la jument...  
Partout aspect riant : l'astre aux rayons d'or luit,  
Prodiguant ses faveurs à ce beau jour qui fuit.  
De beaux arbres géants s'élevant sur la route  
Semblent du ciel bleu, braver, là haut, la voûte.  
Ici, là, des blés murs, des fleurs charment les yeux,  
Leurs parfums délicats embaument l'air des cieux.  
Le zéphyr gentiment de son aile amoureuse  
Caresse l'onde claire et Pomone joyeuse,  
Les chœurs du Très-Haut entonnent leurs chansons,  
Modulent des accords, parlent mille jargons :  
Tout ceci vous émeut, vous charme, vous fascine.  
Moi, plus que ces beautés, contemple ma cousine.  
Ses cheveux ondulés, au doux baisers des vents,  
Voltigent doucement : tel les fleurs des champs.  
Je vois ce regard pur, ce bienveillant sourire ;  
Je crois à ses vertus, dans du ciel que j'admire ;  
J'entends ce doux parler ; je préfère sa voix  
A celle de l'oiseau mille et dix mille fois.  
En deux mots : D'elle tout comme un dard perce l'âme,  
Loin d'y porter la mort allume une autre flamme.

ANTONIO PELLETIER.

## NOEL EN ORANIE

"LA NOCHE BUENA"

La nuit descend rapide sur Oran. Les falaises abruptes qui, de Sainte-Thérèse à la Pointe de l'aiguille, défendent la plaine d'Assi bou-Nif, éteignent la clarté de leurs flancs rutilants. Les terrasses blanches de Kristel, le village kabyle étendu sur la plage lointaine, disparaissent dans la brume. Les flots se naacent. Le ciel s'assombrit. Derrière le fort de Santa-Cruz le soleil se montre encore. On dirait un œil terrifié fixant la montagne des Lions, dont la masse, imposante, semble un monstre ramassé, prêt à bondir.

Mers el Kébir et son fort ne sont plus visibles. Les phares, premières étoiles, ont précédé celles du firmament. Une forêt de mats s'entrecroisent dans le port ; filet immense tendu aux mauvais génies qui persécutent les matelots dans les longs cours.

Le Pic d'Aidour, dominé par le fier château de Santa-Cruz, et la Mecta d'Almeida, avec sa blanche Kouba, se dessinent en lignes droites, sévères et rigides, sur le fond bleu et or du ciel.

La promenade Létang est une tache sombre que surmonte la silhouette des deux vieilles tours jumelles. Les minarets d'où le Muzzin a proclamé tout à l'heure, qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu, se profilent, surveillant la nuit. On n'aperçoit plus déjà le pavillon français arboré au Château-

inimaginable et fantastique, d'autres encore passent, à peine recouverts de la gandoura qui n'est qu'une chemise tout en étant un vêtement complet. Des Marocains au turban enlacés et à la djelaba rayée. Des marins de tous les pays ; des Français ; ouvriers en cotte et en bourgeron ; employés, en veston et en chapeau de feutre ; fonctionnaires en redingote et en chapeau haut de forme. Des femmes, beaucoup de femmes. Des Italiennes dont les bandeaux encadrent un visage de madone brune. Des Espagnoles aux provoquants accroche-cœurs, à la démarche cadencée, aux gracieux *meneo*. Des Juives, aux longs yeux, au regard humide et langoureux, au magnifique costume, plastronné d'or. Des mouquères arabes entièrement recouvertes d'un *melkafa* blanc, s'en vont pareilles à des koubas ambulantes. Quelques élégantes et fines Françaises portant à merveille la mode du jour et même celle de demain. Ça et là, brutale en sa garance, éclatante comme un coup de clairon ou un cri de coq gaulois, la culotte d'un crâne zouzou.

Il ne reste bientôt plus dans les rues et sur les places que la population espagnole, si nombreuse et si bruyante. Les figures sont joyeuses, les

## QUE FAIRE ?



La maman.—Excusez-moi, monsieur, mais je ne sais vraiment quoi faire pour calmer ce méchant enfant. Que faire de lui ? Mon Dieu !  
Le voyageur complaisant.—Dois-je ouvrir la fenêtre, madame ?

## UN DOUTE



Jeanne.—Dis, Marie, crois-tu sérieusement qu'il y ait des personnes pour de vrai qui soient aussi jolies que ça ?

mains s'étreignent avec énergie. On entre dans les cantines où de larges rasades d'anisette vont mettre un nouveau feu dans les veines. Les yeux noirs brillent d'une ardeur étrange, étincelles dans la nuit des visages brûlés. La guitare jette ses accords saccadés. Une voix s'élève gutturale, lançant au ciel les notes d'une *solea*. Chant bizarre et mélancolique rappelant le vol de l'alouette dans la solitude des campagnes surchauffées après la moisson ; s'élevant, en un caprice, jusqu'aux régions éthérées, retombant brusquement, planant un moment pour s'élever encore soudain dans une audacieuse envolée.

Pourquoi cet entrain ? Pourquoi cette joie ? Quelle heureuse nouvelle met tant de gaieté dans les yeux, tant de sourires sur les lèvres, tant de sympathie dans les étreintes. Le général Weyler est-il victorieux ? Cuba se courbe-t-elle, de nouveau soumise, sous le joug de l'Espagne ? Gibraltar, cette épine, est-elle enfin arrachée de la plaie douloureuse ? Le billet de la loterie d'Espagne qui, il y a trois ans, jetait deux millions dans la province d'Oran, a-t-il encore apporté la fortune aux miséreux d'hier ? Non. Aucun de ces événements n'est annoncé. Il est autrement considérable celui qu'on attend et qui va inévitablement s'accomplir : Le fils de Dieu va renaître pour sauver encore une fois les hommes ! C'est la *Natividad*, la *Noche Buena*, la bonne nuit, oh ! combien bonne, Noël ! Noël ! qui réjouit le cœur religieux de cette race croyante et dévote jusqu'au fanatisme.

Depuis deux jours l'aïeule stationne rue Irénée, devant la *banca*. Les abords du Mont-de-Piété sont occupés par la théorie des déshérités, allant engager les modestes bijoux, la literie. La *abuela* revient enfin triomphante faisant résonner, dans ses mains réunies, les deux douros, source de félicités.

Les hommes prennent le chemin de la *casa*. La foule se divise. Une partie se dirige vers la haute ville où la population s'est massée, depuis quelques années, entre la rue d'Arzew et la rue de Mostaganem. L'autre descend pour monter ensuite à la *Calera* ; le véritable *barrio*, le quartier qui est comme une autre patrie, habité exclusivement par les Espagnols.

La Calère, bâtie sur le flanc Est et à la base du Pic d'Aidour, est composée d'une série de maisons, de cases plutôt, n'ayant qu'un rez de chaussée ; on y jouit d'une vue superbe sur la baie d'Oran. Les rues étroites, en pente rapide, ne sont pas accessibles aux voitures. On ne monte pas à la Calère, on l'escalade. Quand on arrive de France par la Grande Bleue, ce quartier donne l'illusion de loin d'un éboulement de pierres énormes ou d'un gigantesque escalier. Certains étymologistes du crû, dédaignant la traduction littérale de *Calera* (four à chaux) en font du reste la corruption du mot *escalera* (escalier).

Les hommes sont dans le *patio*, cour intérieure de l'habitation, et devisent gaiement en attendant l'heure de la *comida*. Les femmes font cuire, sur une grande flambée, *el arroz con pollo*, le poulet au riz. Au signal d'appel, on entre en se heurtant. Les jeunes, *los jovenes*, impatients, essayent de se placer à côté de leur *novia* ; de celle qu'ils proclameraient la plus belle, en dépit de toute la chevalerie errante, prêts à tirer de la ceinture la *navaja* effilée pour allier leur droit et leur croyance. Les autres s'assoient au gré de leur sympathie ou au rang de leur parenté. Le *compadre* auprès de la *comadre* ; l'action d'avoir présenté ensemble un enfant au baptême les autorisant d'ailleurs aux plus aimables familiarités.

On se hâte. Les *chicos* et les *chicas*, garçons et filles, frémissent. La danse et la musique, les plus chères délices des Espagnols, sont attendues avec impatience par tous. Une trinité de musiciens—aveugles pourraient dire par vocation, la profession est lucrative—attend dans le *patio*. Les tables sont rangées. *El abuelo* et la *abuela*, pour évoquer le temps de leur belle jeunesse, se casent dans le *rincon*. De ce coin, ils ne gênent

personne. *Los niños*, s'échappent dans la rue en tirant les sons les plus rauques de la *zamboumba*, sorte de petit tambour auquel est enmanché, à même et au milieu du parchemin, un bâton lisse produisant un son barbare sous le frottement de la main.

Les musiciens, les jambes croisées, la cigarette aux lèvres, les mains sur les cordes de la guitare, débutent par la *Petenera*, romance quasi nationale, poésie populaire et touchante, que la *ama*, la maîtresse de maison, accompagne d'une belle voix de contralto : *Dos besos tengo en el alma...*

Des *olé !* enthousiastes s'échappent de toutes les poitrines à chaque couplet.

Mais les couples sont en place. Un air entraînant les fait tout à coup mouvoir en cadence. La légèreté, la grâce et le sentiment donnent un attrait irrésistible à cette danse enchanteresse.

L'instant d'après, toute l'assemblée est agenouillée sur les dalles de Saint-Louis. Carmen prie Dieu de lui donner Vicente pour époux. Pepo conjure *Nuestra Señora, santísima Virgen*, d'obtenir de son fils bien-aimé que Vicente soit assommé, un jour de recettes, par la matraque d'un Arabe.

A minuit tout le monde s'étreint, s'embrasse et se félicite. *Ha nacido el santísimo Niño*, il est né le très saint enfant !

Les danses recommencent avec un entrain endiable, ensuite, aux sons de la *guitarra, del pandero et de las castanuelas*.

Et il est probable que, le dimanche de la Mouma, (fête de Pâques) et le *sacerdote* annoncera au prône qu'il y a promesse de mariage entre :

Don Vicente Basilio, Juan, Eduardo, Lorenzo, Miguel, Bartolome, Sulpicio, Cayetano, Gonzales y Morano guitariste, d'une part :

Et la *señorita* Carmen, Incarnacion, Conception ; Barbara, Maria de las sietes Dolorès, Mercédès, Luisa, Perez y Martinez, cigarière, d'autre part.

Et que le *Correo Espanol* et *el Noticiero*, journaux d'Oran, enregistreront la chose comme faite, quelques jours plus tard dans la partie réservée à l'Etat Civil.

*Olé ! que se casen !*

ACHILLE GRAMONT

(Revue Algérienne)

## UNE BONNE RAISON

Mr Bonneville (*exaspéré*).—Monsieur, vous m'avez indignement trompé en me vendant votre cheval. Il y a une heure que j'essaye de le faire marcher et que je n'y peux parvenir. C'est un animal rétif...

Mr Laconnais (*très calme*).—C'est bien là, en effet, la raison pour laquelle je l'ai mis en vente.

Mr Bonneville (*de plus en plus exaspéré*).—Comment, vous osez !...

Mr Laconnais.—Ne vous excitez pas... Avez-vous bien lu l'annonce que j'ai insérée dans les journaux ?

Mr Bonneville.—Certainement !

Mr Laconnais.—Eh bien, qu'avez-vous lu ?

Mr Bonneville.—" A vendre, un beau cheval. Bonne raison pour s'en séparer, le propriétaire voulant quitter la ville "

Mr Laconnais.—C'est parfaitement cela. Je n'ai jamais pu, depuis que je l'ai, le faire aller plus de cent pas de ma maison.

## S'IL AVAIT SUIVI LES PRESCRIPTIONS

Le docteur.—Règle générale, il ne vous faudrait jamais rien prendre qui ne s'accorde avec votre tempérament.

Le malade (*se tournant vers sa femme*).—Hein, Juliette, que dis-tu de ça ? Si j'avais toujours suivi les prescriptions du docteur, où serais-tu ?

## CONSOLANT

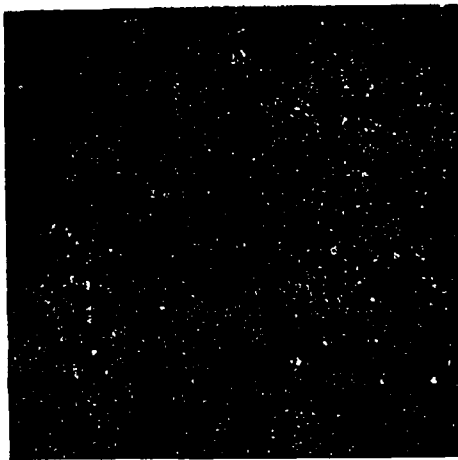


Le magistrat.—Avez-vous déjà été condamné ?

L'accusé.—Non, Votre Honneur !

Le magistrat.—Eh bien, asseyez-vous ; vous allez l'être dans quelques minutes.

## CHANGEMENT A VUE



I

Mme Johnson — Allons, Johnson, ôtes donc tes pieds de devant la lumière. Je ne vois rien à mes affaires.



II

Mr Johnson. — Comment donc, ma chère, avec plaisir!

## VARIÉTÉS

Si envahissante que soit parmi nous la réclame, elle a jusqu'ici respecté les cimetières; l'épithaphe bien connue: "Cigit X..., en son vivant fruitier; sa veuve éplorée continue son commerce", ne constitue encore qu'une modeste et timide exception.

En Amérique, on a moins de scrupules; l'esprit pratique des Yankees ne met point en balance dans son esprit le respect dû aux morts et l'intérêt majeur de la publicité.

Aussi peut-on voir dans un des grands cimetières de New-York une tombe où parmi les fleurs soigneusement renouvelées, le passant étonné lit l'inscription suivante:

"En ce lieu gît John Smith; il tourna contre lui-même un revolver système Colt, qui l'abattit sur place. La meilleure arme pour les désespérés."

Sur un autre monument, fastueux et criard, un négociant avisé a fait graver ces mots:

"Sous cette pierre reposera un jour James Bolton; pour le moment, il dirige brillamment, dans la quinzisième Avenue, n° 57, sa maison bien connue de cuirs et de crépins."

Enfin, de chaque côté de la porte principale d'un cimetière de Pensylvanie, on peut lire, en lettres colossales:

"Buvez la Jones Lagerbeer, si vous voulez rester en dehors de ces murs."

Cette publicité funèbre offenserait quelque peu notre délicatesse. Aux États-Unis, elle semble toute naturelle: personne ne s'en indigne, *Business are business.*

\* \* \*

Un curieux cas de parenté.

Un homme, qui s'était marié il y a environ deux ans, écrivait dernièrement à un de ses amis:

"Je me suis marié avec une veuve qui vivait avec sa fille: peu de temps après, mon père a épousé la fille de ma femme.

"Ma femme est ainsi la belle-mère de mon père et sa belle fille.

"La fille de ma femme est maintenant ma belle-mère et moi je suis le beau-père de ma belle-mère. La fille de ma femme, qui est ma belle-mère, eut dernièrement un fils, qui est mon frère, puisqu'il est le fils de mon père et de ma belle-mère.

"Comme il est aussi le fils de la fille de ma femme, celle-ci est sa grand-mère, et moi je suis le grand-père de mon frère."

C'est une vraie salade russe.

Les déductions sont rigoureuses, mais ne serait-ce pas le cas de dire que "le raisonnement en a banni la raison?"

\* \* \*

## CURIOSITÉS JUDICIAIRES

Un ancien recueil d'arrêts cite le fait suivant:

Un couvreur monté au haut d'un clocher pour y faire une réparation eut le malheur de perdre l'équilibre, à vrai dire le sort voulu qu'il ne se fit aucun mal, mais sa chute devint funeste à un

passant sur lequel il tomba et qui mourut du coup.

Les parents du défunt attaquèrent en justice celui qui était tombé du clocher, l'accusant de meurtre, et pensant le faire condamner à de forts dommages-intérêts.

L'affaire fut plaidée et embarrassa beaucoup les juges, qui comprirent qu'ils devaient accorder quelques satisfactions aux plaignants. D'autre part ils se dirent qu'ils ne pouvaient punir un homicide dont un accident malheureux avait été la cause.

Ils ordonnèrent donc à celui qui s'était porté principal plaignant de monter au haut du même clocher et de se laisser tomber sur celui qu'il poursuivait, lequel serait obligé de se tenir au dessous précisément à la place où le défunt avait été tué. "Ce serait, dirent-ils, la peine du talion et la plus raisonnable des compensations."

Il va de soi que cette sentence mit fin au procès.

\* \* \*

Un écrin d'un nouveau genre.

Un journal de l'Est rapporte un fait curieux qui s'est produit à Hirson (Ardennes).

La femme d'un mécanicien du chemin de fer du Nord, M. Brabaudier, demeurant rue St Michel — on ne dira pas que cela manque de précision — a trouvé

une bague en or dans une carotte qu'elle coupait!

C'est là un fait assez rare dans l'histoire des bagues et aussi dans celle des carottes pour valoir deux mots d'explication.

Le jardin où l'on a récolté le légume a été formé, paraît-il, par un amas d'immondices et de balayures de la ville; il est probable qu'une bague perdue y aura été amenée et qu'une graine de carotte, en se développant, aura emprisonné le bijou.

Il est vrai que le fait de tirer une carotte pour avoir une bague n'est pas nouveau.

## UN MONSTRE

Madame Smith (pleurant). — Oui, mon mari est un monstre, un égoïste...

L'amie. — Vous m'étonnez, ma chère!

Madame Smith. — Vous allez en juger. Depuis que bébé a commencé à faire ses dents, le pauvre enfant n'avait qu'une seule distraction. Tirer la barbe de son père. Le pauvre petit ange! Il n'y avait que cela qui le consolait.

L'amie. — Et votre mari?...

Madame Smith. — Hier, il est allé se la faire raser.

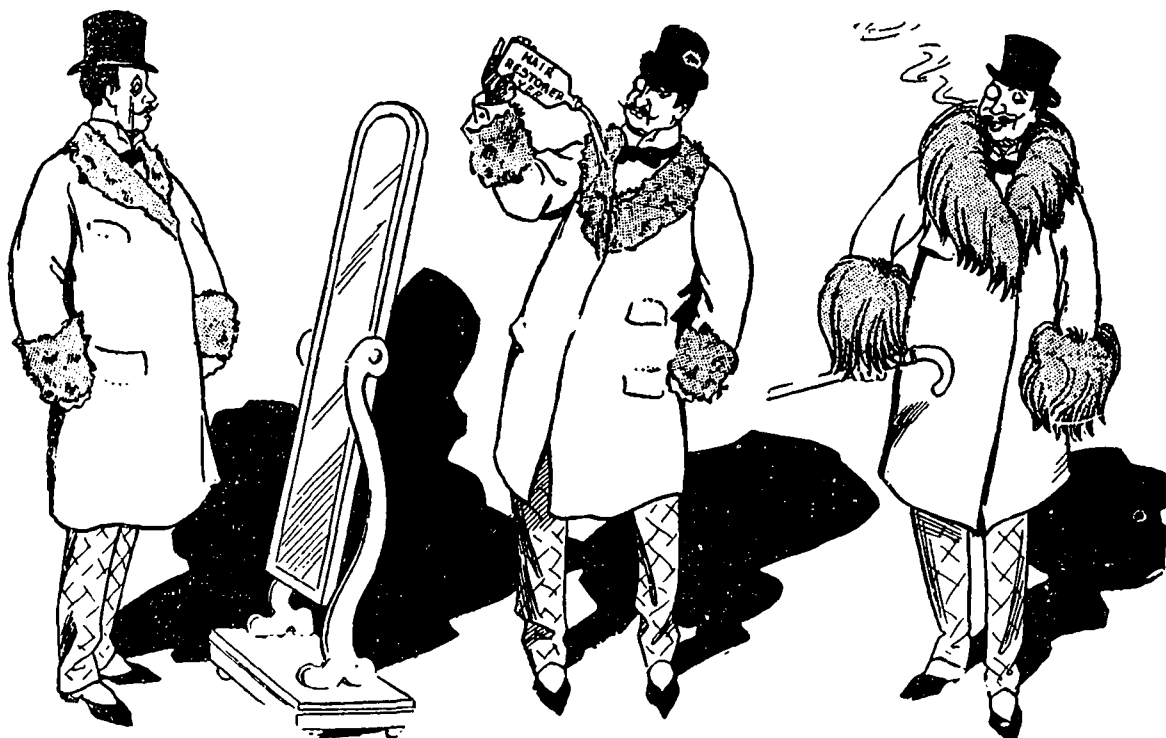
## LA RAISON

Louissette. — Hi... hi... hi... grand-maman, je ne veux pas que tu me lave la figure, na!

Grand-maman. — Pourquoi ça, petite sale? Je me lave bien, moi, et plusieurs fois par jour et ça depuis que j'étais petite fille!

Louissette. — C'est bien pour ça. Crois-tu que je veuille avoir une figure toute ratatinée comme la tienne?

## CURIEUSE EXPÉRIENCE



I

Mr Duke. — Il n'y a pas à se le dissimuler, mon pardessus n'est plus de la première jeunesse et mes parements demandent à être remplacés. Il m'en faudrait un pour le Jour de l'An.

II

... On m'a dit le plus grand bien du Rénovateur des cheveux, de Ayers, nous allons voir si c'est vrai, ça me coûtera toujours moins cher qu'un collet neuf.

III

TROIS JOURS APRÈS

... Victoire!

# Le Pectoral Cerise d'Ayer

coûte plus que toute autre médecine; mais il guérit plus qu'il n'importe quelle autre médecine.

La plupart des remèdes contre la toux vendus bon marché atténuent à peine, ils apportent un soulagement local et temporaire. Le Pectoral-Cerise d'Ayer ne fait rien de tout cela. Il guérit. Asthme, Bronchite, Cramp, Coqueluche — air si que toute autre affection de ce genre, tandis que d'autres remèdes échoueront, céderont devant

# Le Pectoral Cerise d'Ayer.

Il a un record de 50 années de guérisons.

Ecrivez pour obtenir le "Carebook," — gratis. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass.

—Madame, est-ce que la fumée du cigare vous incommode en chemin de fer?

—Beaucoup, Monsieur.  
—Oh! tant mieux, alors, comme cela se trouve, je ne fume que la pipe.

### PAR ENCHANTEMENT

Vous avez un gros rhume, vous toussiez à vous déchirer la poitrine; avec quelques doses de *Baume Rhumal*, vous êtes soulagés et guéris comme par enchantement. 9

### LISEZ

## "Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

### Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFEL, Administrateur.

### Une Recette par Semaine

#### RECOLLAGE DES VÊTEMENTS DE CAOUTCHOUC

On peut, très facilement, recoller un vêtement de caoutchouc déchiré. Pour cela, prenez de la benzine et du caoutchouc; faites fondre à froid (proche du feu serait dangereux) jusqu'à ce que cela forme une pâte liquide; appliquez cette pâte à l'aide d'un pinceau sur les bords disjoints, et appuyez y un fer tiède. Au bout de quelques minutes, le recollage sera opéré.

B. DE S.

#### TRIO DE PROVERBES

Avec l'âge on devient sage.

×

Amis valent mieux qu'argent.

×

Ne brûle pas ta maison pour en chasser les souris.

SANCHO PANÇA.

Nous citons l'autre jour une des innombrables charades ultra-fantaisistes du poète de la "Légende des siècles".

Victor Hugo en a de meilleures à son actif, Dieu merci!

Entre autres celle-ci, qu'on peut regarder comme un modèle du genre: "Je prends mon premier au coin de mon dernier, en sortant de mon entier."

Ne cherchez pas. C'est Théâtre.

\* \* \* AFFREUX

Une énorme dame, dansant dans un bal, a noyé avec une abondante sueur un jeune homme qui avait eu l'imprudence de l'inviter à valser! C'est affreux de mourir dans de l'eau de valse!

\* \* \*

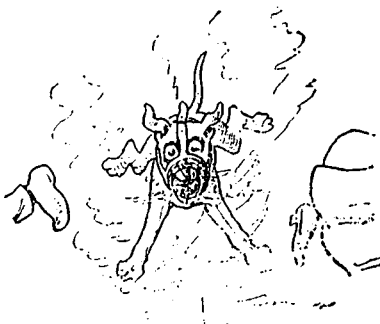
M. Montaussey se promène au Jardin des Plantes, donnant la main à son jeune fils, âgé de cinq ans.

—Dis-donc, papa, demande l'enfant, pourquoi que l'éléphant a un si gros nez?

—Parce que, répond le père, quand il avait ton âge, il fourrait toujours ses pattes dedans!

Le remède le plus efficace pour les enfants dans leur dentition difficile, c'est le *Menthol Soothing Syrup*, il aide la dentition et empêche les convulsions. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

#### UN CHIEN EN FUREUR



S'il est terrible de voir arriver, au milieu d'une foule, un chien en fureur, il l'est autant d'assister à l'accès d'un malheureux atteint du *delirium tremens*. Contre cet affreux malheur, un seul remède. Allez trouver le Dr Guibault, 313 rue Amherst, ou Mr J. H. Charles, 513 avenue Laval.

## MME JOSEPH VINCENT, DE MONTREAL

Après six années de souffrances, certifie qu'elle a été complètement guérie par l'usage seul des

## PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Le Retour de l'Age a été la cause des Maladies de Mme Vincent

Des milliers de Femmes ont été rendues heureuses et bien par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Les femmes ont bien tort de penser que les maladies causées par le retour de l'âge ne peuvent pas être guéries. Elles n'ont pas besoin de souffrir ainsi; elles ne devraient pas souffrir, elles n'ont aucune raison pour rester pâles, faibles, les yeux cernés, nerveuses, les mains, les pieds, les jointures, les jambes, le corps entités, c'est bien leur faute, si elles continuent à souffrir du mal de tête, d'étourdissements, de maux d'estomac, de dyspepsie, de sensations chaudes suivies d'affaiblissements, douleurs dans tous les membres, les reins, les côtes, le bas du ventre, palpitation, de constipation, de pertes blanches, d'irrégularités, de périodes douloureuses, et une infinité de ces maladies qui sont particulières aux femmes, car des milliers de fois il a été prouvé que les Pilules du Dr Coderre guérissent ces maladies. En voici encore une preuve: Mme Joseph Vincent dont nous publions aujourd'hui le témoignage et le portrait est née à St-Tite, Comté de Beauce. Mme Vincent est une femme intelligente, très bien connue dans Montréal, où elle demeure depuis 16 ans, son adresse actuelle est 133 rue Craig, Montréal. Mme Vincent est heureuse de certifier que les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont guérie d'une maladie dont elle souffrait depuis six ans. Voici ce qu'elle dit: "Je pense que la cause de toutes mes maladies était le retour de l'âge, durant six ans j'ai souffert de cette maladie, j'avais toujours mal à la tête, j'avais mal à l'estomac, je ne pouvais plus digérer mes vivres, j'étais très nerveuse, je ne dormais presque plus, les reins et le côté gauche me faisaient beaucoup souffrir, j'étais constipée, tous les membres me faisaient mal. Comme bien d'autres femmes avaient été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'ai pensé qu'elles me guériraient aussi; en effet, elles m'ont guérie, je n'en prends plus, je suis complètement guérie, je dors bien, je mange bien, mes couleurs sont revenues, toutes mes douleurs ont complètement disparu. J'ai fortement recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à ma cousine, Mlle Coté de Montréal, et je suis contente de les recommander à toutes les femmes malades, car je sais qu'elles guérissent."



MME JOS. VINCENT

Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent le beau mal, les maladies du retour de l'âge, elles rendent les femmes pâles rougeâtres, les yeux ternes luisants, les femmes faibles fortes, l'appetit aux estomacs faibles, elles font dormir les femmes nerveuses, elles rendent souriantes les femmes de mauvais humeur, l'ambition aux femmes découragées.

Nous n'exagérons rien, ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre, c'est vrai, nous agissons honnêtement, nous ne prétendons pas qu'elles puissent guérir tous les maux, les maladies des femmes souffrantes.

Nous ne publions jamais le témoignage d'une femme sans son consentement, nous donnons toujours l'adresse complète pour son identification.

Si arrivait que les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas assez vite ce qui arrive quelquefois lorsqu'une maladie dure depuis des années,

pour ces cas nous avons un médecin spécialiste d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie, il vous dira ce qu'il en pense absolument pour rien, il décidera votre maladie si clairement que vous ne pourrez vous empêcher de comprendre ce qui vous fait souffrir, il vous donnera une foule de conseils pour vous guérir chez vous. Si nous vous offrons cette chance unique de consulter notre médecin pour rien, c'est que nous ne voulons pas que les femmes qui prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre ne soient pas guéries, il arrive quelquefois que les femmes ne se prennent pas d'une manière appropriée à leur maladie, ce qui retarde leur guérison, notre médecin est à votre service pour vous dire comment les prendre pour vous guérir, écrivez lui si vous n'êtes pas encore guérie, toutes lettres de consultations adressées à nous, avec les mots Département Medical, sont ouvertes et tenues confidentielles par notre médecin.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont vendues par tous les marchands de remèdes, à 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont vendues en boîte de 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Exigez, insistez pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre, vous aurez celles qui guérissent. Si vous ne pouvez vous les procurer chez votre marchand, nous vous les enverrons par la maille, soit au Canada ou aux Etats Unis sur réception du montant.

Adressez  
Cie Chimique Franco-Américaine,  
Département Medical,  
Boite Postale 2306. MONTREAL, Can.

Sur le boulevard:  
—Pristi! Quelle chaleur!  
—A Marseille, nous avons eu 29° de chaleur.  
—Impossible, vous seriez cuit.  
—Je veux dire 33° pendant trois jours.

LA PREMIERE DOSE  
Manchester, N. H., 15 jan., 1893  
Roy & Boire Drug Co.

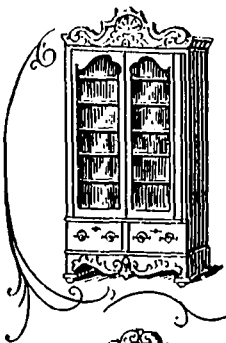
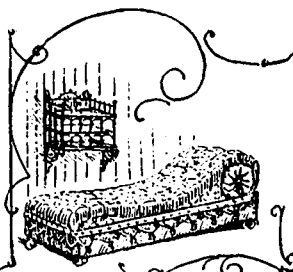
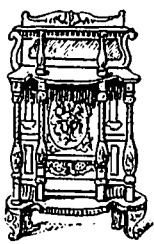
Messieurs!—Ceci est pour certifier que j'ai fait usage de votre *Menthol Cough Syrup* pour une mauvaise toux, et à la première dose j'ai été grandement soulagé, moins d'une bouteille m'a complètement guéri. Je le recommande au public.

PHILIPUS BLISS.  
Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

A table d'hôte, on passera une volaille. Un Monsieur, plus gourmand que discret, s'attribue les deux ailes; puis, il présente gracieusement le plat à sa voisine:  
—Merci, Monsieur, lui dit-elle, je ne savais pas que *goulu* prit deux l.

\* \* \*  
—Quel est le comble de l'avarice?  
—C'est d'en avoir aux deux jambes (des varices).

Celebre Sel de Coleman  
Sans égal pour la Laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.  
CANADA SALT ASSOCIATION  
CLINTON, ONT.



**Notre Grande Vente...**

**De Meubles à Bon Marché**

**DURANT LE MOIS**

**DE JANVIER**

... Sera sans précédent ...

Vous y trouverez tout ce dont vous avez besoin en fait de

**.. MEUBLES, TAPIS ET PRELARTS ..**

**VENEZ NOUS VOIR**

**NOUS SERONT OUVERT TOUS LES SOIRS**

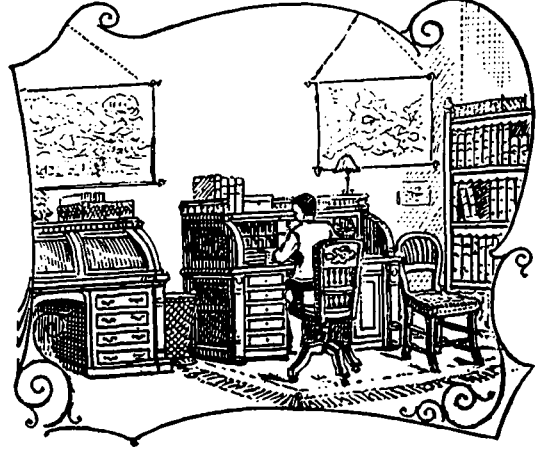
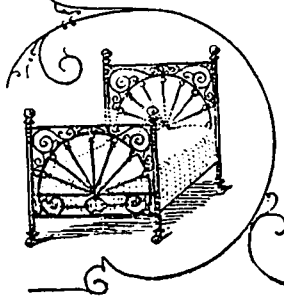
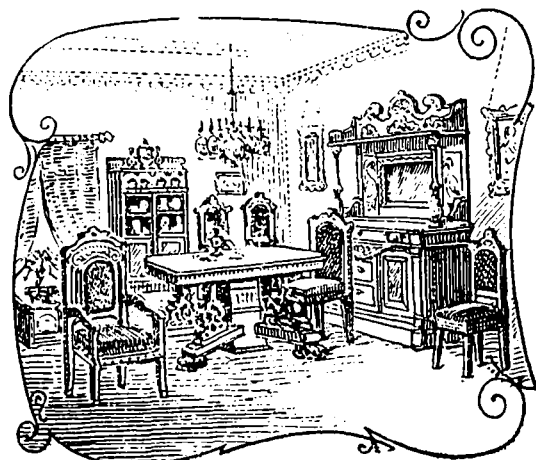
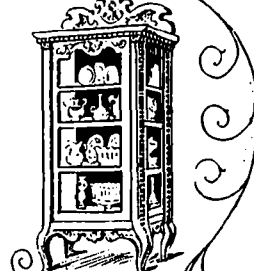
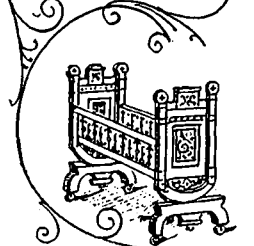
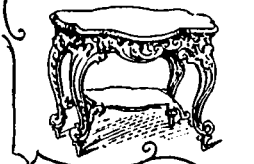
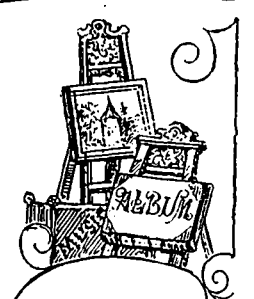
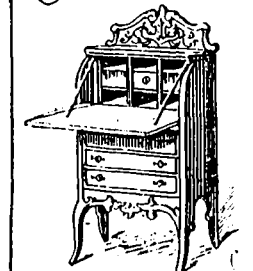
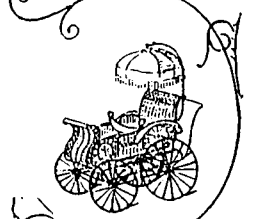
**F. LAPOINTE**

Le Marchand de Meubles

reconnu pour ses Bas Prix.

**1551 RUE STE-CATHERINE**

**MONTREAL.**



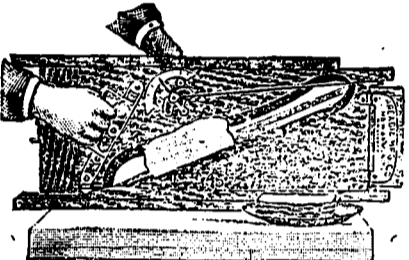
Un de nos bons socialistes, qui a autant de dettes que de prétentions, disait hier à un de ses intimes : — Quand je serai ministre !... — Quand tu seras ministre, rien ne changera chez toi ; il y aura toujours des huissiers dans l'antichambre.

— Eh ! bien, mam' Pipelet, et votre mari ! Il paraît qu'il a le délirium ? — Oui ! mais tout espoir n'est pas perdu, car, en partant, le docteur m'a dit que ce délirium était très mince.

Entre reporters : — Irez-vous au banquet des chiffonniers ? — Mais certainement... On n'a pas tous les jours l'occasion de dîner à table d'hôtes !

UN MALHEUREUX

Est celui qui ayant un mauvais rhume, ne prend pas du Baume Rhumal, le seul remède qui pourrait le guérir.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc... RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de... COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez... L. J. A. SURVEYER, Quincailleur 6 Rue St-Laurent.

Dr BERNIER DENTISTE NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Comment on se rattrape : — Regardez donc, madame, comme ce monsieur près de la cheminée est laid !... — Comment, monsieur !... Mais c'est mon mari !... — Ah ! madame, que le proverbe est donc vrai qui dit que les hommes les plus laids ont les plus jolies femmes !...

Un affreux repris de justice au directeur de la prison : — On m'avait promis un adoucissement de peine si je "mangeais le morceau", et je commence à croire qu'on n'est "payé ma fiole". — Continuez à vous bien conduire, mon ami, et à l'expiration de votre temps, je tâcherai de vous nommer... prisonnier honoraire.

Grande discussion entre Bidochard et son épouse : — Oui, dit la dame en fureur, tu es un joli monsieur ! Tu as moins d'égarés pour moi que pour les animaux ! Ainsi, quand Mirza est morte... — Eh ! bien, je l'ai fait empailler ! Alors, la dame, dans un sanglot : — C'est pas pour moi que tu ferais une pareille dépense !

Devenues une nécessité dans toutes les familles, les Pilules C. T. C. pour maux de tête et migraines. Les Pilules C. T. C. sont en vente partout, 25 cts la boîte.

BAINS DE TOUTES SORTES BAINS Bains de Natation Bains Privés... 25 cts LAURENTIENS OUVERTS JOUR ET NUIT BAINS RUSSES ET TURCS. Durant le Jour, 75c. Le Soir, jusqu'à 10 heures, 50c. BAINS Angle des rues Craig et Beaudry BAINS

DELAI Parmi les sages maximes qui sont contenues dans notre livre, il n'en existe pas ayant plus de valeur, mais plus négligées en pratique que celle suivante : Une pyramide aussi haute que le ciel pourrait être construite avec les ossements de ceux qui ont prouvé que tout délai dans une décision était, non seulement dangereux, mais bien souvent fatal. La manifestation la plus commune du danger qu'il y a dans l'attermoisement est celle qui consiste dans la négligence à soigner à temps une légère toux, un petit rhume. Si on les laisse s'accroître, la clef même de la santé est atteinte et la vie pourra bien être compromise à bref délai. Il n'y a pas d'argument plus fort à opposer au danger que celui qui consiste à avoir toujours, dans la maison, un flacon de Ayer's Cherry Pectoral contre le rhume. Une dose, prise en temps, prévient la maladie et conserve la santé. Pas de meilleure médecine pour le rhume ou les maladies des poumons. Demandez qu'on vous adresse un livre de Ayer's avec les récits des guéris, gratis. J. C. Ayer Co., Lowell, Mass.

25. RIEN QUE CELA Pour une bouteille de Baume Rhumal, et quelle somme de soulagement nous procure ce remède ; la toux, le rhume obstiné, rien ne lui résiste.

Les gaietés des enseignes. Une brave femme alsacienne, qui garde les enfants en bas âge et, entre temps, remet les matelas à neuf, a fait écrire sur sa porte :

MME MULLER Garde les matelas et les enfants On causait, chez Mme X..., du petit dieu Cupidon. — Dites-moi, madame, interrogea quelqu'un, pourquoi Cupidon est-il toujours représenté sous les traits d'un enfant. — C'est, répondit-elle finement, que l'amour ne vit jamais assez longtemps pour vieillir.

— Ah ! les voleurs ! Ose-t-on écorcher les gens de cette sorte ? Pour enterrer ma femme on me demande 300 francs. J'aimerais presque autant qu'elle ne fût pas morte.

L'on reconnaît toujours qui prend d'autre sirop calmant que le Menthol Soothing Syrup il est criard, de mauvaise humeur, chétif, les yeux égarés et la peau sèche, tous les signes d'un enfant sous l'influence de l'opium. Le Menthol Soothing Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Un pharmacien des environs vient réclamer à un client guéri le montant d'une note. — Hélas ! répond l'ex malade, je n'ai pas d'argent. — Avez-vous au moins gardé les fioles et les bouteilles ? — Oui, Monsieur. — Ah ! Dieu soit loué ; Alors je ne perds rien !

Calino est chargé par son maître de porter à son client la nouvelle édition de la "Part du Diable." — C'est de la part du Diable, Monsieur, dit-il, en la lui remettant.

Dr A. SAUCIER DENTISTE Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M. 1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . MONTREAL

Entre demoiselles à marier, — 28 et 32 ans : — Bah ! après tout, moi, je m'en moque !... dit la plus âgée. Comme disait un jeune homme que j'ai beaucoup aimé, beauté n'est qu'un mot. — C'était un sceptique ? — Non... c'était un typographe !

Au quartier : Un caporal qui prend des leçons d'orthographe est en train de subir une dictée : — Comment ! lui dit le professeur, vous écrivez "apercevoir" avec deux "p" ! Enlevez-en un bien vite. Le caporal, très perplexo : — Lequel ?

Ce bon Calino lit dans un journal : "On vient de retirer de la mer les deux fils du télégraphe électrique..." Et Calino de s'écrier avec émotion : — Malheureux père !... malheureux père !

Dans un restaurant qui n'est pas de premier ordre : — Garçon, ce perdreau empoisonne ! Le garçon, très calme : — Tiens, c'est drôle !... J'aurais plutôt cru que c'était le saumon du monsieur d'en face !

LA CONSOMPTION GUÉRIE Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouva que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Puisse par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYES, 330 Powers Block, Rochester N. Y.

COMPLÈTEMENT GUÉRIE Manchester, N. H., 15 janv. 1883. Roy & Boire Drug Co. Messieurs : — Votre Menthol Cough Syrup, m'a guéri d'une mauvaise toux. Après avoir pris les autres remèdes sans résultat, moins qu'une bouteille de votre m'a complètement guéri. Je suis en parfaite santé maintenant. Vra Nellie Bell. Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 110



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage. Ont trouvé la solution juste : A. Paquette (Montréal), G. Guérin (Ste Cécile, Q.), Mme W. Desjardins, Dlle A. Chapleau (Terrebonne, Q.), Peter Benneck (Colons, N. Y.), Mme J. S. Aubin, A. Blais (Lowell, Mass.), J. Desnoyers (Waitsfield, Vt.), F. Wilkins (Montréal), L. Trépanier (Fall River, Mass.). Solutions du No 109 arrivées en retard : Mme L. Robitaille, Dlle B. Laperrrière (Québec), H. Werhmann (Nouvelle Orléans, La.). Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Avez-vous Besoin d'une Montre ?

6.50 STEWART WIND & SET LADIES OR GENTS SIZE 14K. Nous les vendons à un prix tellement bas qu'il n'est impossible de vous en passer. Nous en avons de toute grandeur, et pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnerons que deux : L'une montre ELGIN ou WALTHAM, les meilleurs montres existants, tenent bien le temps, boîtiers de classe, belle gravure par Dubochet, fort plaquage en or, durant toute sa vie. Modèles pour Dames et Messieurs. Nous vous l'enverrons à votre adresse avec le droit de l'examiner et, si elle n'est pas entièrement satisfaisante, nous la renvoyons sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez les frais de transport à l'export et \$6.50. — TOUT CELA EST DE BONNE FOI. Ou alors nous vous proposons : Une montre magnifiquement gravée, boîtier de classe, mouvement CASE de première classe, en rapport avec la grandeur, très fortement LADIES plaquée à 14K. La même qu'une montre en or de \$10 et tenez le temps comme les meilleurs sur le marché. Envoyez à votre adresse d'éprouver avec droit de l'examiner et les mêmes conditions que précédemment. Si elle vous convient vous payez les frais de transport et \$3.95. Si vous avez foi en nous, adressez nous l'argent avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge. ROYAL MANUFACTURING CO., 334 DEARBORN ST., CHICAGO.

**Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais**  
**DENTS POSÉS SANS PALAIS**  
**S. A. BROSSEAU, L. D. S.**  
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleur par l'Électricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Tel. Bell 784

**D<sup>r</sup> F. T. DAUBIGNY**  
 Médecin-Vétérinaire  
 Professeur à l'Université Laval.

Spécialité : Chirurgie

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Écurie de première classe

**378 et 380 Rue Craig**  
 MONTREAL



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES

**J. G. A. GENDREAU,**  
 DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
 Tél. Bell 2318 20 Rue St-Laurent

**50 ANS EN USAGE !**

**DONNEZ SIROP**  
 AUX ENFANTS DU D<sup>r</sup> CODERRE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

**PILULES DE Noix Longues**  
 (Composées)

**De McGALE**

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Le comble de l'infortune :  
 — Avoir des dettes criardes et une femme... aussi.

ÉTABLI EN 1888.

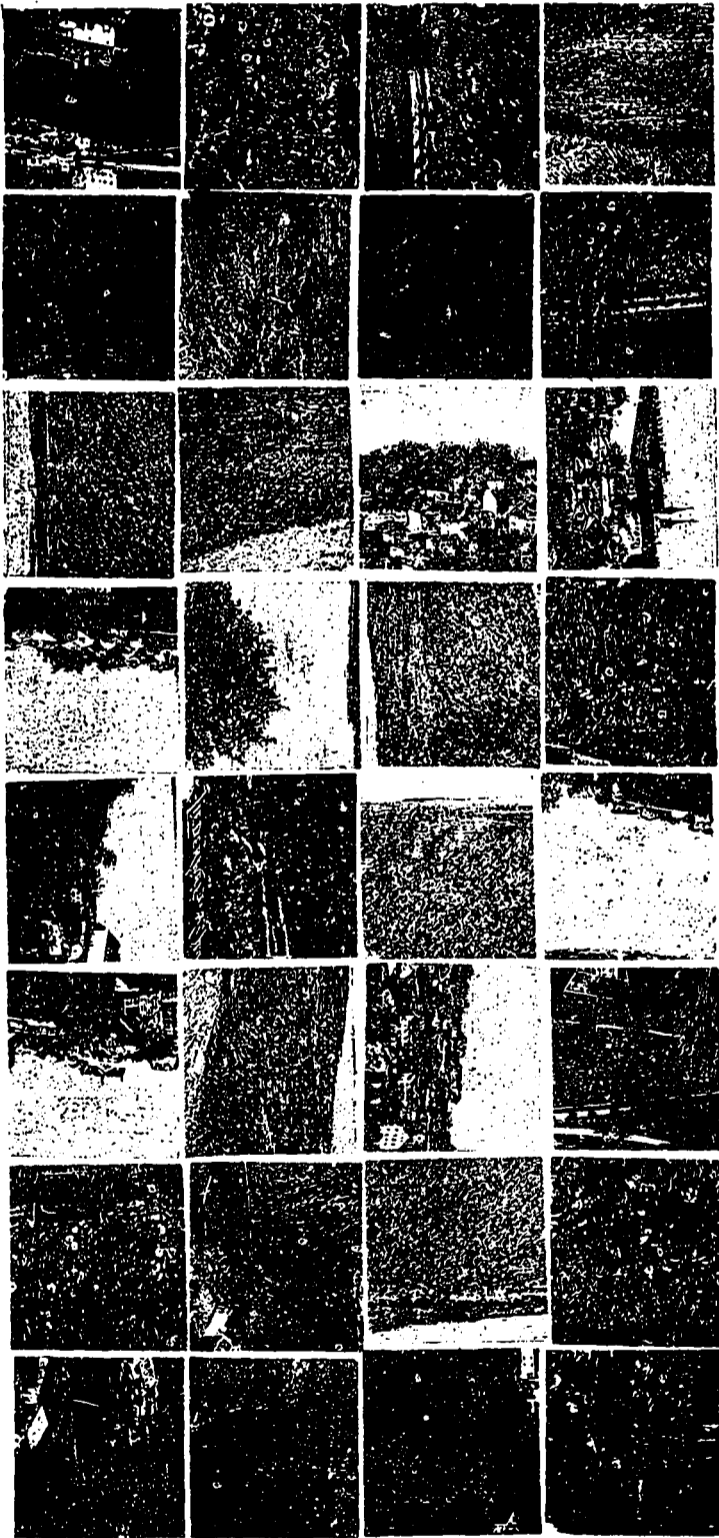
**T. A. CARDINAL**  
 Poseur d'Appareils à Gaz,  
 . . . A Eau Chaude et à Vapeur  
 . PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux  
 Entrepreneur de Canaux, Etc.

**No 1 RUE LABELLE**  
 Première porte de la rue Dorchester  
 MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.  
 TELEPHONE BELL 7170.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 112**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : VUE DE GEGERNESEY (ALLEMAGNE).

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard le Jeudi janvier, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

**QUERY FRERES**  
 PHOTOGRAPHES  
 Côte Saint-Lambert, No 10  
 MONTREAL

LES

**CIGARES et CIGARETTES**

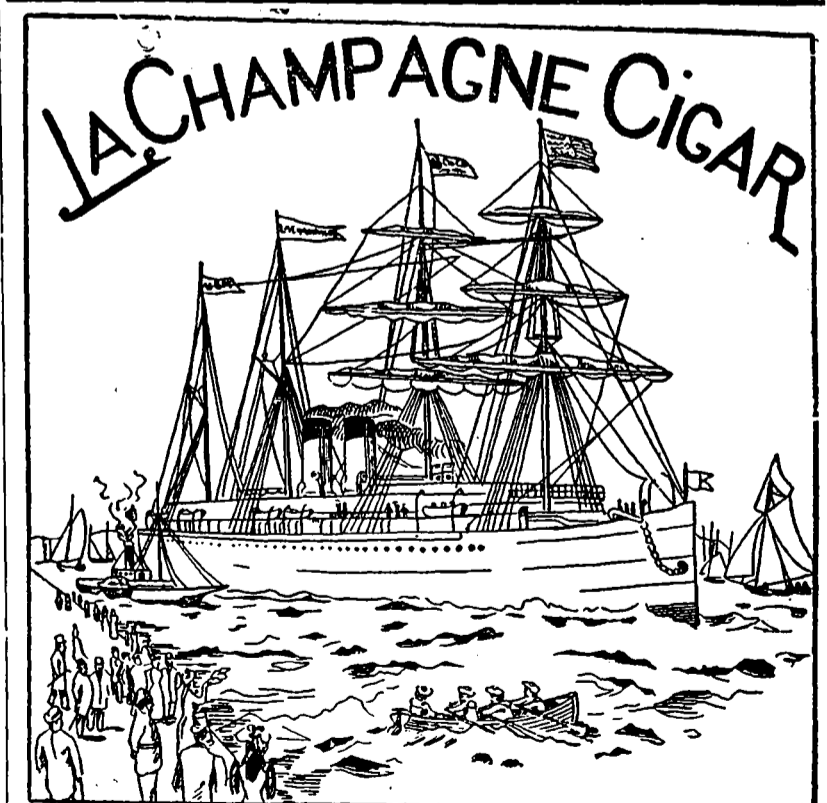
**Chamberlain**

... SONT ...

**FIN DE SIECLE**

ESSAYEZ-LES!

**DIX Cents**



**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
 "Curling Oigar," fait à la main vaut 10c pour 5c.